

**UNIVERSITY OF GHANA, LEGON  
COLLEGE OF HUMANITIES  
SCHOOL OF LANGUAGES  
DEPARTMENT OF FRENCH**



**LA REPRÉSENTATION DE L'ENFANCE DANS *ALLAH*  
*N'EST PAS OBLIGÉ* D'AHMADOU KOUROUMA ET  
*CONTOURS DU JOUR QUI VIENT* DE LÉONORA MIANO**

**BY**

**IMETA AKAKPO**

**10191330**

**THIS THESIS IS SUBMITTED TO THE UNIVERSITY OF GHANA IN  
PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE  
AWARD OF THE MASTER OF PHILOSOPHY DEGREE IN FRENCH**

**JULY, 2018**

**DECLARATION**

This is to certify that this thesis is the result of research undertaken by **IMETA AKAKPO**, for the award of the Master of Philosophy (MPhil.) French Degree in the Department of French, University of Ghana.

.....

.....

**IMETA AKAKPO**

**DATE**

**STUDENT**

We, Prof. ASAAH H. AUGUSTINE and Dr. SAMUEL KOFFI hereby declare that the preparation and presentation of this thesis were supervised in accordance with the guidelines of supervision of thesis laid down by the University of Ghana.

.....

.....

**PROF. ASAAH H. AUGUSTINE**  
**(PRINCIPAL SUPERVISOR)**

**DATE**

.....

.....

**DR. SAMUEL KOFFI**  
**(CO-SUPERVISOR)**

**DATE**

## **DÉDICACE**

Je dédie ce travail à mes enfants Klenam Chantal Selasse, Seyram Kevin Selasse et Enam Manuella Selasse.

## REMERCIEMENTS

C'est un grand honneur pour moi de témoigner ici ma gratitude envers toutes les personnes qui m'ont aidée à rendre cette recherche possible.

Tout d'abord, je tiens particulièrement à remercier mes directeurs de mémoire, Professeur A. H. Asaah et Docteur Koffi Samuel, qui par leurs expériences et leur disponibilité lors de la rédaction de ce travail m'ont corrigé, m'ont dirigé et m'ont encouragé. Ils m'ont généreusement prêté leurs livres et revues très utiles et pertinents. Sans leur soutien, ce travail n'aurait pas vu le jour.

Je suis également très reconnaissante au Chef de Département, Professeur Yennah, au Docteur Badasu, au Docteur Azanku et au Docteur Yeboah du Département de français de l'Université du Ghana, Legon.

Je voudrais exprimer mes remerciements envers tous mes collègues de classe, à mon ami, M. Amoeni Komlan, et mon collègue, Monsieur Anim, pour son soutien.

Toute ma gratitude va à mes parents ainsi qu'à mes frères et sœurs pour l'amour et l'appui moral qu'ils m'ont apporté tout au long de la préparation de ce mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

DECLARATION .....	i
DÉDICACE .....	ii
REMERCIEMENTS .....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
SIGLES ET ABREVIATIONS.....	vii
RÉSUMÉ.....	viii
ABSTRACT.....	ix
INTRODUCTION.....	1
0.1 Contexte général.....	2
0.2 Problématique.....	4
0.3 Questions de recherche .....	4
0.4 Hypothèses de départ.....	4
0.5 Objectifs .....	5
0.6 Justifications du choix du sujet .....	5
0.7 Délimitation du champ du travail .....	5
0.8 Approche méthodologique .....	6
0.9 Organisation du travail.....	6
CHAPITRE UN: CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS.....	8
1.1 Définitions des mots .....	8
1.1.1 Représentation.....	8
1.1.2 Enfance.....	8
1.1.3 Enfant.....	9
1.1.4 Maltraitance.....	9
1.2 Cadre théorique .....	9
2.2.1 Théorie sociocritique selon Claude Duchet .....	15
1.2.2 Les principes de la théorie sociocritique de Claude Duchet .....	16
1.2.2.1 La société du roman.....	16
1.2.2.2 Le discours social.....	17
1.2.2.3 Le sociogramme .....	18

1.3 Recensions critiques des travaux antérieurs.....	19
1.3.1 Recensions critiques sur Ahmadou Kourouma .....	19
1.3.2 Recensions critiques sur Léonora Miano .....	22
1.3.3 Quelques travaux sur l'enfance .....	25
1.4 Présentation du corpus .....	26
1.4.1 Résumé d' <i>Allah n'est pas obligé</i> .....	26
1.4.2 Résumé de <i>Contours du jour qui vient</i> .....	26
CHAPITRE DEUX: STRUCTURES CONOURANTES À LA FORMATION DE L'ENFANT DANS <i>ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ</i> .....	27
Introduction .....	27
2.1 Les structures familiales.....	28
3.1.1 Le père.....	34
2.1.2 La mère.....	37
2.1.3 La grand-mère .....	41
2.2 Les structures sociopolitiques.....	43
2.2.1 La structure du milieu .....	43
2.2.2 La structure scolaire .....	46
2.2.3 La structure culturelle .....	48
2.2.4 La structure religieuse.....	50
2.2.5 La structure politique.....	52
Conclusion.....	54
CHAPITRE TROIS: LES STRUCTURES CONOURANTES À LA FORMATION DE L'ENFANT DANS <i>CONTOURS DU JOUR QUI VIENT</i> .....	54
Introduction .....	54
3.1 Les structures familiales.....	55
3.1.1 Relation père-enfant .....	58
3.1.2 Relation mère-enfant .....	61
3.1.3 Relation enfant grand-mère.....	65
3.2 Les structures sociopolitiques.....	67
3.2.1 La structure du milieu .....	69
3.2.2 La structure scolaire .....	78
4.2.3 La structure culturelle .....	80

3.2.4 La structure religieuse.....	82
3.2.5 La structure politique.....	84
Conclusion.....	86
CHAPITRE QUATRE: ÉTUDE CONTRASTIVE DES DEUX ENFANTS.....	88
Introduction .....	88
4.1 Points de convergences.....	89
4.1.1 L'enfant-soldat .....	89
4.1.2 L'enfant et la violence .....	93
4.1.3 Enfant- renaissance de l'Afrique .....	100
4.1.4 L'enfant de la rue .....	102
4.1.5 L'enfant orphelin .....	104
4.1.6 Le commerce des enfants .....	105
4.1.7 L'enfant et la sorcellerie.....	106
4.1.8 L'enfant et la drogue .....	110
4.2 Points de divergences .....	111
4.2.1 L'enfant et la masculinité .....	111
4.2.2 L'enfant et la féminité .....	112
4.3 Le droit de l'enfant.....	114
5. 4 Conventions des droits de l'enfant .....	116
4.5 Quelques organisations de la protection de l'enfant.....	117
Conclusion.....	118
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	118
BIBLIOGRAPHIE .....	121

## **SIGLES ET ABREVIATIONS**

NPFL : National Patriotic Front of Liberia (traduit; le Front National Patriotique du Liberia)

ULIMO : United Liberian Movement (traduit; Le Mouvement Uni de Libération pour le Libéria)

UNICEF: United Nations International Children's Emergency Fund

A.N.O : *Allah n'est pas obligé*

C.J.V : *Contours du jour qui vient*

## RÉSUMÉ

Le présent mémoire intitulé « La représentation de l'enfance dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano » se propose d'analyser les bouleversements de l'enfance représentés dans les deux romans. Ce mémoire vise à examiner les structures qui concourent au développement mental, physique et affectif de l'enfant. Dans ce travail, centré sous la « sociocritique », un concept élaboré et développé par Claude Duchet, nous examinons la relation qui lie le personnage-enfant à sa famille. L'enfant, ainsi représenté dans les deux romans va remplir différentes fonctions, ce qui capte l'attention du lecteur. Cette étude s'intéresse également aux structures qui influencent l'évolution de l'enfant surtout dans les pays (Libéria, Sierra Leone, Côte-d'Ivoire) durant et après la guerre. De même, nous analysons la représentation négative de l'enfance dans la littérature africaine postcoloniale et quelques problématiques évoquées par Ahmadou Kourouma et Léonora Miano respectivement. Ce travail nous présente aussi le droit de l'enfant dans la société et quelques organismes qui s'engagent dans la protection de l'enfant dans les pays en guerre pour un meilleur avenir du continent africain à travers la littérature.

## ABSTRACT

This thesis entitled “the image of childhood in *Allah n’est pas obligé* by Ahmadou Kourouma and *Contours du jour qui vient* by Léonora Miano” analyzes childhood problems represented in the two novels. The study examines some structures that affect the cognitive and physical development of the child. We use socio -criticism, developed by Claude Duchet, as our theoretical framework. The thesis identifies the relationship between the child and the family, a relationship which weakens more and more due to environmental influences. The child represented in the two novels plays important roles which draw the attention of the reader. Also, the work identifies the negative influence of the environment on the child especially in war zone countries. Again the study focuses on how childhood problems are presented by Ahmadou Kourouma and Léonora Miano. Finally, the work examines the right of children and some child protection agencies which advocate the welfare of the child in war countries for a better future for the African continent through literature.

## INTRODUCTION

L'enfance concerne les premières années de la vie humaine. Elle est une période où l'individu évolue tant sur le plan physique que sur le plan moral. Les sociologues définissent l'enfance comme un moment de croissance. Le terme « enfance » a beaucoup de définitions selon le contexte qui conditionne cette définition. Certains chercheurs définissent l'enfance selon l'âge, et d'autres, selon le contexte socio-culturel. L'enfance est une période où l'enfant joue, apprend et grandit pour devenir un homme mûr dans la société. Encore, c'est un moment où l'enfant est inconscient de tout ce qui se passe autour de lui. Cette phase est une période importante pendant laquelle l'enfant doit vivre à l'abri de la peur et de la violence, être protégés contre la maltraitance et l'exploitation. Il s'agit d'une période apparemment sécurisée de la vie de l'homme. Tout est vraiment beau pendant cette période de la vie de tout être humain. On y garde toujours des souvenirs selon trois angles :

- Qu'est-ce que l'enfant a vu ?
- Qu'est-ce que l'enfant a entendu ?
- Qu'est-ce que l'enfant a vécu?

L'image de l'enfance dans presque toutes les sociétés humaines est souvent synonyme d'inconscience, de fragilité, de naïveté et d'inoffensivité. L'enfance, c'est, avant tout, l'expression de l'espoir, de la relève et de l'avenir de toute communauté humaine. L'enfance cette période de la vie de l'homme pendant laquelle il est exonéré de toute punition.

Le roman francophone avant les indépendances souvent représente l'enfant comme acteur, membre d'une communauté qui vit et prend part aux multiples changements qui s'opèrent dans

les sociétés colonisées. L'enfant est la relève de l'être humain et il est la parfaite image de la société dans laquelle il vit. Observation de l'évolution du personnage de l'enfant dans la littérature africaine suggère un état de crise particulièrement inquiétant.

Dans quelques classiques de la littérature africaine, telle que *L'Enfant Noir* de Camara Laye (1953), *Le monde s'effondre* de Chinua Achebe (1990) pour ne citer que ceux-ci, les enfants sont souvent aux premiers rangs des luttes sociales qui, autrefois avaient opposé les populations locales impuissantes à un colonisateur dans sa quête de la propagande. Certains de ces textes donnent à l'Occident une image exotique d'une enfance africaine naïve qui lutte contre le colonisateur. Aujourd'hui, tout est différent, le même enfant se heurte à plusieurs obstacles dans la société, celle qui doit être protectrice. L'on constate dès lors que l'enfant qui doit être protégé par la société, se défend lui-même. Les guerres et les conflits viennent troubler la tranquillité dans l'enfance. Elle est violentée et opprimée. C'est de cette déshumanisation de l'enfance qu'il est question dans notre travail.

L'enfance qui devrait être adulée, protégée et considérée comme une merveille, devient plutôt un problème à cause d'une société irresponsable. C'est cette représentation négative de l'enfance que nous allons examiner dans ce travail.

## **0.1 Contexte général**

La colonisation est un événement important dans l'histoire du continent noir car elle a eu des conséquences positives et négatives sur l'Afrique. Le vent des indépendances des années 1960 donne l'espoir d'un avenir radieux et prospère au continent. Dès lors, on remarque que la société africaine évolue. Néanmoins, il serait illusoire de croire que le passé est loin derrière. Sous la pression de la science, le monde accélère avec son histoire et celle de l'homme. Les

maux qui menacent la société ne s'estompent pas. Ils sont instrumentalisés, réemployés avec des méthodes plus sophistiquées, au service des intérêts égoïstes. Le danger est permanent. Les crises sociales, économiques et politiques éclatent partout dans le monde. Cette situation engendre des guerres presque partout en Afrique. On voit des guerres de sécession, des guerres frontalières et même des guerres tribales dans certains pays d'Afrique.

Lilyan Kesteloot (1997 : 407) dans *Anthologie négro-africaine*, fait remarquer que :

Certains pays ont su garder un équilibre, améliorer parfois leurs niveaux de vie, ou tout au moins, conserver la paix intérieure. Mais tant d'autres, hélas, se sont heurtés à des obstacles de toutes espèces, sur le plan social, économique, politique. Coups d'Etat militaires en cascade, guerres de sécessions, guerres frontalières... Puis les dictatures et les boursoufflures des pouvoirs arbitraires, les Bokassa, les Idi Amin, les Ojukwu, les Macias Nguema. Les richesses des États détournées au profit de hauts fonctionnaires. Puis les appels à l'aide internationale pour renflouer les budgets en faillite.

Les guerres, les terrorismes et les violences qui dominent quelques pays laissent des familles bouleversées. Quand une famille est bouleversée, les enfants sont les plus touchés. Tout le monde désire vivre dans une société dans laquelle la paix et la justice existent.

## 0.2 Problématique

L'individu vit dans la société et participe à l'organisation de celle-ci. L'enfant est membre de la société et il doit grandir dans un environnement tranquille, mais la guerre et les conflits s'installent parfois dans les pays. Souvent les enfants perdent leurs parents. Ils sont rejetés, battus, et humiliés. Les bouleversements des enfants des pays durant et après les guerres observés dans *Allah n'est pas obligé* et *Contours du jour qui vient*, est une représentation de l'enfance dans cette situation. On voit comment des enfants dans ces pays à travers les deux protagonistes enfantins ont surmonté les problèmes des guerres civiles.

## 0.3 Questions de recherche

- Comment est-ce que les deux auteurs présentent le problème de l'enfance dans leurs romans?
- Quel est le sort des enfants dans les pays pendant et après la guerre dans ces deux romans?

## 0.4 Hypothèses de départ

Pour aboutir à notre objectif, nous proposons les hypothèses suivantes :

Hypothèse Principale

- L'enfant sera victime des conflits dans les pays en guerre.

Hypothèse secondaire

- L'enfant dans les pays de guerre aura une enfance bouleversée.

## 0.5 Objectifs

Cette étude vise les objectifs suivants :

- i) Identifier comment les deux écrivains présentent le sort de l'enfant dans leur roman.
- ii) Déterminer et analyser à quel niveau certains éléments contribuent au bouleversement du développement des enfants dans ces romans.

## 0.6 Justifications du choix du sujet

Lors de notre recherche, nous avons découvert que plusieurs critiques traitent la langue et l'enfant-soldat dans les œuvres de Kourouma. De même, il y a des recherches sur le style de Miano. Mais dans le présent mémoire, nous proposons une étude représentative de l'enfance dans ces deux romans, une recherche qui jusqu'alors n'a pas encore été probablement faite. Le choix de corpus est basé sur le fait que ces deux ouvrages ont bien soulevé ce phénomène de bouleversement des enfants dans les pays après et pendant la guerre. Nous voulons attirer l'attention des lecteurs sur ce phénomène à travers une approche sociocritique. Au terme de notre étude, nous espérons ajouter quelque chose de nouveau aux recherches contemporaines sur les sujets d'enfance.

## 0.7 Délimitation du champ du travail

Notre étude sur la représentation de l'enfance s'appuie sur ces deux romans et se limite dans le monde romanesque. Le sujet de l'enfance est un sujet sociologique mais notre étude est une représentation de l'enfance dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Ces deux ouvrages évoquent la problématique de l'enfance bouleversée en Afrique des pays pendant et après la guerre.

## **0.8 Approche méthodologique**

Nous allons baser cette étude sur la sociocritique, développée par Claude Duchet (1970). Selon Duchet, la sociocritique est la méthode d'analyse des textes littéraires qui s'attarde sur l'univers social qui s'y présente. Elle permet de mettre en exergue la relation entre les textes littéraires et le social. Pour cela, elle fait de la socialité des textes son centre d'intérêt. Notre recherche fait l'objet d'une recherche qualitative. Nous proposons une analyse d'un phénomène social qui est celui de l'enfance. Pour bien mener cette étude, nous proposons les démarches suivantes :

- i) Lecture de sources secondaires de données. Ici nous avons les commentaires des ouvrages et des articles et des publications pertinentes
- ii) L'utilisation de la sociocritique.

## **0.9 Organisation du travail**

Pour mieux développer la problématique de l'enfance bouleversée, ce mémoire est reparti en quatre chapitres à part l'introduction et la conclusion. Le premier chapitre est consacré à la problématique de notre étude. Dans le même chapitre, nous allons nous focaliser sur les définitions des mots, le cadre théorique, les travaux antérieurs suivis du résumé des deux romans.

Le deuxième chapitre présente « Les structures qui concourent à la formation de l'enfant dans *Allah n'est pas obligé* ». Ici, nous allons parler de la famille et de la société. Nous allons voir l'influence des membres de la famille sur la formation de l'enfant. Il est question du rôle du père, de la mère, et de la grand-mère. Aussi, nous allons voir comment les structures sociales contribuent à la formation de l'enfant. Nous examinerons la structure du milieu, la structure culturelle, la structure politique et religieuse. Le chapitre trois étudie « Les structures qui

concourent à la formation de l'enfant dans *Contours du jour qui vient* ». Cette partie traite les mêmes structures comme celles du chapitre deux.

Le chapitre quatre, intitulé « L'étude contrastive des deux enfants », fait un tableau des points de convergence et de divergence chez ces deux écrivains. Ici, il s'agira de problèmes des enfants. Nous allons parler de l'enfant-soldat, de la violence, et de la prostitution. Enfin, nous allons identifier les droits de l'enfant chez les deux auteurs et les organisations de protection de l'enfant dans les pays, pendant et après la guerre.

## **CHAPITRE UN: CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS**

Dans ce chapitre, nous établissons en premier lieu la définition de quelques mots. Puis nous présenterons le cadre théorique et enfin les travaux antérieurs de l'étude.

### **1.1 Définitions des mots**

Représentation, enfant, enfance, maltraitance.

Nous allons considérer quelques approches de définitions sociologiques de chacun des mots suivants : représentation, enfant, enfance, maltraitance.

#### **1.1.1 Représentation**

La représentation signifie ; « Action de mettre devant les yeux ou devant l'esprit de quelqu'un. Le fait de rendre sensible (un objet absent ou un concept) au moyen d'une image, d'une figure, d'un signe ».

Représenter : processus par lequel l'art renvoie à une réalité extérieure absente.

#### **1.1.2 Enfance**

Ce mot veut dire période de la vie humaine qui va de la naissance à adolescence.

Littéraire ; Origine, commencement, début d'une chose. On peut trouver une enfance de l'humanité, petite enfance, seconde enfance. Les caractéristiques principales qui se dégagent de cette définition du dictionnaire sont :

- L'enfance peut être décomposée en plusieurs périodes de la vie
- Elle est une période de la vie humaine

On y trouve la notion de commencement.

Aussi, selon *le Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'éducation primaire*, l'enfance est une période de croissance : c'est-à-dire cette période où l'individu, tant au physique qu'au moral, se développe et se forme.

### **1.1.3 Enfant**

- Garçon ou fille qui n'a pas encore atteint l'adolescence.
- Fils ou fille, de tout âge, par relation au père et à la mère, ou à l'un des deux seulement.
- (Par extension) descendant direct et indirect
- S'emploie aussi en termes d'amitié et de familiarité.
- (figuré) chose qui est produite par une autre, qui en naît, qui en résulte.

L'enfant, selon la Psychologie de l'enfant, est un être humain dont le développement se situe entre la naissance et la puberté. L'étymologie de ce mot est latine : *infan* « signifiait pour les romains ce qui ne parle pas ». Encore, selon notre propre définition, l'enfant est tout être de sexe féminin ou masculin qui a moins de dix-huit ans.

### **1.1.4 Maltraitance**

La maltraitance est le fait de négliger ou d'infliger de mauvais traitements à une personne vulnérable ou à un animal qu'on a sous son autorité ou sous sa garde.

## **1.2 Cadre théorique**

Notre étude sur la représentation de l'enfance est littéraire et socio-littéraire. Nous envisageons comme cadre théorique la sociocritique pour bien mener notre analyse. Cette étude présente donc un intérêt thématique, discursif et analytique.

Comme l'indique son champ d'application, la sociocritique reste une théorie importante aux

études et aux recherches littéraires. Cette théorie permet de comprendre et de bien traiter les techniques diverses utilisées par l'écrivain.

Dans cette partie de notre travail, nous allons parler de la sociocritique et de quelques théoriciens qui l'ont utilisé depuis sa création dans les années soixante-dix. Notre analyse s'appuiera sur la sociocritique développée par Claude Duchet. Nous allons nous appuyer sur quelques concepts de ce théoricien dans notre analyse.

Selon Barsky (1997 : 190-203), la sociocritique étudie la production du sens par le discours, la transgression, l'innovation et tension internes de « mystification » propres à certaines pratiques discursives, comme la littérature. La sociocritique ne se borne pas à analyser le contenu des œuvres, mais s'intéresse aussi à ce qui arrive au discours lorsqu'on le considère comme littéraire. Elle étudie donc la manière dont les guerres se construisent, opération qui fait partie intégrante d'un certain processus de création où les textes littéraires historicisent et socialisent ce dont ils traitent et, en raison de l'autoréférentialité et de la relative autonomie propres au discours littéraire, le font différemment de toute autre pratique discursive.

Comme on le voit dans la définition, la sociocritique permet de comprendre et de concilier le comportement des personnages d'une œuvre aux réalités sociales. Le rapport entre la littérature et la société n'est pas nouveau. Quelques sciences sociales, comme la sociologie et la psychologie, sont un peu liées à cette théorie. Le principe de la sociocritique est d'établir les rapports entre la société et l'œuvre littéraire. La théorie est élaborée au cours des années 1970. Claude Duchet fait des études « sociocritique » dans un article publié en 1971. La sociocritique vise à étudier le caractère social des œuvres littéraires ; elle s'intéresse donc à leur

transformation en un objet social, aux rôles et fonctions qu'elles occupent dans l'univers du discours social.

Selon Robert F. Barsky, dans *l'introduction à la théorie littéraire* (1997 :134), « Angenot définit le discours social comme la totalité de ce qu'une société donnée dit, écrit ou représente de quelque manière que ce soit à un moment précis ».

La sociocritique examine le rapport du texte à son environnement, au cotexte et au hors-texte. Plusieurs études sociocritiques parlent de la position unique et privilégiée de la société du roman à l'intérieur du libre échangent des idées, des images, des formes et des conventions discussives. Le roman est le lieu où se cristallisent la fluide mémoire de l'imaginaire et grande rumeur globale du discours social. Aussi, la sociocritique s'inspire de la sociologie de la littérature, du concept de littérarité qui est décrit par les formalistes russes et le dialogisme du Cercle bakhtinien. Cela permet d'étudier à la fois le texte littéraire et son contexte social et matériel. Un sociocritique examine donc les pratiques discursives, pour situer l'œuvre dans le contexte du discours social. Barsky (1997 : 204) en dit ceci:

La sociocritique cherche à découvrir le rapport du texte à la société et, s'inspirant de la notion bakhtinienne d'intertextualité, examine également les relations entre différents textes issus d'une même société. La sociocritique intéresse l'opinion de Lacan voulant que l'inconscient soit structuré comme un langage.

De plus, la sociologie de la littérature s'intéresse à tout ce qui, dans la littérature, n'est pas texte. Les précurseurs de cette méthode, tel que Robert Escarpit, cherchent à établir une séparation entre les approches esthétiques et les arguments provenant de la sociologie de l'art.

Cette perspective empirique néglige souvent la corrélation entre quantité et qualité. Selon Zima, seule l'étude de grandes œuvres peut porter sur les aspects esthétiques. Il souligne que « lorsqu'il s'agit du contraire d'étudier un ensemble d'œuvres pour voir ce qui va agir sur la conscience collective, on ne peut retenir un critère d'ordre esthétique, car nous sommes en présence d'un problème de quantité et non de qualité » (Zima, 1995 : 30).

Les commentaires qui parlent du contenu et de la structure interne de l'œuvre d'art, sont en dehors des recherches sociologiques sur l'art. C'est pour cette raison que Theodor Adorno, un des critiques des philosophes dialectique, s'est levé contre les perspectives empiriques en disant qu'il n'est pas envisageable d'éliminer les valeurs esthétiques en sociologie de la littérature car, selon lui, l'aspect quantitatif d'une œuvre dépend de son aspect qualitatif, donc esthétique : « Silberman, écrit-il est d'accord avec moi pour affirmer qu'une des tâches principales de la sociologie de l'art consiste à critiquer l'ordre social établi. Il me semble pourtant que le sens des œuvres et leur qualité sont mis entre parenthèses » (Zima, 1995 : 32).

Il est important de diminuer le rôle des méthodes empiriques pour la théorie de la littérature. Pour cela, on remarque une importance dans la sociologie de la réception et de la lecture pour l'étude des comportements des lecteurs au passé comme au présent.

La sociologie de la littérature est une des méthodes des sciences de la littérature. Les méthodes sont tournées vers le texte de la phonologie à la sémantique aussi bien que la signification. Cette méthode dite *dialectique*, est héritière de la pensée de Hegel et de Marx. Elle analyse et révèle dans l'œuvre romanesque, les conflits d'une société ou d'une classe sociale. Zima affirme que les présupposés théoriques de deux perspectives d'analyse sociocritique du texte littéraire ne se recoupent pas. Selon lui :

La différence fondamentale entre les méthodes empiriques et dialectiques en sociologie de la littérature peut être expliquée par le fait que les premières s'orientent vers le postulat Wébérien de l'objectivité scientifique, jugement de valeur esthétique ou autre, alors que les secondes développent certaines théories esthétiques et philosophiques existantes à l'aide des notions sociologiques et sémantiques (Zima, 1995 :31).

La relation entre la société et la littérature ne date pas d'aujourd'hui. Les romanciers réalistes, tels que Flaubert, ont relié leur texte à la société de ce temps. Les philosophes comme Hegel et Marx ont posé des principes dont dépendent, consciemment ou inconsciemment, les développements ultérieurs du roman. Il est difficile, peut être impossible, de comprendre les théories dialectiques de Georges Lukács, de Lucien Goldmann ou de Theodor Adorno, si l'on ne tient pas compte de certains principes et notions de la philosophie systématique de Hegel et en particulier de son esthétique.

De même, « l'une des pensées essentielles de la philosophie hégélienne est que la réalité ne peut être comprise que comme un tout cohérent, comme une totalité signifiante » (Zima, 1995 : 33). Selon cette affirmation, qualifiée de rationnelle et réaliste, l'art comme la philosophie, assume une fonction cognitive qui doit assurer une bonne compréhension de la réalité dans le domaine esthétique. Hegel souligne que l'art appartient à un autre domaine que la pensée philosophique. Il est question ici des sens, de l'intuition et de l'imagination. Pourtant, cette étrangeté de la création artistique par rapport à la philosophie n'est, d'après lui, qu'une apparence car, l'esprit finit par reconnaître dans l'objet esthétique sa propre création. Cette création esthétique au discours conceptuel de la philosophie est clairement entre le rapport, l'art

et la science « or, l'art, nettement d'ailleurs, loin d'être la forme la plus élevée de l'esprit, ne conçoit sa véritable consécration que dans la science » (Zima, 1995 :34).

L'art du discours philosophique est le fondement sur lequel s'est basée la critique marxiste de Lukács et Goldman, une critique qui semble dire que tous les textes littéraires ont des équivalents conceptuels susceptibles d'être réduits en signifiés idéologiques, philosophiques ou théologiques.

Georges Lukács, philosophe, critique littéraire et esthétique, est très connu dans la sociologie littéraire au XX<sup>e</sup> siècle. L'une de ses œuvres est la *Théorie de roman*, écrite en 1915. Dans cet ouvrage, il met en rapport l'évolution littéraire et sociale : une forme de littérature qui correspond à chaque étape de l'histoire sociale. On remarque que l'épopée, la tragédie et la philosophie sont des formes intemporelles. Elles appartiennent à la civilisation grecque qui est précédée de questions de l'âme en relation avec le monde parfait. Lukács fait remarquer dans son œuvre, qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le roman de l'intériorité marque le héros qui refuse de se réaliser dans le monde et juge le combat avec l'extérieur. Ainsi, on comprend que les évolutions esthétiques ont des causes dans l'histoire.

Avec le réalisme, Lukács démontre que l'objet de l'écrivain réaliste, comme Balzac, est l'homme. Cet individu est lié à la société, aux luttes, à la politique de son époque. Cela se résume ainsi :

Le concept Lukácien de réalisme peut être remis en cause pour deux raisons : Il est étroitement lié à la tradition littéraire de ce que Lukács et les représentants du réalisme socialiste appellent le réalisme critique auquel appartiennent les œuvres de Balzac, Scott,

ainsi que celles plus récentes de Thomas Mann. Lukács a essayé à plusieurs reprises d'établir des normes esthétiques universellement valables à partir des textes des autres : ces normes devaient aussi être applicables à la production littéraire contemporaine (Zima, 1995 :36).

La catégorie de la totalité a une place importante dans le « structuralisme génétique » de Lucien Goldmann (1913 -1970) qui a son origine dans les écrits de Lukács. Pour ces deux écrivains, les phénomènes individuels ne peuvent pas être compris de manière « concrète » que dans un milieu où il y a une cohérence globale. Mais, on voit qu'il y a une divergence entre les deux quand Lukács fait remarquer dans son ouvrage *Le Dieu Caché* publié en 1955, que dans l'interprétation du texte, les éléments individuels ne peuvent pas être subordonnés à l'ensemble. Par exemple, la problématique d'un poème se trouve dans un vers.

### **2.2.1 Théorie sociocritique selon Claude Duchet**

Claude Duchet (1971), dans son article « Pour une sociocritique aux variations sur un incipit » paru dans *La revue littéraire*, analyse le problème de fermeture du texte littéraire, c'est-à-dire l'idée selon laquelle le texte ne relève que d'une autoproduction. Cela est soutenu par les courants du structuralisme et du formalisme. Il fait remarquer dans un entretien avec Patrick Maunut (Entretien de 2000 : 01, *in sociocritique.com/Fr*) que :

La sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même une lecture immanente en ceci qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaboré par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais la finalité est différente, puisque

l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale

Selon cette définition, la sociocritique est une méthode d'analyse du texte littéraire qui se différencie des autres méthodes par le fait qu'elle fait de la socialité son centre d'intérêt. La socialité est tout ce qui manifeste, dans le roman, la présence hors du roman de référence et d'une pratique sociale.

Encore Patrick Maunut (1995), dans son entretien avec Duchet affirme :

Le principe (de la socialité du roman) était que la fiction narrative installait, construisait un espace un temps, un être ensemble, un système de codes, un système de relations et d'interlocuteurs, un complexe de normes, de valeurs hiérarchisées qui ne pouvaient pas référer à un modèle ou une forme d'organisation du social ou encore une forme socialisée du réel.

La sociocritique s'attache donc à mettre en évidence, à étudier et à analyser les marques du social dans les productions littéraires

## **1.2.2 Les principes de la théorie sociocritique de Claude Duchet**

La théorie sociocritique de Duchet prend en compte les concepts suivants : *La société du texte ou roman, société de référence, discours social et sociogramme.*

### **1.2.2.1 La société du roman**

La société du texte est une société qui vient du texte littéraire. Ces productions sociales ont fait au XIX<sup>e</sup> siècle, la gloire du roman réaliste, qui est censée reproduire une représentation de la

réalité à la différence des autres courants littéraires. Le réalisme romanesque est fixé comme idéal de reproduire la société sous ses différents aspects.

Comme son nom l'indique, la société du roman n'existe que dans le texte et ce n'est que le reflet, l'image d'une collectivité humaine, d'une organisation sociale prise comme référence ou modèle. Duchet souligne que « pour une démarche sociocritique, il ne s'agit pas d'appliquer des normes et des étiquettes, mais d'interroger des pratiques romanesques en tant que productrices d'un espace social, que j'ai proposé d'appeler société de roman » (Claude Duchet, Patrick Maunut, entretien de 2006 :01).

#### **1.2.2.2 Le discours social**

Dans un texte, on remarque qu'il y a plusieurs discours sociaux. Le roman véhicule des discours sur les problèmes de la société, surtout sur les aspects spécifiques qui se manifestent dans le texte. De plus, le narrateur dans le roman s'exprime sur son propre sujet et c'est ce que Duchet (2006 :15) propose de définir comme « l'ensemble langagier ou discursif pouvant caractériser un certain moment historiquement, et socialement défini, selon des découpages plus ou moins justifiés ». Le discours social est donc l'ensemble des pratiques discursives portant sur toutes les activités sociales. Par exemple, la religion, l'enfance, le droit, l'histoire et les discours scientifiques. Ce discours social peut se voir sous forme de maxime, de dictons, de métaphores et de proverbes c'est-à-dire tout ce qui est commun.

Selon Cros (2003 :39) : « Le discours social, tel qu'il est défini par Marc Angenot et Regine Robin, se distingue des concepts de formation discursive ou de situation sociolinguistique par plusieurs traits, mais plus particulièrement par le fait que cette notion

désigne essentiellement des concrétions socio discursives, des conglomerats de figures, d'images et de prédicats [...] autour d'un sujet thématique ».

Enfin, le discours social est mieux au pluriel parce qu'il n'y a pas un seul discours social dans un texte mais plusieurs discours sociaux sur des thèmes précis.

### **1.2.2.3 Le sociogramme**

Les discours sociaux sont des représentations dans la société du roman. Le sociogramme est une partie de l'analyse sociocritique de Duchet. Plusieurs chercheurs tels que Régine Robin orientent leurs recherches vers ce concept. Duchet essaie plusieurs termes avant de maintenir « le sociogramme » comme concept de socialité. Ce terme n'est pas seulement littéraire, mais aussi sociologique. Pour lui, le sociogramme est un outil conceptuel et il le définit comme « un ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles en interaction les unes avec les autres, centré autour d'un noyau lui-même conflictuel »

Dans cette définition, la notion d'ensemble flou ne veut pas dire vague mais plutôt le principe d'incertitude. Duchet remarque qu'un ensemble appartenant à la même formation socioculturelle se traite différemment par deux textes différents, ce qui permet à chacun des deux textes d'avoir son propre schéma socio-grammatique. Duchet (1995 : 34) propose un sociogramme de la guerre:

Mais devenir littéraire, cela ne signifie pas abandonner l'univers du discours, je veux dire, rompre avec les discours tenus dans la société de référence sur telle ou telle réalité. Pour en revenir à la guerre, le 19<sup>ème</sup> siècle ne cesse de penser la guerre à travers sa littérature, de la penser, c'est-à-dire de la situer en pensées. On

pourrait faire l'histoire de la réflexion de la pensée sur la guerre,

...

Duchet fait l'analyse de la guerre c'est-à-dire une analyse sociocritique à partir du sociogramme.

### **1.3 Recensions critiques des travaux antérieurs**

Plusieurs auteurs se sont penchés sur les œuvres des auteurs de notre corpus. Elles sont d'ordre thématique, sociologique et psychanalytique. Nous avons choisi quelques-unes de ces études et avons également étudié quelques travaux sur l'enfance en général

#### **1.3.1 Recensions critiques sur Ahmadou Kourouma**

Kesteloot (1986 : 154-255), dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, exprime la grande conscience africaine. Elle décrit Kourouma comme l'un des écrivains qui provoque la conscience de l'africain concernant les maux du colonialisme et du néo-colonialisme.

Laditon O. Affin (2001 : 233-242), dans son étude consacrée à *Allah n'est pas obligé*, estime que Kourouma révèle mieux « la vérité » que ne l'aurait fait un journaliste. Selon lui, « le grand défi de l'auteur avec *Allah n'est pas obligé* est de pouvoir traduire en roman, par opposition aux journaux qui ne font que l'objet de « lectures passagères », certaines vérités préoccupantes qui font la honte de l'Afrique ». La part littéraire du roman se voit par conséquent réduite à l'humour. C'est dans cette enveloppe du comique que nous est livrée la vérité sous forme de roman.

Pour sa part, Borgomano (2001 : 21 -25 ) souligne que dans *Allah n'est pas obligé*, Kourouma montre l'importance de l'éducation à travers Birahima. Le manque de scolarisation

fait qu'il est enfant de la rue, puis enfant-soldat. Pour Birahima, l'école n'est pas importante : « ...même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une république bananière de l'Afrique francophone » (Kourouma, 2000 : 9-10).

Ensuite, Kone (2002 : 23-77), dans un article intitulé « Deux langues pour restituer deux imaginaires », relève la position énonciative de l'auteur. Il analyse l'ironie chez Kourouma : « La distanciation, le détachement, la purification par le récit sont tous des effets du texte ironique de Kourouma mais on y trouve également l'accusation et la désignation des responsables politiques...». Il souligne que l'ironie se trouve dans presque tous les propos de Birahima dans *Allah n'est pas obligé*.

Ayleru (2002 : 68-78) fait également une analyse du roman *Allah n'est pas obligé*. Il montre comment les écrivains africains se servent de leur langue pour exprimer leurs idées à l'écrit. Ce critique montre comment la langue a une place importante dans les romans d'Ahmadou Kourouma.

Encore, Doquire Kerszberg (2002 : 110-125) étudie *Allah n'est pas obligé* et détermine que l'humour est un outil de narration. Cet outil fait que la lecture des atrocités des guerres tribales au Libéria et en Sierra Leone est minimisée.

Folorunso (2006 : 74-174) fait une étude critique du style de Kourouma dans *Allah n'est pas obligé*. Il montre qu'il y a des écarts linguistiques aux niveaux morphologique et syntaxique chez les personnages. Le critique affirme que Kourouma montre dans ses œuvres le non-respect des normes phonologiques de la langue française à travers ses personnages.

Wosu (2006 : 225-259) étudie la violence dans *Les soleils des indépendances* et *Allah n'est pas obligé*. Selon ce critique, parmi les objectifs des écrivains de la période 1960, on trouve le

néo-colonialisme et ses conséquences. Il partage l'avis que dès les indépendances, l'Afrique est devenue le centre de toutes formes de violence. Ces violences sont traitées sous plusieurs formes dans les deux romans. Pour Wosu, « le soleil » dans le premier roman représente les nouveaux pouvoirs et tous les politiciens, dont Fama, décrits dans le livre comme menteurs. Il dit aussi que les noms comme Eyadéma, Samuel Doe, Houphouët Boigny, Charles Taylor dans *Allah n'est pas obligé* sont les dirigeants après les indépendances.

Pour Ouédraogo (2010 : 10-15), dans l'introduction à la revue critique « L'imaginaire d'Ahmadou Kourouma contours et jeux d'une esthétique », le voyage est l'un des plus importants leitmotifs de l'écriture de Kourouma. Ce critique pense que le voyage est véritablement ce qui donne à l'écriture de Kourouma cette qualité de traversée au XX<sup>e</sup> siècle africain, avec en toile de fond, le partage du continent, la géographie des dictatures. Il montre que l'auteur lui-même était voyageur.

Ce critique affirme que les parcours de l'auteur et de ses personnages ont à la fois valeur de métaphores et de mises en abyme, particulièrement significatives. Il analyse des thèmes et des phénomènes politiques de Kourouma. Dans *Allah n'est pas obligé*, la construction des récits se présente sous forme de voyages. Selon lui, *Allah n'est pas obligé* est un carnet en route de l'enfant soldat Birahima qui part de la Côte d'Ivoire au Libéria et en Sierra Leone.

Ndiaye (2006 : 77-96) analyse aussi le roman *Allah n'est pas obligé*. Pour ce critique, « tout lecteur s'aperçoit rapidement que l'emploi des dictionnaires dans *Allah n'est pas obligé* est en fait assez fantaisiste », le choix des « gros mots ». Elle ajoute que certains mots ne relèvent pas des compétences d'un enfant peu scolarisé. Elle explique comment Birahima utilise ses mots de dictionnaire dans le roman.

### 1.3.2 Recensions critiques sur Léonora Miano

Abomo-Maurin (2011 : 303-318), dans un article « Les romans de Miano : une écriture de la complexité sociale dans une Afrique en mal d'elle-même », analyse les romans de Miano sur la base de l'esthétique de la tragédie classique. Pour elle, la trilogie de Miano a des actions qui se déroulent dans un même espace de Mboasu. L'article du critique montre que la construction des dialogues par Miano « n'est pas le théâtre classique ».

La thèse de Doctorat/PHD en études littéraires d'Elodie Clarine Tang, soutenue en 2013 au Québec intitulée « Le malaise identitaire dans quelques romans de Ken Bugul, Léonora Miano et Abla Farhoud », fait une analyse de quelques romans de ces trois romancières. Elle étudie comment ces écrivaines expriment les opacités du malaise identitaire. Son étude montre que l'écriture déconstruit et installe une crise des identités sexuelles, religieuses et culturelles. Selon elle, le social joue sur la définition des identités et la fragmentation qui atteint les rapports entre le soi et l'autre. Le malaise identitaire s'énonce surtout par le langage et l'écriture. Cette thèse établit la fluidité de certaines identités, même celles qui affichent des entités comme l'identité sexuelle qui plie sous le pouvoir du social. Elle montre que l'écriture du malaise identitaire permet de mieux lire la spécificité de l'écriture féminine, de mieux cerner l'identité de l'écrivain et du champ littéraire. Elle dit ceci :

L'errance spatiale et identitaire se dit aussi dans une écriture de la transgression, transgression des genres et des lois sociales, illustration des enjeux de la tradition et de la modernité. Cette transgression affecte aussi certains personnages qui occupent la position des personnages marginaux.

Encore dans la préface de *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction mémoire et enjeux identitaires* d'Alice Delphine Tang, Marie-Rose-Abomo-Maurin (2014) fait le bilan de tous les sujets abordés dans cet ouvrage. Pour elle, la lecture des travaux réunis dans cet ouvrage montre la diversité des thèmes abordés ainsi que les différentes facettes de l'écriture romanesque de Miano. Elle analyse les différents thèmes principaux des critiques dans l'ouvrage. Elle met en exergue divers thèmes dont l'enfant qui retient notre attention. Pour elle, « la romancière se donne à lire et à décompter ; elle dévoile le monde et tente une explication de sa complexité ».

Pour Valérie Dusaillant Fernandes (2014 : 30 -35), dans l'article « Le sort des enfants de la post colonie : Suite Africaine de Léonora Miano », l'auteur camerounaise arrive avec virtuosité à mettre en scène des histoires graves et dérangeantes qui exposent non seulement des images et des représentations d'enfants devant une situation difficile, mais aussi le discours que l'enfant porte sur sa propre condition. Elle souligne aussi les moyens et les actions que l'enfant met en place pour se protéger. Cet article s'intéresse aux modalités de la représentation de l'enfant déshumanisé et montre comment Miano défend grâce à la fiction, la cause des enfants de la post colonie qui luttent contre la violence.

Guedeyi Yaeneta Hayatou (2014 : 173-176) souligne dans son article « La représentation de l'enfance fragmentée dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano » que l'enfance dans la littérature africaine postcoloniale s'apparente souvent à la violence. Ce tableau sombre montre l'échec d'une société adulte. Ce critique souligne que les œuvres de Miano cherchent à voir l'existence d'une porte de sortie vers un avenir meilleur : « Le constat est clair, l'hystérie qui s'est emparée de cette société de Mboasu s'abat sur toute l'enfance sans exception ; du nouveau-né à l'enfant handicapé, personne n'est épargnée. Par ailleurs, certains parents à défaut de jeter

leurs enfants dans la rue, ôtent leur vie ». Dans ces lignes, le critique condamne la société dans le roman de Miano qui ne protège pas les enfants.

Egalement, Asaah, dans son article intitulé « La dialectique lutte/paix ou le rapport mère/fille dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », analyse la relation mère/fille dans le roman. Il souligne que Miano tisse cette dialectique autour des principes antithétiques, lutte et paix, incarnés par Ewenji et sa fille Musango. L'article s'appuie éclectiquement sur des configurations intellectuelles comme le postcolonialisme, le féminisme et la dialectique pour faire cette analyse. Dans cette analyse, il relève les rapports mère/fille, le conflit mère/fille biologique et des mères de substitution : « D'autre part, Musango parle souvent non pas comme mineure, mais comme une adulte, longtemps éloignée de l'enfance » (Asaah, 2004 : 185-198). Il a aussi parlé de l'infanticide dans l'article.

Enfin, l'article de Marie Benetta (2012 :145-233) intitulé « Le cri, le silence, la parole, la trilogie africaine de Léonora Miano », fait l'analyse du thème de la parole et des échanges verbaux dans la trilogie consacrée au Mboasu, pays imaginaire de l'Afrique subsaharienne. Selon Marie, la parole joue un rôle important dans les aspects les plus menus jusqu'à la structure même des textes. Miano montre à travers ses personnages une preuve de capacité de moduler la parole, les silences et les cris. On remarque que la structure de chaque roman tourne autour d'un élément sonore. Ainsi, au cœur de *l'Intérieur de la nuit* se trouve *le cri* d'Eyia, la victime du sacrifice. Néanmoins, dans *Contours du jour qui vient*, c'est le silence qu'on observe. L'article révèle aussi la façon dont les hommes politiques se servent de la parole pour détourner la vérité. Pour Léonora Miano, la manipulation verbale est grave.

### 1.3.3 Quelques travaux sur l'enfance

La thèse de doctorat de Sonia Wendy Dosoruth intitulée « La représentation de l'enfant dans la littérature mauricienne francophone de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre à nos jours », met en évidence l'image de l'enfant dans la littérature surtout dans la littérature mauricienne. Sonia analyse l'image de l'enfant mauricien en tant qu'être à part entière. Sa thèse révèle aussi l'effet du métissage culturel sur l'enfant. Elle fait une étude diachronique et psychanalytique de l'image de l'enfant. Elle montre comment l'exil a des effets négatifs sur l'enfant mauricien.

Kenneth A. Swanson, dans sa thèse intitulée « Thèmes parallèles et expériences compatibles de deux enfances noires Joseph Zobel et Camara Laye », fait une étude comparative de deux enfants dans deux textes autobiographiques, *L'Enfant noir* et *La Rue Case nègre*.

Également, la thèse d'Hélène Belleau intitulée « La représentation de l'enfance dans les albums de photographie de famille » souligne l'importance de l'enfant dans les photos de famille. Elle relève aussi la position de l'enfant dès sa naissance dans le groupe nucléaire à travers les albums de photographie.

En conclusion, l'analyse des travaux antérieurs montrent dans une certaine mesure l'existence de quelques articles et certains travaux portant sur notre travail. Ces travaux nous ont été très profitables et nous les exploiterons d'avantage pour mieux mener notre recherche. En outre, nous avons aussi observé quelques insuffisances que nous pensons combler. De plus, à notre connaissance, aucun de ces articles et ouvrages ne traitent exactement notre sujet de recherche sur la représentation de l'enfance dans les deux ouvrages. Nous allons essayer de

donner un nouvel éclairage à *Allah n'est pas obligé* et *Contours du jour qui vient*. Nous pensons apporter notre contribution au monde scientifique.

## **1.4 Présentation du corpus**

### **1.4.1 Résumé d'*Allah n'est pas obligé***

Birahima est un enfant ivoirien d'une douzaine d'années. Sa mère gravement malade, meurt et Birahima devient orphelin. Il part à la recherche de sa tante au Liberia. Yacouba, un féticheur musulman qui se dit multiplicateur de billets était de retour dans le village, et c'est lui qui va accompagner Birahima tout au long du voyage. Pris au piège par la guerre civile, ils s'engagent tous les deux auprès du Front National Patriotique du Liberia dirigé par le colonel Papa le bon. Yacouba devient un féticheur professionnel et Birahima se retrouve enrôler comme enfant-soldat. Le roman raconte leurs périple à travers les pays dévastés par la guerre (Liberia, Guinée, Sierra Leone), et dénonce les conditions de vie de ces enfants-soldats. Le titre du roman signifie qu'« Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes les choses ici-bas. »

### **1.4.2 Résumé de *Contours du jour qui vient***

L'histoire se déroule dans un pays imaginaire d'Afrique ; Mboasu. Une mère rejette sa petite fille suite à la mort violente du père, cela les jette toutes les deux dans la rue. Musongo, tout au long du roman s'adresse à sa mère, dont elle cherche à comprendre le caractère névrose qui l'a poussée à la maltraitance puis à l'abandon. Au cours de son enfance, elle est confrontée à des êtres indifférents et égoïstes, notamment les hommes sans scrupules, manipulant la population déboussolée au sein des églises évangéliques. Elle rencontre aussi quelques femmes généreuses, qui lui ont permis de bien se conduire et de poursuivre son chemin avec une détermination apaisée.

Ce roman nous parle d'une Afrique victime de la guerre et de la corruption où le délitement du lien social favorise la prolifération de sectes et des faux prophètes. Certaines scènes sont racontées dans des termes très durs voire choquants mais rendu supportable une certaine distinction et même de l'humour (noire).

## **CHAPITRE DEUX: STRUCTURES CONCOURANTES À LA FORMATION DE L'ENFANT DANS *ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ***

### **Introduction**

Certains peuvent se demander pourquoi la structure familiale africaine, qui autrefois était connue pour sa solidarité et sa socialité, néglige ses valeurs de nos jours? Dès lors, on constate l'émergence d'une nouvelle tendance qui se focalise sur l'auto-défense que sur la lutte collective. Pourtant en Afrique, traditionnellement parlant, l'homme est fier d'appartenir à un groupe social que de vivre en solitaire. La structure familiale joue un rôle très important dans la formation et l'éducation de l'enfant. La famille est le noyau de la société. Dans le *Manuel de sociocritique*, Zima fait une analyse de la structure familiale et explique comment elle fonctionne au sein de la société. Dans *Allah n'est pas obligé*, le jeune Birahima parle de sa famille dès le début du

roman. Ce qui est d'ailleurs normal chez un enfant, étant donné que c'est le premier cadre où chaque individu commence à grandir. La structure familiale est une partie très importante et indispensable pour la société. Dans cette analyse, nous allons examiner des structures non seulement familiales mais aussi politiques, religieuses et culturelles qui contribuent à la formation de l'enfant. Nous allons montrer également comment ces structures influencent la vie de l'enfant. Birahima, le protagoniste d'*Allah n'est pas obligé*, ne peut que compter sur ses propres efforts, pour survivre dans un monde hostile.

Cet enfant, ainsi que d'autres personnages enfants dans ce roman (Fati, Tété brûlée, Sarah, Sékou...), mènent une vie individuelle parce qu'ils sont abandonnés par la même société qui devrait les protéger. Ce chapitre sera traité en deux parties. La première partie s'étalera sur l'analyse de la structure familiale et sociale. Cette partie nous montrera successivement comment le père, la mère et la grand-mère contribuent à la formation de l'enfant. Et la deuxième partie portera sur les structures environnementales, à savoir le milieu, la politique, la religion, la langue et la culture.

## **2.1 Les structures familiales**

La famille est le noyau de tout groupe social et c'est la structure au sein de laquelle l'enfant commence à grandir. C'est dans la famille qu'il fait ses démarches vers la société. L'enfant est identifié comme une personne qui fait partie d'une famille distincte. La famille devient une référence pour l'enfant et son identité provient de cette famille. Qu'il ait de bonnes ou mauvaises mœurs, cela dépend de sa famille de provenance. C'est pour cette raison que dans l'antiquité, les parents choisissent un mari ou une femme pour leurs enfants, parce qu'ils connaissent bien le comportement de ce (te) dernier(ère). Ainsi, chaque famille cherche à maintenir son statut ou sa réputation morale dans la société. La famille assure la protection, l'éducation et le bien-être de

ses membres. On observe une hiérarchie dans ce cadre familial qui impose le respect de la moralité à chaque membre. Tous les membres de la famille doivent jouir de son encadrement et de sa protection. Chacun a une place importante dans la structure famille. Malheureusement la guerre vient tout bouleverser dans *Allah n'est pas obligé*. Birahima fait remarquer :

Quand on dit il y a la guerre tribale dans un pays, ça signifie que les bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse. Ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes. Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps chacun veut agrandir son domaine. (A.N.O, p.51).

Cet extrait montre comment la guerre a tout détruit sur son passage. On constate un délitement de la famille de l'enfant qui est laissé à son sort. Dans cette situation, l'enfant quitte le cadre familial pour survivre dans la pauvreté absolue. Un enfant qui se retrouve dans cette situation de guerre traverse plusieurs difficultés avant de grandir. La situation politique du pays oblige Birahima à mener une vie sans sa famille originale. Il rencontre alors les militaires et les enfants soldats qui deviennent sa famille. On se demande s'il trouvera la protection, l'affection et l'éducation dont il a besoin au sein de sa nouvelle famille :

Les enfants-soldats étaient bien traités chez les ULIMO. On mangeait bien et on pouvait avoir de l'argent, du dollar, en faisant le garde du corps des orpailleurs. J'ai voulu faire des économies. Je

n'ai pas voulu foutre dans la drogue tout ce que je gagnais comme le faisaient les autres enfants-soldats. Avec mes économies, j'ai acheté de l'or et cet or je le conservais dans un fétiche que j'avais sur moi. Je voulais apporter quelque chose à ma tante le jour que je la rencontrerai. (A.N.O, p.106).

Ces propos, révèlent que l'enfant pense toujours à sa tante qui est au Liberia, même s'il est maintenant avec les autres enfants-soldats qui sont devenus sa famille dans le camp. Son affection pour sa tante Mahan, devenue sa mère, ne change pas du tout. La famille, pour lui, est un lien indissociable qui nécessite amour et respect de l'un et de l'autre. Même en pleine guerre, Birahima n'a pas renoncé à l'amour familial. Il montre à quel point il tient à sa tante. Kourouma présente, à travers Birahima, une famille traditionnelle africaine qui est solidaire, unie et respectueuse. L'auteur souligne une fois encore les conséquences douloureuses de la carence de la structure familiale. L'enfant se retrouve dans un cadre familial brisé et affecté par la violence et la souffrance. Le cadre familial cède la place à l'individualisme. L'enfant se retrouve seul face aux dilemmes de la vie. Ses parents n'occupent plus la place primordiale qui autrefois était la leur.

C'est ainsi que l'enfant, dans *Allah n'est pas obligé*, doit surmonter plusieurs obstacles pour survivre. Pour cette raison il passe par l'itinéraire de l'initiation à la vie adulte et de l'éducation de sa première famille, à savoir sa mère, sa grand-mère à celle des enfants-soldats. Alors l'enfant va s'intégrer à la société doté de valeurs affectives, psychiques, sociales, etc. Il devient une personne bien adaptée qui respecte la famille. La représentation du cadre familial montre le comportement de Birahima qui n'a pas grandi dans une famille bien définie. Il croit en sa famille mais malheureusement il devient orphelin de père et de mère très tôt et perd le

bonheur familial et la guerre aussi vient l'enfoncer dans la misère et la souffrance. Le défi à relever devient de plus en plus difficile notamment celui de vivre seul malgré son âge. Cet enfant d'une douzaine d'années n'a pas vécu longtemps avec sa famille. Déjà comme nourrisson, il perd son père, ce qui bouleverse sa vie. Son développement normal change. Il doit maintenant vivre avec sa mère Bafitini qui souffre d'un ulcère incurable, ce qui la limite dans son rôle de mère. Dans *Allah n'est pas obligé*, l'enfant continue de subir des perturbations en perdant sa mère. Selon les coutumes malinkés, la garde de Birahima revient à sa tante Mahan après la mort de sa mère. Birahima fait remarquer que :

Trois semaines après l'arrivée de la tante au village, ils ont réuni un grand palabre de famille dans la case de grand-père [...]. Le palabre réunissait grand-père, grand-mère, ma tante, d'autres tantes et oncles. Ils ont décidé en raison des lois de la famille chez les Malinkés, que ma tante était devenue, après la mort de ma maman, ma seconde mère. La seconde mère est appelée aussi tutrice. C'était ma tante, ma tutrice qui devait me nourrir et m'habiller et avait seule le droit de me frapper, injurier et bien m'éduquer. Ils ont décidé que je devais partir au Liberia avec ma tante, ma tutrice, parce que, au village, je n'allais pas à l'école française ou à l'école coranique. Je faisais le vagabond d'un enfant de rue [...]. (A.N.O, p.34-35)

La société cherche à garder l'unité familiale au moyen de quelques règlements. Même si la tante de Birahima est au Liberia, cela ne change guère la tradition. L'arrivée brusque de l'ancien mari de la tante Mahan l'oblige à rentrer précipitamment au Liberia en laissant derrière elle l'enfant

qu'on lui a confié. Arrivée au Liberia, elle demande qu'on lui envoie le petit Birahima. Ce voyage bouleverse complètement l'enfance de Birahima :

On a entendu des gros cris suivi de coups de fusil du côté de la concession de l'ancien mari de ma tante, le chasseur violent. Tout le village a crié et a dit que le chasseur était revenu. Ma tante a eu tellement peur que, sans perdre du temps, elle a disparu dans la nuit dans la brousse sans moi. C'est quand, deux semaines après, ma tante est arrivée près de son mari là-bas au Liberia que grand-mère et les vieux du village ont commencé à chercher un voyageur capable de m'accompagner chez ma tante au Liberia. (A.N.O, p.37).

La famille décide que Birahima aille au Liberia avec un inconnu. Cette décision semble absurde parce que le Liberia en ce moment-là est déchiré par la guerre civile. On remarque que même avec la guerre, la tradition malinké reste inchangée. Cet enfant doit forcément demeurer avec sa tante comme convenu par les vieux, autrement la tradition. Le voyage vers le Liberia engendre d'énormes problèmes et perturbe l'enfance de Birahima. Cela fera l'objet de notre prochaine discussion.

En réalité, la formation et l'éducation d'un enfant dépend de sa famille. Elle représente le premier cadre de formation et d'éducation pour l'enfant. L'éducation fera de lui un bon ou mauvais citoyen. Kourouma dépeint l'image d'une enfance perdue et les problèmes sociaux. Les valeurs que doit avoir l'enfant sont celles de l'obéissance et du respect. L'éducation coutumière commence très tôt dès le bas âge. Les parents éduquent leurs enfants pour qu'ils deviennent des

hommes et femmes responsables dans la société. En effet, dans *Allah n'est pas obligé*, le protagoniste est soumis à une sorte d'influence de la part de sa famille dont il n'a pas pu profiter. Il mène une vie indépendante, vu qu'il a perdu ses parents et qu'il n'y a pas cette personne qui lui imposera les règles de bonne conduite. La société fait de lui un enfant libre qui manque une bonne éducation. Birahima reconnaît son mauvais comportement ; le manque de sentiment envers sa mère, son insolence et sa façon de parler avec les autres. Il n'est pas du tout un modèle à suivre, tant sur le plan social que psychologique. Ni Yacouba l'escroc, ni ses différents seigneurs de guerre, exploiteurs et manipulateurs des enfants-soldats qu'il a servis, n'incarnent aucune valeur positive qui l'aurait transformé. Cet enfant inspire du lectorat une sympathie et une pitié d'un enfant sans parents. Il mène une vie de drogue et de mercenariat :

...et quatre.... Je veux m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans (il y a deux ans grand-mère disait huit et maman dix et je parle beaucoup. Un enfant poli écoute et ne regarde pas la palabre... Il ne cause pas comme oiseau gendarme dans le figuier. [...] mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et je me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures. (A.N.O, p.11-12).

Dans ce passage, Birahima manque la bienséance vu qu'il apprend tout chez les enfants-soldats qu'il rencontre sur les différents fronts de bataille. Il voit la méchanceté des hommes armés et combat pour eux. Birahima, comme tous les autres enfants du roman, suscite en nous cette

question de carence de la relation familiale. Kourouma met en relief les conséquences défavorables de la perte de la famille. En effet, la perte des parents agit sur le comportement de l'enfant lorsqu'il devient adulte. Birahima ne grandit pas dans une famille, ce qui explique ses comportements déplacés. Même la famille qu'il a pendant la guerre n'a pas pu jouer ce rôle de famille. L'enfant se retrouve dans une situation où il tente de survivre. Il évolue seul avec les problèmes à affronter. Dans cette situation, l'enfant ne reçoit plus la formation adéquate des membres de sa famille. Dans cette partie, nous avons vu que la famille joue un rôle important dans la formation de l'enfant. Il devient un bon homme s'il reçoit une bonne éducation de sa famille. Nous continuerons notre étude avec les autres éléments de la structure familiale tels que le père, la mère et la grand-mère. Une analyse sera faite sur la relation de ces membres envers l'enfant.

### 3.1.1 Le père

Dans le foyer, le père occupe une place très spéciale. Dans *Allah n'est pas obligé*, le père détient une autorité et un pouvoir que lui accorde la nature. Le père est souvent la figure la plus respectée de tous les membres de la famille. Il est le symbole de l'autorité. L'enfant doit lui accorder tout le respect. Dès les premiers chapitres du roman, Kourouma décrit un enfant qui regrette l'absence de son père. On remarque que l'un des éléments fondamentaux dans ce roman est « l'absence du père ». L'auteur présente un enfant qui ne connaît pas son père :

Je ne vous ai rien dit encore de mon père. Il s'appelait Mory. Je n'aime pas parler de mon père. Ça me fait mal au cœur et au ventre. Parce qu'il est mort sans avoir la barbe blanche de vieillard sage. Je ne parle pas beaucoup de lui parce que je ne l'ai pas beaucoup connu. Je ne l'ai pas beaucoup fréquenté parce

qu'il est crevé quand je roulais encore à quatre pattes. (A.N.O, p.20).

L'enfant révèle la souffrance causée par l'absence de son père mort très jeune. On se demande alors ce que devient un enfant qui perd son père, autrement dit l'absence de l'éducation paternelle. Birahima est un enfant qui intègre la société sans un père, ce qui lui donne le titre d'enfant « bâtard ». La seule chose qu'il connaisse de son père est ce que lui raconte sa grand-mère : « Grand-mère a dit que mon père est mort malgré tout le bien qu'il faisait sur terre parce que personne ne connaîtra jamais les lois d'Allah... ». (A.N.O, p.31).

Les problèmes en Côte-d'Ivoire dans ces dernières années montrent que la vie est difficile. Le père de Birahima est l'un des jeunes gens qui sont morts en ce temps. Par conséquent, Birahima se détache de son père et les liens sont brisés. Ici, on fait appel à la relation génétique, psychologique et sociale. La relation de cet enfant avec les autres reflète cette absence de son père, symbolisant une filiation importante. On peut dire que le comportement de Birahima provient de la mort de son père parce qu'il n'a jamais été contrôlé dans sa vie. Il devient un enfant sans aucun contrôle. Il fait tout ce qu'il veut car il grandit sans aucune rigueur : « Un enfant de la rue, sans peur, ni reproche » (A.N.O, p.13). Cet enfant a des traits de comportement qui le différencie d'un enfant normal. L'on constate que la mort du père peut être la représentation du départ du colonisateur. Ce départ provoque la « bâtardise » dans certaines sociétés d'Afrique. Ceci engendre plusieurs conflits. La guerre qu'a vécue cet enfant, est le résultat de cette bâtardise. Le départ des colons qui représentent le père au sens figuré, provoque plusieurs troubles sociaux. Les écrivains africains se lancent alors à écrire pour dénoncer le colonialisme. La littérature devient donc un moyen de démontrer aux colons leurs mécontentements. Plusieurs écrivains, y compris Ahmadou Kourouma, ont écrit sur cette thématique. L'œuvre la plus dominante qui

résume tout ce que l’Afrique a vécu durant ce temps est *Les soleils des indépendances* d’Ahmadou Kourouma où les indépendances qui doivent apporter la liberté, deviennent plutôt la damnation de l’Afrique. Selon Ossifo Guy,

Avec le “départ” des colons on crut un moment qu’une ère nouvelle s’ouvrait pour l’Afrique, qui allait voir l’amélioration du sort du peuple africaine. Mais très vite l’enthousiasme et l’espoir furent dissipés par une amère désillusion portée par le vent du désarroi. Le jour neuf qu’on attendait enfanta martyre et tournement et révéla la réalité à la fois tragique et tératologique des *Soleils des indépendances*.

Selon Kourouma, après le départ des colons, ceux qui prennent la charge de la gestion du pays s’enrichissent. Les chefs d’État ne laissent plus rien du pays qu’ils ne gouvernent mal. C’est cette tyrannie qui engendre des conflits ethnocentriques. Ces guerres détruisent tout ce que les colons ont fait pour ces pays. Le roman devient un cri de révolte qui sert de signe pour le colonisateur.

Avec cette analyse, on peut faire sortir deux oppositions binaires : colonisateur/colonisé et père/enfant. Dans ces deux cas, quelqu’un détient toujours plus le pouvoir. Plus tard nous allons voir un renversement dans le cas de la première opposition binaire qui devient colonisés/colonisateur. Le colonisé prend les choses en main et gère le pouvoir après le départ des colons. De même, avec la deuxième opposition binaire père/enfant, on voit le renversement qui est enfant/père. L’enfant prend en charge sa propre destinée et ne dépend plus du père qui est déjà mort. L’auteur met en exergue la dégradation et le manque de cette image du père. Cette observation nous mène à penser que le père, malgré son autorité traditionnelle et sociale,

demeure un père sans parole ou silencieux. Kourouma présente ce père absent, un père qui symboliquement prend son titre de chef de famille et d'autorité, un père qui s'avère un homme impuissant et faible dans la société. C'est le cas du père de Birahima. On voit ici, la représentation d'un père qui n'a ni éduqué ni élevé son enfant à cause de la mort. Cet enfant perd cette formation particulière dans sa vie. Cette perte symbolique a eu des effets désastreux sur lui car il se comporte comme bon lui semble. Ainsi l'auteur montre l'absence de la figure paternelle comme un grand vide dans la vie de l'enfant.

En somme, nous venons de voir que le père est une figure très essentielle dans la formation et l'éducation de l'enfant. Donc, l'absence d'un père dans la vie d'un enfant a un effet négatif sur son comportement dans le futur. Avec cette perte de l'éducation paternelle, quel rôle la mère jouera-t-elle dans la vie de l'enfant ? Est-ce que la mère seule peut former son enfant ? Dans les prochaines lignes, nous verrons comment l'auteur présente cette figure féminine dans son roman en relation avec l'enfant.

### **2.1.2 La mère**

Une mère est une femme qui met au monde et élève un ou plusieurs enfants. À un moment de sa vie, la femme peut se marier et procréer pour assurer la continuité de la famille. Elle est malheureusement privée de ses droits dans plusieurs pays, certes, mais elle reste la gardienne du foyer familial africain. Elle doit obéir à tout ce que la société lui impose. C'est elle qui fait les enfants et les éduque à devenir de bons adultes. Elle est le symbole de vie et le pilier de la société. Elle est aussi à la tête de la morale d'une société. La mère est la première éducatrice de l'enfant : moral, comportement, langue et valeurs de la communauté. Kourouma présente une femme ou une mère qui évolue dans la société qu'il décrit dans *Allah n'est obligé*. L'auteur met en exergue les problèmes que traversent les femmes qui subissent l'excision. Et pour nous faire

vivre ce malaise, il laisse son personnage Birahima nous parler de sa mère, qui souffre de l'ulcère contractée lors de son excision. L'image d'une mère se confond, chez l'enfant, avec celle de la maladie :

C'est dommage qu'on connaît pas ce qu'a été le monde avant la naissance. Des matins j'essaie d'imaginer ce que maman était avant son excision, comment elle chantait, dansait et marchait avant son excision, quand elle était jeune fille vierge. Grand-mère et Bala m'ont dit qu'elle était jolie comme une gazelle, comme un masque gourou. Moi je l'ai toujours vu ou couchée ou sur les fesses, jamais sur les jambes. Sur qu'elle était excitante et irrésistible. Parce qu'après trente ans dans la merde et ses odeurs, les fumées, les douleurs, les larmes, il restait encore quelque chose de merveilleux dans le creux du visage. (A.N.O, p.18-19).

Birahima fait tout pour devenir autre chose que sa mère. Il fait convoquer deux témoins ; grand-mère et Bala pour confirmer sa beauté et son désir de ne pas la voir seulement comme une femme pourrie qu'elle est devenue. Cette imagination lui donne le courage de faire une comparaison entre le présent et le passé. Il n'a pas de lien direct avec sa mère qu'il appelle 'ma', au lieu de maman. Bala ne cesse de dire à Birahima qu'un enfant ne doit pas abandonner ou mépriser sa mère parce que celle-ci est malade. Pour cela il rappelle toujours à l'enfant : « ...un enfant n'abandonne pas la case de sa maman à cause de l'odeur d'un pet » (A.N.O, p.18). Il essaie de lui dire que rien ne vaut une mère, quel que soit le cas. Birahima est victime de la tradition de son milieu qui est l'excision de sa mère qui s'en sort perdante avec un ulcère

incurable. Choisir de parler d'un tel état de la mère, c'est dénoncer l'aspect néfaste de cette pratique. L'auteur fait allusion à cette pratique dans son premier roman, *Les soleils des indépendances*. Il fait une peinture émouvante de l'excision et ses conséquences ; une thématique majeure de cet ouvrage. L'enfant parle de sa mère en ces termes :

Ma maman quand elle était jeune, vierge et jolie comme un bijou, elle vivait dans le village où grand-père trafiquait l'or et où il y avait de nombreux vendeurs d'or bandits qui violaient et égorgeaient les jeunes filles non encore excisées. C'est pourquoi elle n'a pas attendue longtemps. Dès le premier harmattan, elle est retournée au village pour pratiquer à l'excision.... (A.N.O, p.21).

Cette pratique fait beaucoup de dégâts chez certaines femmes qui la subissent. L'excision est une violence faite sur le corps de la femme et c'est cette mutilation que l'enfant essaie de décrire. L'excision est une pratique qui tue certaines femmes. Pour la maman de Birahima, le génie qui préside la cérémonie ne la tue pas, mais elle devient handicapée toute sa vie. Pourtant, comme Kourouma le montre dans son premier roman, dans le cas de Salamata, il relie l'excision à la sorcellerie. « L'exciseuse sorcière et son fils également magicien se sont tous les deux fâchés. Ils ont lancé contre la jambe droite de maman un mauvais sort [...] trop fort, trop puissant » (A.N.O, p.23). Les problèmes qui proviennent des excisions ratées sont attribués à la sorcellerie pour éviter que les pratiquants condamnent et se révoltent contre la pratique. La mère de Birahima subit des traitements traditionnels dans une chambre où elle est gardée. A cause de la tradition, elle ne croit pas à la médecine moderne. Les conseils de l'infirmier ne valent pas la peine pour cette famille musulmane traditionnelle. Cette maladie prend tout le temps de la mère. L'enfant ne peut plus recevoir de la formation chez sa mère. Il se retrouve dans la société sans mère. Ce

manque de mère va jouer un rôle très important dans sa vie. Elle ne peut plus éduquer son enfant comme il faut. On voit l'effet de ce manque d'éducation dans le comportement de Birahima. Ce bouleversement détruit son équilibre social et psychologique dont devrait se charger sa mère après la mort de son père. À cause de sa santé, elle ne peut plus bien éduquer et protéger son enfant. L'enfant manque de l'affection et la tendresse maternelles. Finalement, elle meurt et laisse son petit enfant seul. Mais à quel sort ? Dans ce roman, l'auteur montre comment Birahima devient « enfant de rue » et puis un « enfant-soldat » à cause de la mort de sa mère ou de ses parents. L'éducation maternelle qui est très importante dans la vie d'un enfant est bafouée. Prendre soin de son enfant devient pratiquement impossible à Bifitini. Borgomano fait remarquer que : « Le roman montre une société où les femmes n'ont pas la parole, une société qui se repose sur le silence des femmes ». Cette remarque du critique se voit dans *Allah n'est pas obligé* où l'auteur fait une ironie en reliant les droits d'une femme à la voix de l'enfant par une croyance générale envers les femmes. Birahima dit ceci : « Partout dans le monde une femme ne doit pas quitter le lit de son mari même si le mari injurie, frappe et menace la femme. Elle a toujours tort. C'est ça qu'on appelle les droits de la femme » (A.N.O, p.33). C'est pour cette raison que Mahan sa tante quitte son mari.

L'auteur dirige notre attention sur cette pratique courante en Afrique qui montre que toute femme peut devenir une mère en prenant soin d'un enfant. Mahan devient automatiquement la mère qui doit éduquer et protéger Birahima. Malheureusement l'enfant ne bénéficie pas de cette chance à cause de la guerre ethnique du pays. Il devient un enfant sans mère dans un milieu de guerre et cherche à survivre. Cet enfant n'a pas la formation normale destinée à un enfant pour devenir un adulte responsable.

Nous venons de voir comment la mère est le principal personnage dans la formation de son enfant. La mère est le symbole de l'éducation traditionnelle. Tout enfant reçoit une bonne instruction surtout quand ses parents sont à ses côtés. L'excision prive Birahima de la formation maternelle. La grande mère se charge de combler ce vide dans la vie de son petit-fils comme nous le verrons par la suite.

### **2.1.3 La grand-mère**

La grand-mère est une personne très importante dans la famille. Elle joue un rôle essentiel dans la formation de Birahima. Dans le roman, elle n'est pas identifiée par un nom. C'est un personnage qui incarne la sagesse et souvent entourée de mystère. Dans le roman, la grand-mère prend soin de son petit-fils à cause de la santé de sa fille Bifitini. Selon la tradition africaine, la grand-mère joue le rôle de mère lorsque la mère est absente. Les petits-enfants l'adorent bien. La grand-mère que dépeint Kourouma à travers l'enfant Birahima n'est pas différente des grands-mères africaine. Elle est la remplaçante de sa mère. On peut lui attribuer tous les bons caractères et les qualités d'une mère attentionnée. La grand-mère a beaucoup d'expériences dans la formation et l'éducation d'un enfant.

Malgré la maladie de sa fille Bifitini, elle ne l'abandonne pas. Au contraire, elle continue à assumer son rôle de mère. Apparemment on peut penser qu'elle serait épuisée suite aux travaux domestiques. Elle est plutôt une source inépuisable de soutien pour sa fille jusqu'au jour de sa mort. Après la mort de sa fille, la mère de Birahima, la grand-mère prend la charge de former et d'éduquer son petit-fils. Elle est une grand-mère qui aime beaucoup son petit-fils :

Grand-mère m'adorait moi, Birahima, comme un chéri. Elle m'aimait plus que ses autres petits-enfants. Chaque fois que quelqu'un lui donnait des morceaux de sucres, des mangues

bonnes et douces, de la papaye et du lait, c'était pour moi seul : elle ne les consommait jamais. Elle les cachait dans un coin de sa case et me les donnait quand j'y entrais, en sueur, fatigué, assoiffé, affamé comme un vrai mauvais garçon de la rue. (A.N.O, p.21).

Kourouma souligne dans cette citation le comportement de la grand-mère, notamment son rôle dans la formation de l'enfant. Elle nourrit et prend soin de son petit-fils. En effet, Birahima ne bénéficie pas assez de la bienveillance et de la formation de sa grand-mère car elle passe tout son temps à s'occuper de sa fille malade. Néanmoins il retient quelques conseils qui lui seront utiles lorsqu'il deviendrait adulte. La grand-mère donne des leçons religieuses à son petit-fils car elle ne cesse de lui répéter à chaque fois qu'Allah seul sait pourquoi sa maman souffre amèrement. Elle les encourage tous à persévérer dans la prière. La formation religieuse joue aussi un rôle important dans la vie de l'enfant et le prépare par conséquent, aux obstacles qu'il rencontrera dans la vie. Birahima fait remarquer : « Grand-mère disait cela et demandait à ma maman de prier. Ma maman essuyait encore les larmes et priait avec grand-mère » (A.N.O, p.17). Une fois encore, elle démontre sa foi musulmane. De plus, la grand-mère fortifie sa fille avec ses mots doux qui lui servent de guérison et qui lui donnent l'envie de vivre même dans la douleur. Fervente musulmane qu'elle est, elle croit qu'Allah est avant tout un Dieu qui n'abandonne jamais ses enfants. La grand-mère est une personne avec un amour profond. Sa présence dans la vie de Birahima peut influencer sa vie d'enfant-soldat. Il faut avoir beaucoup de courage comme un enfant pour assumer cette fonction.

En somme, nous pouvons dire que le rôle de la grand-mère dans la formation de l'enfant est indispensable. Elle donne l'espoir à son petit-fils de devenir un homme responsable dans

l'avenir. Dans les pages qui vont suivre, nous allons voir comment les structures sociopolitiques se reflètent dans la vie de l'enfant. Nous étudierons la structure du milieu, la structure scolaire, la structure culturelle, religieuse et politique.

## **2.2 Les structures sociopolitiques**

Nous introduisons cette partie de notre travail avec quelques idées de Jean-Jacques Rousseau dans *Le contrat social* (1762). Selon lui, la littérature n'a pas de sens sauf si elle contribue à l'amélioration des conditions de l'homme dans la société. Rousseau est convaincu que la société ne saurait être la somme des libertés individuelles car elles sont incompatibles. Il met l'accent sur le rôle de la société dans la vie de l'individu. Les structures proviennent de l'organisation sociale et politique de la société. Le social a une influence sur la structure de l'individu. C'est à travers lui, que l'enfant où l'homme s'identifie. Ainsi nous allons analyser quelques structures dans *Allah n'est pas obligé*. Dans cette partie nous allons mettre en évidence quelques structures notamment le milieu, la culture, la religion et la politique.

### **2.2.1 La structure du milieu**

Le milieu ou l'environnement est l'endroit où l'enfant naît, vit et grandit. L'environnement influence la vie future de l'enfant et il s'identifie avec son milieu. Lorsqu'un enfant grandit dans un milieu tranquille, son comportement diffère de celui d'un enfant qui vit et grandit dans un milieu turbulent. Ainsi, il y a une relation entre le caractère de l'enfant et son milieu social. La réalité du milieu définit l'avenir d'un individu. Dans *Allah n'est pas obligé*, Birahima grandit dans différents endroits. Nous allons montrer comment ces milieux ont influencé la vie du protagoniste. Nous parlerons de tous les pays où l'enfant grandit. Pour Kourouma, le milieu a une grande importance. Il nous décrit chaque pays que traverse Birahima. Une sorte de déterminisme, d'enchaînement de cause (milieu) et d'effet (contribue au sort de l'enfant).

## **Togobala en Côte d'Ivoire**

L'histoire de l'enfant, Birahima, commence dans le village de Togobala. C'est un village malinké qui se trouve en Côte d'Ivoire et il nous informe que c'est son village natal. Dans ce village, l'enfant mène une vie peu prometteuse mais satisfaisante. Il rêve d'un avenir meilleur chez sa mère infirme, sa grand-mère et son beau-père féticheur. Il reçoit une formation dans son village. Quand la mère est morte, Birahima doit quitter le pays pour aller vivre ailleurs. Il nous fait une petite description inhabituelle de son milieu d'origine. Pour lui, ce n'est pas un endroit normal pour un enfant de son âge. Il vit entre l'ulcère de sa mère, les conseils de sa grand-mère et le féticheur Balla. On voit une dégradation du milieu familial déjà dès le début de son enfance. Birahima ne parle de sa mère que pour attirer l'attention sur l'ulcère. Aussi, il se rappelle de ce milieu avec ce souvenir de cette brûlure de feu qui détruit tout: « J'ai foncé, j'ai bousculé dans la braise ardente. La braise ardente a fait son travail, elle a grillé mon bras..... » (A.N.O, p.14). La mort de sa mère l'oblige à vivre avec sa tante Mahan au Libéria. Il se retrouvera alors dans un autre milieu avec ses réalités.

## **Le Liberia**

Birahima fait son premier contact avec le Liberia au camp de Zorzor du NPFL. L'enfant est confronté à la violence avec Yacouba. Ils se trouvent devant les enfants-soldats du NPFL sous la conduite du colonel Papa le bon. Dans ce camp, Birahima devient immédiatement un enfant-soldat. Il mène une vie très inquiétante. Cela fera l'objet de nos discussions ultérieurement. On voit déjà que son enfance est perdue. Que fera de lui ce milieu de guerre ? Il devient un enfant sans pitié. Un enfant qui se comporte comme un adulte dans tous ses actes, que ce soit sur le plan physique ou moral. Au Libéria, Birahima visite plusieurs camps militaires notamment celui de Niangbo et celui de Monrovia, à la recherche de sa tante. A Monrovia, il est témoin de

l'assassinat de Samuel Doe. Quel horreur pour un enfant de son âge d'assister à ces genres de choses. La formation de Birahima est affectée par tous les situations horribles qu'il a vécues. Par conséquent, il est devenu un enfant sans cœur ou sans conscience.

### **La Sierra Leone**

En Sierra Leone, l'enfant Birahima se retrouve face à la situation sinistre lancée par Foday Sankoh et sa troupe. Il trouve facilement une place dans l'armée de Johnny Koroma, grâce à ses expériences antérieures notamment celles du Libéria. Encore une situation de guerre et ses horreurs pour un enfant de son âge. Il ne perd pas d'espoir à la recherche de sa tante Mahan. Maintenant, dans son nouveau milieu désastreux, il ne se comporte plus comme un enfant, mais plutôt comme un adulte. Il doit alors lutter pour survivre dans ces foyers de guerre et pour trouver sa tante qui est devenue maintenant sa mère. Il se retrouve alors à Waroso. Ce milieu a une signification pour lui car il y a beaucoup de Malinkés qui vivent dans le milieu. Il se sent de nouveau en famille. Après quelques mois, il apprend la mort de sa tante. Or il fait tous ces parcours pour retrouver sa tante. Il va alors refaire le chemin pour la Côte-d'Ivoire. Soudainement, Birahima change son mode de vie en jetant son arme. À la place des armes, il se munit de dictionnaires qu'il reçoit comme cadeau. Son statut d'enfant-soldat change en enfant conteur :

À cause du boycott il n'a pas pu se faire soigner. Il est mort et on l'a jeté dans la fosse commune. Sidiki ne savait que faire des dictionnaires. Il me les a offerts tous. J'ai pris et gardé le Larousse et le petit Robert pour le français : l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire. Le Harrap's pour le pidgin.

Ce sont ces dictionnaires qui m'ont servi pour ce blabla. (A.N.O, p.212-222).

Birahima retourne en Côte-d'Ivoire avec son cousin Mamadou. C'est ainsi qu'il commence à conter son histoire au début du roman. Il adopte une technique cyclique où la situation initiale et la situation finale sont les mêmes. Ce qui rend son roman très intéressant. Même si les endroits où il passe ont eu des effets négatifs sur sa vie, il a eu aussi des effets positifs. Cette influence positive sur sa vie se voit dans la suite du roman, *Quand on refuse on dit non* où Birahima est maintenant un guide pour Fanta, un personnage du roman. Ce retour pour lui doit être une retrouvaille de famille mais malheureusement la guerre a commencé en Côte-d'Ivoire. Il décrit cela dans les lignes suivantes :

Moi petit Birahima quand j'ai vu ça, j'ai couru, j'ai fui comme un chien surpris en train de voler le savon noir de la ménagère, comme un homme qui a provoqué un essaim et détale devant les abeilles. J'ai couru à perdre l'haleine sur la route de Man vers la forêt pour m'y cacher. (A.N.O, p.27)

Nous pouvons dire que le milieu a eu des conséquences sur la vie de l'enfant. Ces conséquences ont été négatives et positives. La suite de l'étude montrera comment l'école ou la structure scolaire affecte la vie de l'enfant.

### **2.2.2 La structure scolaire**

L'école joue un rôle important dans la formation de l'enfant, en particulier, et des hommes en général. Le roman *Allah n'est pas obligé* parle beaucoup du rôle des seigneurs de guerre. Ils

entraînent les enfants pour devenir des enfants-soldats. La formation du jeune homme n'est plus sur les bancs des écoles mais plutôt avec les armes. La guerre leur promet le pouvoir et la réussite dans l'avenir. Désormais, la réussite dans la vie pour un enfant comme Birahima n'est plus à l'école mais plutôt comment manier les armes. Pour les enfants qui se retrouvent dans ces milieux de guerre, c'est l'armée seule qui leur garantit la réussite dans la vie. Pour avoir la chance de devenir un enfant-soldat, il faut savoir comment manier une arme. Birahima témoigne que l'école ne vaut plus rien dans un milieu de guerre. Pour lui, l'école n'a pas de sens. Déjà dans son village, il quitte les bancs très tôt et devient enfant de rue. Il se cache dans les bananiers du village : « L'école ne vaut pas le pet de la grand-mère parce que, même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone » (A.N.O, p.9-10). L'enfant Birahima ne bénéficie pas des enseignements qu'offre l'école. Il accepte ce destin. Pourtant, le fait de ne pas aller à l'école ne le décourage pas. Il décide de s'instruire lui-même avec les quatre dictionnaires de Warrasouba Diabaté, un émigré de Togobala. Ces dictionnaires lui ont permis de se former sans instituteurs. De ce fait, il sort de l'analphabétisme. Pour lui, ces dictionnaires représentent les adultes qui doivent normalement lui donner une formation scolaire. Birahima arrive à narrer dans trois langues distinctes, à savoir le français, le malinké et le pidgin<sup>1</sup>. Il refuse l'analphabétisme. Ce refus de l'analphabétisme par le jeune Birahima montre comment plusieurs jeunes, victimes de guerre et privés d'éducation scolaire, s'efforcent par diverses manières pour chercher leur propre éducation. Birahima est le symbole de cette jeunesse qui n'arrive plus à compter sur l'éducation parentale pour planifier son avenir. Il s'agit d'une génération qui pense que l'école ne peut pas leur garantir un avenir meilleur à cause des troubles sociaux. En mettant en exergue le rôle que l'école joue dans la vie d'un enfant, Kourouma donne un message très fort à la jeunesse et aux

---

<sup>1</sup> Pidgin est la langue anglaise selon l'explication de l'auteur

parents. Une jeunesse ne peut mieux réussir qu'avec la scolarisation. Un pays analphabète ne se développe jamais.

L'enfant reçoit une bonne formation à l'école. La formation scolaire est essentielle dans la vie d'un enfant. Birahima n'a pas tant profité de cette formation, donc on remarque une défaillance dans son comportement. Nous allons continuer notre analyse avec la structure culturelle. Nous montrerons comment les coutumes et les cultures influencent la vie de l'enfant.

### **2.2.3 La structure culturelle**

Les coutumes et les traditions ne peuvent pas être négligées dans la formation d'un enfant. La culture affecte le développement de l'enfant soit positivement ou négativement. Kourouma met en relief quelques coutumes et traditions dans *Allah n'est pas obligé*. Birahima, dès l'âge de l'adolescence, doit subir les cérémonies de la circoncision. Cette cérémonie montre que le garçon est mûr pour accomplir quelques tâches et assumer un rôle important dans la société. Le garçon devient plus responsable après la circoncision. Le petit Birahima ne peut pas quitter son pays parce qu'il est un « bilakoro, un garçon qui n'est pas circoncis et initié » (A.N.O, p.35). L'initiation de l'enfant se fait par la circoncision et certains rituels, après quoi, il devient un « homme ». La cérémonie de « bilakoro » se fait en groupe. Durant la préparation, l'enfant reçoit une formation culturelle. Voici comment Birahima a décrit cette coutume :

Une nuit, on est venu me réveiller, nous avons marché et, au lever du soleil nous étions dans une plaine à la lisière de la forêt sur l'aire de la circoncision. On n'a pas besoin d'être sur l'aire de la circoncision pour savoir que là-bas on coupe quelque chose. Chaque bilakoro a creusé un trou devant lequel il s'est assis. Le

circonciseur est sorti de la forêt avec autant de citrons verts que de garçons à circoncire. C'était un grand vieillard de caste forgeron. C'était aussi un grand magicien et un grand sorcier. Chaque fois qu'il tranchait un citron vert, le prépuce d'un garçon tombait. Il a passé devant moi, j'ai fermé les yeux et mon prépuce est tombé dans le trou. Ca fait très mal. Mais c'est cela la loi chez les Malinkés. (A.N.O, p.36).

La circoncision est une cérémonie de formation pour un adolescent. Comme nous l'avons signalé, l'enfant apprend beaucoup de choses lors de cette initiation. Voici comment il parle de tout ce qui se passe lors de la circoncision :

Pendant ces deux mois, on nous a appris des choses, beaucoup de choses avec obligation de ne jamais les divulguer. C'est ce qu'on appelle l'initiation. J'en parlerais jamais à un non-initié, de ce que j'ai appris à l'initiation. Le jour que nous avons quitté le bois sacré, nous avons bien mangé et bien dansé. Nous n'étions plus des bilakoros, mais des initiés, des vrais hommes. Et moi je pouvais quitter le village sans choquer personne, sans que personne ne jase. (A.N.O, p.36).

De ces propos, nous voyons les bienfaits de cette cérémonie dans la vie de l'enfant. Néanmoins, Kourouma nous présente les méfaits de l'excision chez la jeune fille Bafitini, la mère de Birahima, suite à laquelle elle a eu la maladie de l'ulcère. Elle a souffert de cette maladie jusqu'à sa mort. Cette maladie fait d'elle une mère incomplète car elle ne peut plus bien s'occuper de son

enfant. Nous pouvons donc faire un lien entre la circoncision et la formation de l'enfant. Aussi la structure culturelle joue un rôle très important dans la formation de l'enfant. L'âge pendant lequel l'enfant subit ces rituels est l'âge d'apprentissage. En outre, l'excision est une mauvaise pratique chez la jeune fille. C'est d'ailleurs une pratique qu'il faut bannir.

Nous venons de voir la relation entre la culture et la formation de l'enfant. L'enfant, grâce à sa tradition et ses coutumes, reçoit une bonne formation. Dans la partie suivante nous allons montrer comment la religion peut avoir une influence sur la formation d'un enfant.

#### **2.2.4 La structure religieuse**

La religion exige de tous ses fidèles un comportement correct. Elle est la structure qui enseigne à l'enfant la présence de Dieu dans sa vie. Elle occupe donc une place très importante dans la vie des hommes dont parle le texte. Dans *Allah n'est pas obligé*, il s'agit de la religion islamique et de la religion traditionnelle. Birahima décrit sa croyance en Dieu ou Allah. Depuis sa naissance, cet enfant vit et témoigne de plusieurs manifestations de la présence d'Allah. Lorsque sa grand-mère lui raconte que son père était mort dès sa naissance, elle l'encourage en ces termes : « ...personne ne connaîtra jamais les lois d'Allah et que le tout puissant du ciel s'en fout, il fait ce qu'il veut, il n'est pas obligé de faire toujours juste tout ce qu'il décide de réaliser sur terre ici-bas » (A.N.O, p.31). Le père de Birahima est mort laissant son enfant à la charge de sa femme rendue infirme par la maladie. Mais pour la grand-mère qui est une fervente musulmane, ce n'est pas nécessaire de blâmer le créateur. Pour elle, Dieu est toujours conscient de ses décisions. Face à la souffrance de Bafitini, la grand-mère croit toujours que la maladie doit

être remise dans la main de Dieu (Allah). Cette détermination et croyance de la grand-mère nous rappelle la leçon de *stoïcisme*<sup>2</sup> d'Alfred Vigny dans « la mort du loup » dans *les Destinées* :

Gémir, pleurer, prier est également lâche

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche.

Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,

Puis, après, comme moi, souffre et meurs, sans parler.

La grand-mère se sert de la religion pour éduquer son petit-fils. Allah a sa raison que la raison ne peut comprendre : « Allah fait ce qu'il veut ; il n'est pas obligé d'accéder (accéder signifie donner son accord) à toutes les prières des pauvres humains » (A.N.O, p.21).

Même après la mort de sa fille, la grand-mère prie Dieu pour se consoler. Birahima sait déjà, en tant qu'enfant, que rien n'arrive à un individu au hasard mais par la volonté de Dieu. C'est pourquoi elle répète cette phrase chaque fois dans le roman : « Allah n'est pas obligé d'être juste ici-bas. ». Normalement, la religion enseigne à l'enfant le bien et le mal dans la société. Un enfant qui croit en Dieu dès le bas âge se comporte bien. La religion sert donc de guide de conduite à l'enfant. Birahima, avec sa foi musulmane, doit être un exemple de bonnes moralités mais malheureusement, la guerre a changé sa vie en le faisant vivre des expériences horribles. Pour lui la religion n'a plus sa place ni sa valeur. Étant devenu un enfant-soldat, il doit tuer pour pouvoir survivre. On se demande donc où est cette instruction religieuse qu'il a reçue pendant son enfance.

Même si la religion a une influence positive sur l'enfant, Kourouma, dans *Allah n'est pas obligé*, fait sortir cet effet que la guerre a eu sur l'enfant. En effet, la religion agit sur le moral des individus, dont l'enfant. Birahima tire la leçon du bien et du mal de la religion pour devenir un adulte digne dans l'avenir. À travers son histoire qu'il nous raconte, on

---

<sup>2</sup> Stoïcisme : courage et impassibilité face à la douleur et à l'adversité

voit qu'il croit beaucoup en Allah. C'est un bon musulman. Maintenant nous allons voir comment la politique influence la vie de l'enfant.

### **2.2.5 La structure politique**

Pour clore notre étude sur les structures qui concourent à la formation de l'enfant, il est important de jeter un regard sur la politique. Comment est-ce que la politique du pays influence la vie de l'enfant ? La politique ou l'administration d'un pays a une influence directe sur les citoyens donc ici sur l'enfant. Dans cette partie du travail, nous allons indiquer comment cette politique a un lien avec la formation de l'enfant. Encore la politique d'un pays est définie par sa structure et son fonctionnement. Elle porte donc sur l'équilibre et le développement des affaires internes ou externes. Souvent la politique est attribuée aux luttes sanglantes du pouvoir dans un pays. *Allah n'est pas obligé* est un roman plein de réalités politiques des pays cités comme la Côte-d'Ivoire, le Liberia et la Sierra Leone. Le roman nous raconte les périodes de guerres dans ces pays. Birahima, comme de nombreux enfants noirs, est victime de la guerre. Un enfant qui normalement doit vivre dans un pays de paix se retrouve dans ce milieu troublé. Le roman fait référence à la guerre tribale armée entre les Krahns et les Gyos. Ils sont guidés par des leaders politiques pour la domination du pays. Les conséquences de cette guerre sont nombreuses. Des villages entiers sont désertés par les populations qui se réfugient dans les forêts. Dans ces villages, des voleurs pillent. C'est ce qui est arrivé à la tante de Birahima, qui est devenue la mère de Birahima. Elle doit s'enfuir pour survivre. La guerre impose une atmosphère de peur et d'angoisse. L'enfant ayant vécu cette atrocité introduit le chapitre deux du roman en parlant de la guerre :

Quand il y a la guerre tribale dans le pays, on entre dans ce pays par convoi. On entrait au Liberia par convoi. (IL y a convoi lorsque

plusieurs gbakas vont ensemble). Le convoi est précédé et suivi de motos. Sur les motos, les hommes armés jusqu'aux dents pour défendre le convoi. Parce que, en plus des quatre grands bandits il y a de nombreux petits bandits qui coupent la route et rançonnent.

(A.N.O, p.52-52).

Dans cette citation, il fait savoir aux lecteurs comment il a vécu la guerre. Cet enfant, ne connaît plus la joie. Birahima décrit vivement l'exemple des jumeaux d'à peine six mois que la maman dans la panique a abandonné. Une enfant-soldat du nom de Fati les tue. Les enfants sont devenus eux-mêmes ennemis de leurs prochains, ce qui est bizarre mais c'est la situation que nous décrit Kourouma. Un enfant censé être fragile et innocent devient plutôt enfant-soldat et réagit violemment. Kourouma fait remarquer que :

Et on commença à fouiller la case du village. Une à une. Bien à fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que nous avions tirées. Nous avions faim, il nous fallait à manger. Nous avons trouvé des poulets. Nous les avons pourchassés, attrapés, leur avons tordu le cou et puis nous les avons braisés. Des cabris se promenaient. Nous les avons abattus et braisés aussi. Nous prenions tout ce qui était bon à grignoter. Allah ne laisse jamais une bouche qu'il a créée. (A.N.O, p.94).

Ce passage explique comment les rebelles volent et tuent tout le peuple. Les rebelles et les enfants-soldats tuent et volent leurs biens. La formation de l'enfant en milieu de guerre est faite par des seigneurs de guerres. Au lieu d'une bonne formation pour les enfants, ils les entraînaient

à devenir des enfants-soldats. Cet enfant muni d'une arme, « kalachnikov », détruit tout sur son passage. La politique du pays influence la vie de l'enfant. Au lieu de devenir un bon citoyen, il devient plutôt un enfant-soldat prêt à tout faire pour survivre. Nous verrons plus tard les effets de la guerre sur les enfants-soldats.

### **Conclusion**

Par conséquent, un enfant ou un individu, comme nous le souligne le roman, s'identifie selon les structures qui l'entourent. Ainsi les différentes structures que nous avons analysées ont façonné la vie du petit Birahima le protagoniste du roman. La famille, la société et la politique ont eu des influences négatives sur Birahima. Abandonnant très tôt les bancs de l'école à cause des problèmes de famille, il se jette dans la rue à la merci de la nature. La politique au pays aussi n'a pas été indifférente dans sa vie. Devenu enfant-soldat, Birahima est obligé de commettre des atrocités et tuer pour survivre. Et une fois que l'occasion s'est présentée, il est prêt à jeter ses armes. Sa grand-mère, par conséquent, ne lui a pas inculqué les valeurs religieuses pour rien. Cela lui permet de prendre de sage décision à des moments opportuns. Les structures que nous avons énumérées ont eu des conséquences positives ou négatives sur l'enfant.

## **CHAPITRE TROIS: LES STRUCTURES CONCOURANTES À LA FORMATION DE L'ENFANT DANS *CONTOURS DU JOUR QUI VIENT***

### **Introduction**

Le développement de l'enfant passe par plusieurs étapes dont le développement psychique, physique, moral et affectif. La formation de l'enfant et son éducation sont régies par un certain

nombre de facteurs ou de structures qui l'encadrent. Dans notre analyse, nous verrons les répercussions des structures familiales et sociopolitiques sur la formation de l'enfant, à savoir le rapport avec le père, la mère et la grand-mère. Cette formation est importante dans la relation familiale et dans l'éducation et détermine le comportement de l'enfant. Nous nous appuyerons aussi sur les structures sociopolitiques et nous verrons comment elles ont un lien direct avec la formation et le développement de l'enfant.

Dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano, on observe une crise au niveau de la structure familiale. Cette absence de rapport familial a des effets négatifs sur la petite Musango qui par ailleurs va chercher l'amour et l'affection en dehors de sa famille. Pour cet enfant de neuf ans, il est question d'une famille qui n'est pas prête à l'encadrer et la guider bien dans la société. De plus, l'enfant se retrouve dans une famille et une société qui négligent complètement ses besoins. À cet égard, la famille va devenir une source de douleur et d'oppression pour l'enfant que nous présente Miano.

En dehors des structures familiales et sociopolitiques dans *Contours du jour qui vient*, l'auteure expose aussi le rôle que chaque membre de la famille joue dans la vie de l'enfant. Dans ce chapitre, nous allons discuter comment les structures familiales et sociopolitiques, tels que le milieu, la culture, l'école, la politique et la religion, influencent positivement ou négativement la vie de Musango.

### **3.1 Les structures familiales**

Selon Grand'Maison :

Bâtir un couple, une famille, c'est une formidable aventure pleine d'humanité avec tout ce que celle-ci comporte de chair et d'esprit,

de tensions et de dépassements, et surtout d'apprentissages fondamentaux , amour, discernement, identité, altérité, art de vivre. Les rapports de sexe, de génération, sont des infrastructures humaines plus profondes que celle de l'organisation matérielle et politique de la société.

Par ces paroles, l'auteur montre qu'il est beau et intéressant de se mettre en couple et d'être ensemble, mais il faut toujours garder à l'esprit que la vie en couple fonctionne tout comme un appareil d'oscillation où il y a des moments paisibles et des moments de crises. Au moment de crise, la paix disparaît et les membres de la famille en souffrent. La famille constitue le lieu naturel et normal pour la formation de l'enfant. La cellule familiale est un lieu d'enrichissement d'hommes où il y a un lien entre le père, la mère et l'enfant. Cette relation joue un rôle très important dans le développement de l'enfant. Dans notre contexte, la famille est un cadre idéal qui donne amour, tendresse et sécurité à l'enfant. Au sujet des enfants, Shulamith Firestone souligne dans son œuvre *Pour l'abolition de l'enfance*, qu'avant, l'enfant est perçu comme un esclave dans la famille. Elle dit ceci :

Les Romains sont les premiers à utiliser le mot famille pour désigner une unité sociale dont le chef régnait sur femme, enfant et esclaves. Sous la loi romaine, le chef était investi du droit de vie et de mort sur eux tous. Famulus, signifie esclave à l'intérieur d'une maison et Familias est l'ensemble des esclaves appartenant à un homme. A ce sujet, la cellule familiale moderne n'est qu'un développement récent. D'ailleurs Philippe Ariès indique, dans l'enfant et la vie de la famille sous l'Ancien Régime, que la famille

telle que nous la connaissons, n'existait pas au Moyen Age et ne s'est élaborée que peu à peu à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors le mot famille signifiait essentiellement la lignée, l'ascendance par le sang ; il affirme également qu'au Moyen Age, le sentiment de l'enfant n'existait pas et la famille était une réalité normale et sociale plutôt que sentimental.

Léonora Miano commence son roman avec cet enfant qui est dans une maison familiale. Elle nous montre l'importance de la famille. L'auteure nous fait voir aussi comment la famille est complètement détruite de nos jours. Cette famille qui doit protéger et sécuriser l'enfant, est presque inexistante. Les parents de Musango, piégés par la tradition, et les difficultés matrimoniales, n'arrivent plus à assumer pleinement leur rôle de parent. Ils ne montrent aucune affection envers leur petite fille, surtout la mère. Il n'est pas question d'une famille qui néglige les besoins de l'enfant mais d'une famille qui croit à la tradition. Musango est accusée d'être enfant sorcière à cause de sa santé et elle est expulsée de la maison :

Je suis plus en dedans que de la poussière d'os et cette implosion constamment sur le point de survenir, à cause de ces globules falciformes qui sont mon héritage. Il y a plus en moi que cette mitraille sanguine, cette malformation qui dit que je suis trop différente pour me trouver une place sur la terre des hommes.  
(C.J.V, p.145).

Ce manque d'amour et de tendresse dans la famille va pousser Musango à chercher son bonheur ailleurs. Pour Musango, le cadre familial ne garantit pas l'amour, l'affection et la sécurité qu'elle

recherche. Dans *Contours du jour qui vient*, Musango parle de sa famille et met l'accent sur le sort des enfants dont les parents ne sont pas officiellement mariés avant leur naissance. L'enfant décrit dans son discours la misère de la mère dans cette famille traditionnelle : « Tu n'avais pas d'argent. Tu n'avais pas de métier. Tu dépendais totalement de papa » (C.J.V, p.22). De surcroît, l'enfant se présente comme une fille unique qui veut lutter pour son avenir. La structure familiale de Musango est en crise. Au fait, elle la met dans une situation de traumatisme physique et psychique à cause de l'accusation portée contre elle. Elle est même chassée de sa maison :

Sésé m'a chassée de la maison. Elle m'a dit de m'en aller aussi loin que je pourrais, immédiatement, et de ne plus me risquer à apparaître dans les environs. Après l'avoir écoutée je t'ai regardée. C'était toi, ma mère. Pas elle. Tu as répété ses paroles, pour m'ordonner de déguerpir aussi loin que possible et de ne plus me présenter devant toi. (C.J.V, p.21).

La petite fille subit plusieurs maux physiques et en fin de compte elle se retrouve dans la rue. La famille la rejette. Dans ce contexte, Léonora dénonce les familles et les membres de la famille qui profitent des coutumes pour dominer et malmenier les enfants. Elle met en exergue, à travers l'expérience de Musango, une famille qui ne peut plus protéger son enfant. En effet, la morale de la société a des effets négatifs sur la formation de l'enfant. Nous allons maintenant continuer avec le rôle du père, et ensuite de la mère puis de la grand-mère dans la formation de l'enfant

### **3.1.1 Relation père-enfant**

Tout semble être simple avec les pères parce qu'ils imposent la loi et l'autorité dans le cadre familial. Le père détient un pouvoir parmi les membres de la famille et assure la formation

de l'enfant. Le père joue un rôle très important dans la vie de l'enfant. Dans *Contour du jour qui vient*, la relation avec le père va bousculer la relation de l'enfant et sa vie dans la société. Pourtant, le développement des émotions chez la fille est influencé par son rapport avec le père. Celui-ci est la première image masculine qui va contribuer beaucoup à son rapport avec tous les hommes qu'elle va rencontrer dans sa vie future. Sheldom fait remarquer à ce propos que :

Freud recognizes the importance of the father for the development of the daughter. He concludes that women remain fixated on their fathers and are unable to separate themselves completely from them, which is a prerequisite for autonomous adulthood. Daughters are thus by nature dependent on their fathers, biology relegates them to a subordinate role in family and society. The father serves as her model for future erotic and love relationships for her interaction with him the girl first realizes her "femininity".

Ceci explique la relation entre la fille et son père. Le père détermine le concept de *masculinité* et *la féminité* de l'enfant. Il donne à sa fille une identité personnelle. La théorie de Freud, « psychanalytique », détermine la relation de la fille dans l'avenir surtout avec les hommes.

Dans *Contours du jour qui vient*, Musango parle de son père adoptif absent dès son bas âge. Son vrai père est absent à cause de la mort. Déjà on sent un bouleversement dans la vie de l'enfant. La narratrice parle de son père adoptif avec fierté. Le père la nomme « Musango », ce qui signifie en langue Douala « paix ». Il trouve enfin la paix avec la naissance de sa petite fille : « Papa racontait autrement mon entrée dans sa vie. Il y avait vu une promesse de bonheur annoncée par ce bélier blanc qui avait élu domicile dans notre jardin, plusieurs mois » (C.J.V,

p.36). Le père adoptif de Musango est représenté comme un père qui se soucie du bien-être de ses enfants. Il est question d'un père qui prend soin de sa fille avec amour et tendresse. La joie du père à l'arrivée de Musango va influencer positivement la relation des membres de la famille. Malheureusement, le père de Musango est assassiné par des brigands quand elle est encore petite. Son absence va créer un vide et des bouleversements dans la vie de la petite fille. L'absence du père crée des difficultés dans le développement et la formation de l'enfant. Après la mort de son père adoptif, Musango subit des maltraitances de la part de sa mère en complicité avec la voyante Sésé : « Elle était venue aussi, Sésé. La prétendue voyante, la diseuse de nos mésaventures. Le jour où tu m'avais pendue à cet arbre, tu n'avais pas encore le courage de m'ôter la vie. Tu m'avais seulement battue jusqu'à ce que je perde connaissance » (C.J.V, p.18).

L'auteur nous souligne la conduite bizarre de la mère après la mort du père. Celle-ci avec ses propres problèmes dénonce sa propre fille. Miano met l'accent sur les conditions des enfants et des femmes après la mort du père. Musango nous décrit avec regret la mort de son père. Le père pour elle, est symbole de la joie et du bonheur. Elle attribue à l'absence de son père toutes les souffrances qu'elle a connues tout au long de sa vie. Musango malheureusement, n'a reçu aucune formation profonde chez son père parce qu'elle est très jeune lorsque son père est tué. Ce vide va beaucoup influencer la vie de la petite fille.

Le père doit fortifier la relation entre la mère et l'enfant. Sa présence doit consolider le lien entre la mère et son enfant, mais ce n'est pas le cas de Musango. Le pouvoir du père est absent. La fille montre comment ce manque crée du mal dans sa vie. En effet, la faiblesse de l'enfant s'oppose à la méchanceté de l'adulte, ici le père, qui devrait le protéger. Musango nous montre un père soucieux de sa fille :

Il n'a jamais oublié de m'acheter de nouveaux vêtements et j'ai toujours eu de jouet plus que je n'en désirais. Il me lisait les livres qu'il aimait et me faisait écouter du jazz vocal, sa musique préférée. Je n'ai subi aucune contrainte venant de lui. Tout ce qu'il m'interdisait, c'était de passer le portail et d'adresser la parole aux *enfants de quartier* ou à leurs familles. (C.J.V, p.37).

En réalité, se relier avec son père, c'est se relier avec une société, puisqu'il est le symbole de l'autorité. Pourtant c'est un rapport qui met en lumière l'opposition binaire gouvernant/gouverné. Cette relation est renversée dans le contexte social et familial où le père est symbole de l'autorité. Miano nous présente le monde d'une petite fille qui évolue dans une société où dominant les valeurs patriarcales. C'est pourquoi la petite fille dans le roman de Miano est décrite comme souffrante dans une société dominée par les hommes. Ce monde va avoir des influences négatives dans la vie future de l'enfant. Nous allons donc poursuivre notre discussion avec le rôle de la mère dans la vie de l'enfant.

### **3.1.2 Relation mère-enfant**

Entre l'enfant et la mère existe toujours un lien profond et étroit. Souvent les enfants sont définies en relation avec leurs mères. C'est pourquoi la mère joue un rôle principal dans le développement psychologique et le développement général de l'enfant. Comme le dit Augustine H. Asaah dans son article « La dialectique lutte/paix ou le rapport mère/fille dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano »,

La relation mère/fille se réalise dans divers rapports concrets et métaphoriques et se tisse sur fond de dérive nationale, de

diabolisation de l'enfant et de conflit même autre. Tantôt fragile, tantôt complémentaires, les liens qui naissent entre antinomiques leur permettent de la binarité et l'étanchéité. (Asaah, 2014 :190)

Asaah explique ici la relation mère/fille. Ainsi, la mère dans l'œuvre de Miano, est victime d'injustice sociale. Elle n'est plus celle qui s'identifie avec son enfant. Par conséquent, la petite Musango manque d'affection et d'amour qui sont liés à la relation maternelle. La mère de Musango a vécu dans une situation qui ne favorise pas sa fille. À la mort du père adoptif de son enfant, Ewenji la mère se retrouve dans une situation difficile. Elle doit payer les soins médicaux de sa fille touchée par l'anémie. Il ne lui reste que très peu d'argent après la mort du père. Dans ce bouleversement et cette incertitude, elle voit sa propre fille comme un ennemi juré. Musango lui donne l'image sur laquelle elle déverse tous ses mécontentements. Ewenji, avec l'aide de la voyante Sésé, attribue un nom négatif à sa fille. Elle est un « enfant sorcier » selon la voyante. Avec la tradition et les croyances de son milieu, cette mère croit à toutes les paroles de la voyante : « Sous l'impulsion de Sésé, Ewenji chasse sa fille du foyer et la contraint à la vie d'errance, de mutisme et de faim, formes symboliques de mort » (Asaah, 2014 : 197). Musango la petite fille se retrouve dans la rue et devient un enfant de rue, puis elle se retrouve dans un foyer d'accueil. Elle est vendue aux brigands et se retrouve dans une église de réveil. L'enfant, étant une fille, doit recevoir des formations spécifiques de sa mère, mais malheureusement, Musango n'a pas eu cette chance. En Afrique traditionnelle, la fille doit observer tout ce que sa mère fait dans le foyer parce qu'un jour elle sera appelée à devenir mère aussi.

Miano présente une mère qui subit les maltraitances de la société après la mort de son époux. Cette mère a, à son tour, fait subir à sa fille la douleur au lieu de l'amour. La colère et la haine de la mère envers sa fille sont inimaginables. Cette petite fille qu'elle doit protéger et à qui

elle doit donner tant d'amour, subit des choses horribles de la part de sa mère, après la mort de son père adoptif:

Tu disais que ce n'était plus possible. Que depuis que papa était mort, tout ce que nous possédions passait dans le paiement de mes soins médicaux. [...]. Ce n'était pas moi que tu frappais ainsi. Ce n'était pas moi, mère, que tu avais ainsi attachée sur ce lit, et que tu t'apprêtais à arroser de pétrole devant la foule immobile de nos voisins. Toute cette colère n'a jamais rien eu à avoir avec moi.

(C.J.V, p.19-20).

Musango montre ici comment elle a été maltraitée par sa propre mère. Dès sa naissance et selon sa perception des choses, elle (Ewenji) a été privée de l'affection et de l'amour de sa mère. D'après Asaah, la mère n'a reçu aucune affection de sa mère : « Devenue adulte mais toujours avec ce handicap psychologique ... » (Asaah, 2014, 196).

Ici on remarque que la mère de Musango elle-même cherche de l'affection, ce qui lui a été arrachée dès la naissance de sa fille. Ceci représente une grande déception pour elle. La mort de son mari aggrave la situation. C'est l'enfant qui est donc victime du trouble mental de sa mère. Privée de l'amour maternel, la fille cherche alors une source de réconfort qui remplacera la mère. Ainsi Musango se met à la recherche de celle-là même qui l'a chassée de la maison. Ironiquement, cette fois-ci elle cherche une mère d'affection mais pas comme celle qui l'a congédiée. Ceci montre la puissance du « cordon ombilical ». L'enfant est toujours attachée à sa mère malgré cette situation misérable : « En attendant, je dois poursuivre ma quête et savoir ce

qu'il est advenu de toi. Cela me semble impératif, avant qu'il soit question d'envisager mon avenir » (C.J.V, p.230). Ces paroles montrent à quel point Musango est attachée à sa mère.

Dans *Contours du jour qui vient*, on remarque qu'il y a aussi des mères dignes de ce nom. Nous pouvons considérer le cas de madame Mulongo, l'institutrice. Cette dernière offre à sa fille une enfance dont rêvent tous les enfants de son âge. La fille de Mulongo a tout à sa disposition ; l'éducation et une vie meilleure, en tout cas, meilleure que celle de Musango :

Elle lui a acheté des vêtements, elle a veillé à son instruction et à sa santé, [...] Elle ne s'est jamais plu dans la famille tourangelle où elle était envoyée chaque année aux grandes vacances. Elle n'a jamais aimé les cours de danse classique et ne s'est jamais destinée à l'enseignement comme sa mère le souhaitait. Inscrite en maîtrise de lettres à Paris, elle a abandonné ses études pour rentrer au Mboasu. (C.J.V, p.180-181).

Madame Mulongo, selon Asaah, est une mère de « substitution » pour Musango (Asaah, 2014 : 193). Institutrice de profession, elle joue le rôle de mère dans la vie de Musango. La formation de la petite fille ne peut pas être totale sans le rapport avec ces autres mères de substitution. Mulongo n'est pas que mère de substitution ; elle représente la société qui assume le rôle d'éducatrice pour tout enfant et notamment pour les enfants sans abri.

En effet, la mère dans l'œuvre de Miano n'assume pas la responsabilité de former son enfant. Elle néglige son rôle en raison de sa superstition et l'injustice sociale. Dès lors, l'enfant manque de bonne formation et d'éducation maternelle, ce qui aura une conséquence négative sur sa vie adulte. Miano nous convoque dans la relation mère-fille qui est très importante pour la

filles. Musango, pour sa part, nous fait vivre l'amour qu'elle a pour sa mère au lieu de la haine. C'est une démonstration d'amour sincère d'un enfant pour sa mère. Elle retrouve finalement sa mère et lui pardonne pour tout ce qu'elle l'a fait subir. Nous allons continuer la discussion avec la relation entre l'enfant et sa grand-mère.

### **3.1.3 Relation enfant grand-mère**

La grand-mère est le symbole d'une affection et d'une tendresse indescriptible dans la vie de sa petite-fille (ou dans la vie de leurs petits-enfants). Elle est synonyme de sagesse et d'intelligence ; celle à qui on fait recourt souvent pour avoir du conseil et des directives.

Musango prend le chemin en direction de sa grand-mère maternelle Mbambè, avec pour espoir de retrouver sa mère qui lui manque tant là-bas. Mbambè fut très heureuse de voir sa petite-fille qu'elle n'a pas vue depuis très longtemps. Musango a été bien accueillie par sa grand-mère. Miano met en évidence le comportement et le rôle que les grands-mères africaines jouent dans la formation de l'enfant. La grand-mère a accompli son rôle d'éducatrice dans la vie de sa petite-fille car, l'éducation d'un enfant ne dépend pas exclusivement des géniteurs biologiques. Selon Hélène Romano, « La protection de l'enfant engage tout adulte... ». Ces propos nous montrent l'importance de la protection et de l'éducation des enfants dont la responsabilité incombe à tout le monde. Mbambè est folle de joie à la rencontre de sa petite-fille et elle est l'accueille très chaleureusement. Avec une bassine d'eau, elle lave le pied de Musango pour la débarrasser des souillures qui sont attachées à son corps. Après quelques heures de causeries avec sa grand-mère, elle sent le besoin de s'allonger et de se reposer un peu. Elle raconte :

J'ai une grand-mère qui dit que je suis chez moi et qui chante pour m'endormir. Elle chante un vieux conte, une de ces histoires qui se

passent dans la brousse et dans lesquelles les animaux parlent. C'est la première fois qu'on chante pour moi. [.....]. Mbambè s'approche, alors que le sommeil m'attire doucement vers les contrées merveilleuses qu'il ne m'avait jamais montrées. Elle se penche, et puisque les bises ne sont pas de notre usage, elle frotte son front contre le mien et me laisse l'odeur de sa peau. (C.J.V, p.246-247).

À travers ce passage, Miano montre les qualités et les valeurs d'une grand-mère africaine soucieuse du bien-être et du développement psychologique, affectif, moral et physique de l'enfant. C'est d'ailleurs ce qui la motive et la pousse à recueillir les enfants de rue chez elle : « *Parfois,* » dit-elle, « *j'accueille des personnes sans abri. D'autre fois mes filles et leurs enfants viennent me dorloter un peu. Ta mère est venue souvent, mais pas vraiment pour me cajoler* » (C.J.V, p.245). L'affection, l'amour et la tendresse que Musango cherche depuis longtemps, elle les trouve chez sa grand-mère. Cette ambiance conviviale a des conséquences positives sur la vie de Musango. Selon Euwema :

Toutefois, il est très probable que la plupart des effets à long termes ne soient pas causés par la séparation elle-même, mais par l'absence de soins de substitution adéquats après cette séparation. Il semble que les enfants ayant connu une séparation s'en sortent le mieux lorsque des adultes (ou parfois des frères et sœurs plus âgés) s'occupent d'eux, leur procurant affection, soins et encouragement.

Dans son développement, Mathijs Euwema montre dans un premier temps l'importance pour un enfant de vivre en famille, puis l'effet positif qu'une éducation souple et pleine d'affection peut avoir sur la vie d'un enfant.

En récapitulation, nous pouvons affirmer que la famille est, de façon générale, une structure très capitale dans la formation et le développement de l'enfant. L'image que reflète l'enfant dans la société est celle de ses parents. Pas au sens absolu du terme, mais en partie, car il y a aussi d'autres structures qui interviennent sur ce plan. C'est aux parents les plus proches qu'incombe cette lourde responsabilité. Toutefois, ils peuvent aussi recourir à l'aide et au soutien dans cette mission, car la formation, l'éducation et la protection de l'enfant ne sont pas aisées. C'est une tâche collective et familiale, surtout en Afrique

### **3.2 Les structures sociopolitiques**

La société, la politique, la tradition et la religion sont des éléments qui influencent la manière de vivre d'un individu au cours de son existence. Le cadre environnemental ainsi que les structures précitées affectent, d'une manière ou d'une autre, le comportement des hommes, ou pour se référer à notre cadre d'analyse, le comportement de l'enfant :

L'approche environnementale souligne combien il est important de comprendre les relations entre enfant en train de se développer et les systèmes environnementaux comme la famille, l'école, la communauté et la culture. Dans ce modèle, l'interaction entre les enfants en pleine évolution, tout comme leurs relations changeantes avec différents systèmes (sociétaux) environnementaux, sont des processus inhérents au

développement. L'expérience subjective de l'enfant et sa compréhension de l'environnement constituent des aspects importants de cette approche.

Cette déclaration d'Euwema nous montre clairement le rôle que les systèmes environnementaux jouent dans la formation de l'enfant.

Ainsi une société avec les normes de vie irréprochable ne peut que produire ou former des citoyens, pas complètement parfait, mais avec un mode de vie modeste. Surtout les enfants, qui sont vulnérables et naïfs, susceptibles au moindre changement de la société, subissent souvent les conséquences de la dégradation de la société. La politique du milieu et du moment précis n'est pas aussi à ignorer, car elle semble déterminer l'avenir du peuple qui vit sous son emprise. Supposée protéger les citoyens (la politique), assurer la sécurité alimentaire et sanitaire, instruire et former ses citoyens, on constate qu'elle devient souvent la cause des souffrances de la population. Dès lors qu'elle renonce ou faillit à son devoir, elle laisse la population, surtout les femmes et les enfants, dans une misère et une souffrance indescriptibles.

La religion participe, de près ou de loin, à la formation et à l'instruction de la petite fille Musango. Le comportement d'un individu dans la société reflète souvent la formation religieuse et morale qu'il a reçue. Par ailleurs, nous avons aussi l'instruction scolaire qui contribue à la formation de l'enfant. La tradition et les coutumes laissent aussi leurs traces dans le comportement de l'enfant. Par conséquent, nous allons voir comment le milieu, la religion, les coutumes, la politique et l'école ont influencé la vie de la petite orpheline Musango.

### 3.2.1 La structure du milieu

L'endroit où l'on grandit a toujours une influence sur la vie que l'on mène jusqu'à l'âge adulte. Mathijs Euwema dans son article intitulé « Le développement de l'enfant un document de référence pour War Child Holland » fait remarquer que: « Les échanges de l'enfant avec son environnement créent des voies de développement (*development pathways*) secondaires ». Cela est explicité dans *Contours du jour qui vient*. Musango, le protagoniste du roman est sujet de transformation ou d'influence du milieu où elle a grandi. Du cadre familial en passant par les différents centres, camps et famille d'accueil dont elle est victime, elle subit des atrocités et des pratiques écœurantes. Musango ne connaît pas un cadre familial apaisé ni sécurisé : « J'ai passionnément aimé l'école qui me permettait de fuir la maison où ta rancœur côtoyait l'amertume de papa, où il me fallait te subir et t'illuminer. Nous n'étions pas une famille, seulement trois solitudes dépendant les unes des autres » (C.J.V, p.159).

Musango décrit dans ce passage le cadre familial qui l'accueille. Une famille complètement en crise. L'éducation qu'elle doit recevoir de sa mère est complètement ratée : « Tu n'as jamais pu répondre à mes questions. Il y a tant de choses que tu ne m'as pas apprises. J'essaie de trouver comment vivre, de la découvrir par moi-même, mais c'est difficile. C'est toi qui aurais dû me le dire » (C.J.V, p.134), nous raconte-t-elle. Musango a raté cette éducation et elle la regrette beaucoup dans ces propos que nous venons de citer. Sa mère n'a pas été nulle jusqu'à ce point. Le peu d'éducation que Musango a reçu de sa mère, elle en a fait la tienne et s'en sert à chaque fois que besoin se fait sentir :

Les petites choses que tu m'as apprises me reviennent de nouveau,  
tu te tiens dans l'entrée de la salle de bains. J'ai sept ans. Tu me  
parles les dents serrées comme pour t'empêcher de cracher, et tes

yeux m'envoient des rayons de glace : *Avec la main gauche, dis-tu, combien de fois faudra-t-il t'expliquer que les femmes font leur toilette intime avec la main gauche ? Verse plus d'eau, voyons, et passe bien le majeur entre les plis, et bien au fond, là au milieu. Ça ne sert à rien de porter ces jolies robes importées que ton père t'achète, si tu es sale là en bas. [...].* Alors, je sais la faire, ma toilette intime. Même lorsque mon esprit songe à enfreindre la loi pour changer de main, je tiens toujours le récipient d'eau à droite, pendant que ma gauche fouille et glisse entre les plis de mon sexe. L'eau est pure. Mon sexe, là au milieu, bien au fond, ne l'est pas. C'est ce que tu m'as appris. (C.J.V, p.105-106).

C'est une éducation que Musango a pu garder jalousement de sa mère. Mais former un enfant pour qu'il devienne un adulte responsable ne se limite pas à cette éducation qu'elle reçoit de sa mère. C'est pourquoi elle exprime son sentiment de regret face aux choses que sa mère ne lui a pas apprises. Quant à son père adoptif, il a fait tout ce qui est de son possible, de son vivant, pour s'assurer que sa fille Musango et ses frères sont scolarisés : « Je lisais dans le livre que m'offrait papa, dans les dictionnaires que j'apprenais par cœur pour qu'il puisse dire à ses amis combien sa fille était intelligente. Il me voulait brillante pour que je l'illumine » (C.J.V, p.135).

La mort précoce de son père adoptif vient interrompre son instruction scolaire. La mère et le père se disputent la plupart du temps parce que le père révèle à la mère des choses concernant son ex-femme et comment elle a manigancée pour pouvoir vivre sous son toit, ce qui la rend

nerveuse et furieuse. Et cette colère se déverse sur tous les membres de la famille, y compris sa propre fille qu'elle a accouchée dans la douleur. Malgré l'état critique dans lequel se trouve sa mère -puisqu'elle a été décrite dans le roman comme quelqu'une qui a des troubles mentaux - et la tension qui prévaut dans le foyer, Musango jouit de l'amour, de la compassion, de la tendresse et de l'affection de son père adoptif quand il était vivant. Sa seule raison de vivre était son père adoptif. On se demande quels genres d'hommes ces foyers fabriquent pour la société de demain.

Ce milieu a eu certainement des effets néfastes sur la vie de Musango tant sur le plan psychique que physique. Animée de fureur et de rancœur, Ewenji soupçonne sa fille d'être la sorcière qui a tué son mari et donc est à la base de tous ses problèmes. Pour ce faire, elle lui inflige des traitements ou des punitions insupportables :

Deux jours plus tard, tu m'avais attachée la tête en bas à une branche du manguier. Tu avais empoigné des bambous encore verts et ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau, encore et encore et encore... Tu tremblais de tout ton être, alors que tu t'acharnais sur moi. Tu disais que ce n'était plus possible. Que depuis que papa était mort, tout ce que nous possédions passait dans le paiement de mes soins médicaux. (C.J.V, p.19).

Ses soupçons étant confirmés par la voyante Sésé, Ewenji pense pouvoir finir une fois pour toutes avec le démon qui habite le corps de sa fille Musango en la chassant de la maison, selon les conseils de la voyante. Son cadre familial n'a pas été du tout favorable pour elle. Maintenant elle doit faire face aux dilemmes de la vie seule malgré son âge.

Son cas n'est pas unique à son époque, puisque beaucoup d'enfants de son âge sont dans la rue. Certains parents, pour éviter de remplir leurs responsabilités parentales, avancent ce prétexte que leurs enfants sont sorciers et les renvoient dans la rue. Musango dans le vide, ne sait pas où aller. Sa formation, son éducation et son instruction seront reçues dans la rue qui n'a ni règles, ni principes, ni ordres. Au coin de la rue, un bienfaiteur si on peut l'appeler ainsi, du nom d'Ayané, vient la trouver et la conduit au centre qui prend en charge les enfants de la rue où elle travaille en tant qu'agent bénévole pour l'Association. Musango vient de connaître un changement de vie. Elle doit se contenter de ce que la vie lui offre. Musango n'est pas seule dans ce centre. Elle et les siens, enfants de rue, ont certainement bénéficié de la bienveillance de l'Association dirigée par madame Vaïda. Elle raconte :

D'autres avaient fui les mauvais traitements, ou étaient handicapés et inutiles. Enfin, tous avaient de bonnes raisons d'être là, et c'étaient peut être ces raisons qui poussaient ceux qui les avaient mis au monde à se masser dans le temple. Ils incarnaient les échecs de leurs géniteurs. [...]. Ayané m'a lavée et mise au lit. Ma fièvre venait de me reprendre. Après cette semaine passée dans les rues, j'étais épuisée. J'ai dormi tout de suite, et j'ai rêvé de toi. (C.J.V, p.34).

Ce cadre a eu une bonne impression sur Musango et les siens. Elle aurait aimé que le centre demeure aussi longtemps que possible. Mais malheureusement les rebelles du pays l'ont détruit. Peu de temps après, les rebelles rendent le centre au néant en l'attaquant et en le pillant. La rue devient de nouveau son centre d'accueil. Lorsqu'elle est vendue par les rebelles aux hommes de

l'église, elle est déportée dans un endroit où elle ignore complètement l'existence : Ilondi. Un cadre ou un milieu tout à fait différent pour elle.

À Ilondi, les choses ne se pardonnent pas du tout. Musango se retrouve avec de nombreuses femmes (petites ou grandes) que les soi-disant hommes de l'église de Dieu achètent et envoient en Europe pour faire de la prostitution au profit de leurs maîtres. Par contre, certaines filles viennent de leur propre gré, tout simplement parce que cela leur promet une vie meilleure de l'autre côté de la Méditerranée. Les rituels qu'elles doivent subir avant le voyage se font tous devant Musango :

Il a tendu à chacun un œuf dur d'où un bout d'écorce dépassait. Elles l'ont mangé, avalant entier le bout d'écorce impossible à mâcher. Vie Eternelle a dit que c'était bien. Que là où elles allaient, il fallait vraiment que toutes les énergies actives en ce monde soient de leur côté. Ensuite, il leur a demandé si elles avaient bien gardé les rognures d'ongles et les mèches de cheveux qu'il leur avait réclamées. Chacune lui a donné ce qu'elle avait conservé. [...]. Il s'est approché d'elles et leur a maculé le visage d'une poudre lactescente. Comme chaque fois qu'il venait les voir, il avait ôté sa soutane blanche qui était son vêtement quotidien dans la rue de Sombé, pour revêtir un pantalon de satin noir et une chemise rouge aux manches bouffantes, taillée dans une sorte de voile. Cela donnait à ses gestes une amplitude étrange, dénuée de grâce et menaçante. Il leur a demandé de se mettre à genoux et de répéter après lui un serment d'allégeance. Puisqu'il détenait des

morceaux de leurs corps, où qu'elles soient, il serait à leurs côtés.  
Il viendrait marcher dans leurs rêves et il leur arriverait malheur si  
elles tentaient de le trahir. (C.J.V, p.50, 61).

Avec un enfant de cet âge, qui côtoie ces genres de pratiques, on peut imaginer l'impact psychologique que cela peut avoir sur sa lui. De plus, elle-même a été utilisée comme une esclave pour s'occuper des besoins vitaux des femmes destinées à la prostitution à l'étranger, qui sont enfermées dans une pièce de la place. « Enfin je sors et je nettoie les pots de chambre. C'est certainement cela qui fait tant enrager Kwédi : d'avoir à nettoyer leurs excréments pendant que je suis malade » (C.J.V, p.51-52). nous raconte-elle. Cela peut avoir des conséquences dramatiques sur l'enfant. Selon Mathijs Euwema, « Les enfants peuvent être plus exposés que les adultes aux dangers du travail car ils se trouvent en pleine croissance et ont des besoins particuliers de développement : le fait de devoir porter des charges excessives peut avoir des conséquences graves et irrémédiables sur la croissance d'un enfant ».

Après tant de tentatives d'évasion, Musango finit par trouver la formule magique mais en partie car elle a pu quitter Ilondi certes, mais elle n'a pas pu s'échapper de la main de ses acheteurs à savoir Lumière et Don de Dieu. De nouveau, elle se retrouve à Sombé, toujours sous l'autorité de ses maîtres. Son nouveau milieu lui offre des choses qu'elle n'a jamais songé à voir notamment le viol d'Endalé. Lumière et Don de Dieu ont ramené Endalé d'Ilondi pour subir certains rituels à Sombé dans leur lieu de culte ou temple. Musango est témoin oculaire de ce rituel :

Ils la forent et se noient en elle, approchant en ses muqueuses cette  
fin des temps dont ils n'ont que les explosions à l'esprit. Je les

regarde alors que leur sexe entre et sort de celui d'Endalé que cachent encore les volants rose de la robe qu'on lui a rendue pour qu'elle ne fasse pas ça dans l'habit blanc de la congrégation. J'observe tout cela et je me demande qui cambriole à cette heure l'espace qui est la nôtre. Qui à cette heure mutile et immole ce qui reste de nous. (C.J.V, p.96).

Musango dit qu'elle avait seulement douze ans à ce moment. Assister à ces genres de pratiques ou cérémonies à son âge précoce, n'est pas aussi bien pour son évolution psychique. Tous ces revers, selon les différents milieux où elle a vécu ont manifestement contribué à son identité comportementale:

Je fais un rêve, et le caractère séditionnel de cet acte mental me réchauffe et me renforce. J'ai douze ans. Je pense. Je respire. Je me soulève. Je suis la fin de ces temps qu'ils ne voient pas venir, le jour où on saura que le singulier surplombe le pluriel, que le second n'a de chance que s'il a permis l'émergence du premier. (C.J.V, p.100).

Ces paroles montrent les conséquences que ces pratiques ont eu sur elle. Reste à savoir si ces conséquences sont positives ou négatives. Une petite fille de son âge qui défie une autorité religieuse aussi importante de son époque, il faut du courage et le tact pour pouvoir le faire. Durant sa traversée, elle a pu gagner du courage dont elle s'est servi pour affronter Colonne du Temple qui dirigeait l'office religieux à ce moment. Elle prouve à Colonne du Temple et tous ceux qui sont présents à l'office de ce jour que leurs leçons ne sont pas vraies.

Le temps que Musango a passé dans la maison de sa directrice d'école ajoute quelque chose de positif à sa vie. Elle raconte :

J'ai mûri dans une gangue de rage, pour créer une identité qui soit la mienne, pour être un individu dans un monde où ce mot seul est une transgression, un blasphème. Et puis, un jour, la gangue a cédé. J'étais faite. Pas encore affinée à cœur, mais suffisamment faite pour ne plus craindre de te voir telle que tu es, et envisager que mon destin ne répète pas le tien. (C.J.V, p.196).

Nous observons un changement de mentalité chez Musango. La manière dont elle est résolue à mener sa vie ou à se comporter envers sa mère change. Les conseils de la directrice ont pu éliminer la haine et la fureur qu'elle a dans son cœur, et qu'elle est déterminée à manifester au cours de son existence. Musango est heureuse chez la directrice car celle-ci la considère comme sa propre fille et fait tout pour elle. Musango se retrouve et elle manifeste le désir d'aller à l'école. Musango peut rester là-bas puisque rien ne la presse à quitter. Hantée par l'idée de retrouver sa mère, elle décide de poursuivre son chemin pour aller à Embenyolo, le village natal de sa mère, pour voir si sa mère s'y trouve.

Après avoir traversé les ruelles de Sombé, elle se retrouve enfin à Embenyolo où habite sa grand-mère maternelle. Déjà, l'accueil qu'elle reçoit en dit long sur le séjour qui l'attend chez sa grand-mère :

Elle revient avec une bassine d'eau et se baisse pour me laver le pied. Ses mains me flottent la peau, me massent la plante et les orteils, comme si j'étais encore un nourrisson dont le corps doit

être raffermi à force des soins et d'amour. Elle ne craint pas la souillure qui s'est attachée à mon corps. En un rien de temps, elle m'en débarrasse. Elle me sèche les pieds à l'aide d'une petite serviette immaculée. Lorsqu'elle se lève, nous pleurons toutes les deux en silence. (C.J.V, p.240).

Musango éprouve une certaine satisfaction chez sa grand-mère maternelle. Elle se sent maintenant une personne réelle : « C'est seulement maintenant que je me rends compte que je suis bien là, et que cette femme est ma grand-mère » (C.J.V, p.240). Son nouveau cadre et l'ambiance qui règne là-bas, illumine tout son corps et a créé en elle l'envie de vivre à nouveau. L'amour que sa grand-mère lui montre la touche. La grand-mère a l'habitude de leur raconter des contes qui débouchent souvent sur des conseils et des morales. Elle nous rapporte ces paroles de la grand-mère :

C'est parce que cet âme n'est pas mort que je veux vous dire de n'avoir aucune haine. La colère est une illusion. Elle n'a rien à voir avec la force qu'il simule mal. Ce que vous devez faire pour épouser les contours du jour qui vient, c'est de souvenir de ce que vous êtes, le célébrer et de l'inscrire dans la durée. Ce que vous êtes, ce n'est pas seulement ce qui s'est passé, mais ce que vous ferez. Si la paix, qui est aussi l'amour, s'allie à la vérité, qui est une autre figure de la justice, ce que vous accomplirez sera grand. (C.J.V, p.160-161).

Ces conseils n'ont pas été sans effets sur Musango. L'effet est positif si on se réfère à ce qu'elle dit peu après : « Nous n'avons plus d'orgueil, il le casse en deux parts égales. Il m'en donne un bout comme il le ferait avec un frère » (C.J.V, p.26). Cette affirmation a une signification profonde. Elle montre comment les conseils et les leçons de la grand-mère ont influencé positivement la vie de l'enfant. Musango oublie cet esprit qui la hantait et qui a supprimé en elle toute la joie de vivre. Sous un autre angle, ces leçons lui ont redonné la sensation de reprendre le chemin de l'école : « Je ne dis rien. Peut-être qu'elle a raison, après tout. La pensée m'effleure du moment où il me faudra retourner à l'école, parmi les enfants ordinaires » (C.J.V, p.256).

Ce passage souligne qu'elle a vraiment compris le caractère sérieux et important de l'éducation scolaire. Ce milieu a apporté quelque chose de valable à vie. À Embenyolo chez sa grand-mère, Musango découvre une éducation qui peut remettre un enfant sur les bons rails. Son cas en est un exemple concret.

Ainsi, les milieux où la petite Musango a passé les douze premières années de sa vie ont eu, chacun, un impact sur sa vie. Les traitements qu'elle subit pendant son enfance sont destructeurs. Voyons à présent ce que les autres facteurs, tels que l'école, la religion et la tradition, ont apporté ou comment ils ont contribué à la formation de Musango.

### **3.2.2 La structure scolaire**

L'éducation et la formation d'un enfant ne relève pas de la responsabilité d'une seule personne, mais de toute la communauté. Selon Hélène Romano, « Si la santé, la sécurité ou la moralité d'un mineur non émancipé sont en danger, ou si les conditions de son éducation ou de son développement physique, affectif, intellectuel et social sont gravement compromises, des mesures d'assistance éducative peuvent être ordonnées par la justice ». L'éducation scolaire est

d'une grande utilité pour la génération passée, la génération présente et génération à venir. Musango a eu la chance de bénéficier de l'instruction scolaire dès le bas âge lorsque son père adoptif vivait : « Telle était, disait-il, l'unique communion dont ils étaient dorénavant capables: la haine de celui qui s'en tirait, celui qui avait un emploi et de quoi à envoyer ses enfants à l'école » (C.J.V, p.17). Le père accorde une importance à l'éducation scolaire ; c'est pourquoi il fait tout pour envoyer Musango et ses frères à l'école. Si les choses restaient ainsi, Musango aurait profité des avantages de l'instruction scolaire. Mais hélas, la mère, animée d'une mauvaise volonté, chasse sa fille de chez elle. Musango ne sait que faire. Finies alors les études scolaires. Elle s'en souvient un jour :

Je n'ai pas terminé mon année de septième. Je ne suis pas présentée au concours national d'entrée en sixième qui seul détermine, pour les élèves des écoles publiques et privées, l'admission au collège. Même inscrits dans la modernité, nous ne permettons pas sans épreuve de passage d'une classe d'âge à une autre. Il nous faut des rites, maintes initiations. Nous pratiquons cela et nous n'apprenions rien de plus que les autres. (C.J.V, p.161).

Musango rate cette instruction. Certes, elle a entamé la formation scolaire mais c'est très insuffisant pour faire d'elle une femme digne de son nom dans le futur. Elle et beaucoup d'enfants de son âge sont victimes de cette situation. La société pour sa part n'a rien fait pour protéger ces enfants de la rue, ses piliers de demain. L'école, pour Musango, n'est plus importante. D'autres choses occupent le premier plan de ses préoccupations, tels que : trouver à

manger, retrouver sa mère, trouver un abri, etc. La vie de Musango est marquée par la crise scolaire. Ceci aura des répercussions sur sa vie lorsqu'elle grandira. Outre l'instruction scolaire, la coutume ou la tradition aussi joue un rôle important dans la formation de l'enfant. Ce point fera l'objet de la suite de notre analyse.

#### **4.2.3 La structure culturelle**

Les traditions et coutumes jouent un rôle déterminant dans la formation de l'enfant. Il serait très important d'évoquer la tradition quand nous parlons de l'enfant dans la société ou la communauté. Il s'agit entre autres de parler de : mariage, habillement et comportement dans la société. Musango et les siens ont leurs coutumes à eux. Musango décrit un peu ce qui se fait d'ordinaire dans sa localité :

Tu ne viendras pas, au cours des deux premières années qui suivront mon accouchement, me prêter main-forte, t'occuper de l'enfant, enfin que je regagne la couche de mon mari, parce que être femme ce n'est pas seulement être mère. Tu ne me feras jamais voir la beauté de cette culture contractée, me laissant toute seule séparer ombre et lumière. (C.J.V, p.106).

Musango met en relief la relation mère-fille. La mère qui prête main-forte à sa fille après son accouchement en l'aidant dans ses tâches domestique. C'est une pratique qui est courante parmi son peuple. Ici, Miano met en exergue les avantages de la tradition. Elle parle aussi de la conception des malinkés sur les funérailles. Surtout si cela est raté, comment les rumeurs courent tout le Sombé qu'un tel ou un tel ne sait pas vivre, qu'aux funérailles il n'y avait pas la bière chaude, qu'une veuve refusait de se faire salir ses vêtements sur la terre de ses ancêtres, etc. Tout

cela fait partie de la culture. Son statut social, en tant qu'enfant de rue, est à quelque part le résultat de ces pratiques courantes qu'avaient les gens à son époque :

La mère faisait une crise de nerfs à l'idée d'affronter une journée de plus sans savoir ce qu'on mangerait à la maison. Soudain, elle trouvait qu'un de ses enfants avait décidément un regard étrange. [.....]. Dans bien des cas, c'était la population du quartier qui scellait le sort de l'enfant banni, sitôt qu'il se trouvait dans la rue. Quelqu'un lui mettait un bout de paille dans la bouche et lui disait : *si tu es un sorcier, ce bout paille s'allongera*. Pris de peur, doutant tout à coup de sa propre nature, le gamin mordait naïvement la brindille, pour s'assurer qu'elle ne s'allongerait pas. Les adultes s'exclamaient alors : *Tu es un sorcier pire que ce que nous pensions ! Tu as raccourci la paille !* [.....]. Lorsque les épreuves avaient confirmé son essence démoniaque, l'enfant subissait des sévices supposés déloger le mal. Cela durait plusieurs jours. Certains enfants prenaient la fuite. Beaucoup mouraient. D'autres finissaient par croire qu'ils étaient réellement des jouets du Mal et méritaient leur châtement. (C.J.V, p.32-33).

Ces pratiques et croyances ont tourmenté la vie de Musango. Elle est victime de ces pratiques des habitants de son milieu. De ce fait, elle se retrouve dans la rue errant çà et là sans l'aide de personne. On ne sait pas comment les enfants de la rue sont utiles pour la société. Elle a vu sa vie basculée de l'autre côté du monde réel. La tradition lui laisse un souvenir amer.

La même souffrance s'est produite également dans la vie de sa maman. Elle est chassée de la maison de son mari après la mort de ce dernier. Ainsi, son peuple a cette mentalité ou habitude de récupérer les biens de leur proche parent décédé et de renvoyer la femme qui n'est pas légalement mariée. Nous venons de voir la place de la tradition et le rôle qu'elle a joué dans la vie de la petite fille. Dans la suite de l'analyse, nous verrons comment la religion la politique ont influencé la vie de Musango.

### **3.2.4 La structure religieuse**

La religion, comme le christianisme / islam, a pour vocation première d'éloigner l'homme du mal et du péché et de le rapprocher de Dieu. Elle forge la fraternité, l'amour du prochain et le pardon. Selon Rahma Bouqia, « La religion continue à être la source des valeurs morales par le fait qu'elle est le garant de l'ordre moral de la société » (p.111). On parie fort que si tout le monde obéit aux commandements de Dieu, la vie sur terre sera agréable car, selon la bible, « Toute Ecriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner,... afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre » (2 Timothée 3 :16-17).

Après la fin de la guerre, Musango voit pulluler les églises dites d'éveil un peu partout dans la ville. Qu'est-ce que leurs présences ont apporté dans sa formation et son instruction? Elle a eu l'occasion de côtoyer les hommes de l'église pendant des années. Qu'a-t-elle reçu de si différent que les autres qui n'avaient pas cette chance-là ? Elle dit ceci : « Ce que je vois ne m'instruit guère... » (C.J.V, p.99). De tels propos d'un enfant font vraiment réfléchir. Cela montre qu'il y a une crise religieuse au sein du groupe dans lequel elle se trouve. Cette observation, elle l'a faite après avoir assister à une cérémonie de purification de l'âme d'une jeune femme du nom d'Endalé. Les pasteurs enseignent des doctrines comme :

*La tradition est notre référence, la voie tracée qui nous conduira à l'harmonie et à la félicité. Le livre renferme cette tradition à laquelle nous devons revenir pour nous sauver. [...].* quant aux pratiques africaines à réintégrer dans le culte, il s'agit principalement d'invoquer les ancêtres qui siègent eux aussi dans le Ciel, de prophétiser si on a le troisième œil ouvert – ce qui n'est donné qu'aux grands initiés -, et de faire régulièrement des offrandes aux entités que Dieu a placées auprès des hommes, afin qu'ils y recourent quelque fois. (C.J.V, p.112-113).

Ils usent de ces paroles flatteuses pour tromper les ouailles et remplir les lieux de culte. On surnommait cette congrégation ; Soul Food

Même à part cette congrégation, les autres ne font rien de différent qui puisse influencer positivement la vie de la population de Sombé. Le cas de cette congrégation ; la Porte Ouverte du Paradis en témoigne :

Comme chaque dimanche, nous allons oindre ceux qui sont venus nous voir pour nous faire savoir ce qu'ils étaient prêts à faire pour Celui qui est tout. Ils recevront devant vous l'onction des millionnaires, et leur vie sera radicalement transformée. A présent l'office va commencer. Prions ensemble. (C.J.V, p.194).

Musango nous décrit l'effet que la religion a eu sur elle en ces termes : « Je fais un rêve, et le caractère séditieux de cet acte mental me réchauffe et me renforce » (C.J.V, p.99). Que ce soit

Soul Food ou la Porte Ouverte du Paradis, elles ont toutes leur credo : le retour aux sources africaines de la chrétienté pour l'un et la félicité matérielle en ce monde pour l'autre. On imagine déjà quels genres d'hommes ces enseignements et pratiques pourront laisser derrière eux.

Ces enseignements ne peuvent en aucun cas donner une formation concrète à la population ou à Musango. Par conséquent, on décèle à travers ces congrégations une crise religieuse dans le pays. Musango n'était pas à l'abri de cette crise. Sa vie est bel et bien affectée, comme nous l'avons vu plus haut. Jetons, maintenant, un regard sur la politique et voyons en quoi elle participe à la formation de l'enfant Musango et les effets qu'elle a eus sur sa vie.

### **3.2.5 La structure politique**

La guerre a tout détruit. Les maisons sont pillées et des villages tout entiers sont brûlés. Les gestionnaires des affaires du pays, qui sont supposés amener la paix et la sécurité, sont eux-mêmes à la base du déchirement du pays. On peut observer le chaos à Sombé. La guerre a laissé le pays dans un état précaire et de fébrilité à tels enseigne que les rebelles se lèvent quand ils veulent et font ce qu'ils veulent. La vie après la guerre n'est pas chose aisée à Sombé. Musango se trouve dans ce milieu et en ce temps où tout va mal sur le plan politique. Les rues sont presque vides. Les enfants ne prennent plus au sérieux l'éducation scolaire. Ils ne vont pas à l'école. La rigueur dans le milieu scolaire est totalement affaiblie par la guerre civile. Quant aux enfants de la rue, l'école est pratiquement inexistante dans leurs activités. Selon le narrateur, la déraison s'est emparée du pays. Les conséquences de la guerre touchent l'enseignement scolaire.

Tout semble se dérouler normalement au centre. Musango aurait aimé que les choses demeurent ainsi. Malheureusement, les rebelles ont débarqué chez eux au centre et ont saccagé tout et les occupants se sont dispersés. Musango se retrouve de nouveau dans la rue. Les rebelles ont profité de l'occasion pour semer la zizanie dans le pays :

Les rebelles s'étaient servis avant eux, emportant des vivres et des draps, ne laissant que des objets rituels et des meubles souvent trop lourds. Leurs habitations ne pouvaient pas contenir ces bancs longs de deux mètres, ni ces consoles de bois massifs. Les rebelles ont même pris des casseroles n'abandonnant que des poêles et des moules à gâteaux, dont les badaud s'étaient emparés pour ne pas repartir les mains vides mais dont ils ignoraient l'usage. (C.J.V, p.84).

Peu après cet événement, Musango a été vendue par les rebelles à des hommes ou des gens qui pratiquent le trafic des enfants, pour une destination inconnue. L'endroit où elle est conduite ne lui est pas du tout favorable. Elle est exploitée, manœuvrée et maltraitée comme un esclave. Si ce n'est pas à cause de la guerre, qu'est-ce qu'une petite fille de son âge irait chercher au fin fond de la brousse à Ilondi ?

Musango n'est pas la seule à être victime de la guerre. Beaucoup d'enfants de la rue qui ont perdu leurs pères ou leurs mères ou bien les deux et n'ont aucun endroit où aller que de rester dans la rue, en sont également victimes. Certains sont vendus et emmenés à des destinations incertaines et inconnues. D'autres, par contre, sont utilisés comme des outils de guerre : « ...un jeune y avait été recueilli. C'était un de ces enfants soldats qui venait de la frontière entre le sud et nord du Mboasu, où on disait que des combats avaient eu lieu entre les rebelles et les forces loyalistes » (C.J.V, p.40).

Beaucoup d'enfants sont dans la même situation que ce jeune homme dont parle Musango dans son histoire. Ils sont entraînés à manier les armes pour pouvoir participer à la guerre aux

côtés des vaillants soldats adultes. L'enfant peut lui aussi manier arme destructrice. Psychologiquement et physiquement, la situation de la guerre influence la vie de Musango et tous les indigènes de la ville de Sombé. Il y a des morts, des blessés de guerre, des pillages, le trafic des enfants et la famine un peu partout dans le pays. Le pays est totalement désordonné. C'est dans ce sillage des événements que le père adoptif de Musango perd sa vie, un jour en rentrant à la maison :

Nous l'avons attendu deux jours, et un officier de police est venu nous voir. Il a dit qu'il y avait une attaque de gangsters : *Vous savez, madame, que ces voyous pullulent désormais en ville ! Ils se droguent et sont prêts à tout pour se procurer leur dose... Le corps de votre mari est à la morgue de l'hôpital général.* (C.J.V, p.38).

Pour Musango, son père adoptif est sa seule raison de vivre. Toutes ses activités et ses joies tournaient autour de lui. La politique lui enlève tout son bonheur. Elle nous décrit tous les événements qui ont précédé la mort de son père adoptif. Sa vie serait peut-être épargnée de toutes ces mésaventures si son père adoptif n'était pas mort. Si ce n'est pas la guerre, engendrée par une mauvaise gestion des affaires politiques du pays, qu'est-ce que Musango et sa mère allaient chercher dans la rue ?

## **Conclusion**

Cette partie du travail montre que les différentes structures que nous avons énumérées, à savoir le milieu, la religion la tradition, l'école et la politique jouent un rôle dans la formation de la fillette Musango. Ils ont un effet immédiat ou lointain sur sa vie. De toutes les façons, ces structures que nous avons étudiées n'ont généralement rien montré de positif qui puisse être

profitable pour Musango et les siens, sauf quelques-uns. Surtout avec cette situation de guerre qui détruit le pays et a perturbé toute leur enfance et leur avenir. L'école, affaiblie par la guerre, ne peut plus contribuer à la formation et au développement de l'enfant. Dans cette instabilité, des églises dites d'éveil viennent embraser toute la population avec leurs paroles flatteuses dans le seul but de faire de l'argent. La tradition n'est pas du reste car les hommes se taillent les lois et les principes selon leurs convenances, selon ce qui les profitent. Toutes ces structures n'ont fait qu'empirer la vie enfantine de Musango. Elle a vraiment perdu son enfance. Les contours de ses jours qui viennent sont endommagés.

## CHAPITRE QUATRE: ÉTUDE CONTRASTIVE DES DEUX ENFANTS

### Introduction

Dans les deux romans de notre analyse, à savoir *Allah n'est pas obligé* et *Contours du jour qui vient*, nous avons observé un changement dans la vie des enfants que les deux écrivains ont choisis comme protagonistes de leur roman. Dans *Allah n'est pas obligé*, Kourouma met en exergue quelques problèmes liés au changement et au développement de l'enfant. De la même manière. Miano aussi met l'accent sur les problèmes qui minent la croissance normale de l'enfant et son influence sur la société.

Dans ce chapitre, nous allons voir comment Kourouma et Miano mettent en évidence les problèmes qui nuisent aux enfants africains en particulier et la société en général. L'enfant tel que les deux écrivains nous le présente révèle un caractère particulier de la question. Ce chapitre se propose de faire une étude contractive des deux enfants que présentent Kourouma et Miano dans leur roman respectif en période postcoloniale en Afrique. Ensuite, comme point de divergence, nous allons analyser respectivement le point de vue de nos deux écrivains sur la place de la jeune fille dans la société. Et pour finir, nous allons parler de l'image du droit de l'enfant et quelques organismes qui luttent pour la protection du droit des enfants.

Dans la littérature africaine, un grand nombre d'écrivains utilisent cette problématique dans des contextes différents. Néanmoins toutes les œuvres convergent vers les mêmes points, à savoir enfant de la rue, enfant violenté, enfant violé, enfant marginalisé par la sorcellerie, enfant soldat, trafic des enfants, etc....

## **4.1 Points de convergences**

### **4.1.1 L'enfant-soldat**

Depuis des décennies, le phénomène d'enfant soldat ou de combattants juvéniles capte l'attention dans presque tous les domaines des sciences humaines. On estime que plus de trois cent mille enfants sont impliqués dans les conflits armés de par le monde. En 1997, lors de la conférence du Cap, on a considéré toute personne de moins de 18 ans qui appartient à une force régulière ou un groupe armé, est un « enfant-soldat ». Le terme « enfant-soldat » ne réfère pas uniquement à ceux qui portent ou ont porté des armes, mais également à ceux qui servent comme cuisiniers, porteurs, messagers, etc. et aux membres de la famille qui accompagnent ces groupes y compris les jeunes filles recrutées à des fins sexuelles ou contraintes au mariage

Si le phénomène est commun en Afrique en raison de la prolifération des guerres, il est avant tout mondial et se justifie en partie par l'absence d'une législation internationale qui protège les enfants des milices et des politiciens par la paupérisation et la prolifération des armes. Pour minimiser les coûts de la guerre, la plupart des chefs de guerre qu'on désigne par comme « seigneurs de guerre » recourent à ces enfants pris de force, recrutés par intimidation, ou qui viennent de leur propre gré. Une fois intégré au corps armé, ces enfants sont de redoutables machines de guerre. Le phénomène d'enfant soldat s'est beaucoup plus répandu ces trois dernières décennies sous des formes inédites.

En effet, si les études sur la question occupent une place de plus en plus importante dans les législations, dans les œuvres littéraires ou psychanalytiques, le phénomène n'est pas nouveau. Déjà dans l'antique grecque, la cite guerrière de Sparte a mis en place une éducation spéciale destinée à faire de l'enfant, dès sa naissance, un guerrier. Les enfants chétifs ou malades sont jetés dans des ravins. Et les villes de Sparte sont tout une armée composée d'enfants-soldats.

Napoléon Bonaparte, dans sa folie impériale, enrôle des enfants de douze ans pour accroître l'effectif de son armée toujours pléthorique. La marine britannique aussi avait recruté les enfants âgés de douze à quinze ans pour la bataille de « Trafalgar » qui opposa le 21 octobre 1805 la flotte franco-espagnole à la marine britannique placée sous le commandement du Vice-Amiral H. Nelson.

En Afrique, les différentes guerres qui déchirent les pays depuis la période favorable des décolonisations, ont connu à des degrés divers, l'implication des enfants sur le terrain des opérations. Ainsi, que cela soit la guerre des indépendances, la course au pouvoir, des guerres tribales, ou des conflits liés aux processus de démocratisation, le continent connaît un recrutement plus ou moins massif d'enfants qui, sans connaître les causes et les conséquences de ces guerres, en deviennent les principaux acteurs. L'enfant devient un allié de la violence politique.

L'enfant que nous présente Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* excelle dans toutes les formes de monstruosité parce que, dressé à tuer, il ne connaît pas la pitié. Que ce soit le colonel Birahima ou le capitaine Kik, Sosso la panthère, Johnny la foudre, Siponni la vipère, l'enfant soldat dans *Allah n'est pas obligé* n'a qu'une seule morale : celle du *kalanichkov*. Il est déjà un vétéran expérimenté de la guerre en qui s'est développée une maturité négative qui l'a entièrement insensibilisé. Birahima s'est engagé comme soldat, d'abord pour avoir la chance de poursuivre le chemin qui doit le mener à sa tante. Ensuite, comme une solution à la précarité dans laquelle il vit. De plus, il n'a personne pour prendre soin de lui, et avec l'arme dans la main, il se forme une identité du *Caïd* qui n'a plus peur de rien.

Kourouma, dans *Allah n'est pas obligé*, nous présente un enfant en milieu de guerre. Le cadre ou l'environnement qu'il nous présente est dominé par la guerre civile. La loi du plus fort est ce qu'on observe souvent dans le milieu de guerre. Toutes les activités sociales sont endommagées par la guerre, et les parents avaient du mal à subvenir aux besoins alimentaire et sanitaire de leurs enfants : « Des filles de moins de sept ans. Des jeunes filles qui n'avaient pas à manger.... » (A.N.O, p.80).

Dès lors, on observe une carence dans l'encadrement et la protection que le cadre familial doit offrir à l'enfant. Les institutions telles que l'école et la religion ont complètement perdu leur vocation de protectrice et d'éducatrice. Le seul espoir de vivre et de subvenir à ses besoins vitaux est de se joindre à un groupe armé, car « là-bas il y avait des salaires. Et ça tombait juste et bien comme les mangues au mois d'avril » (A.N.O, p.84). Par conséquent, les enfants, laissés à eux-mêmes, sont contraints de devenir des enfants-soldats afin de pouvoir subvenir à leurs besoins peu importe le prix à payer. Voilà la situation que nous décrit Kourouma dans *Allah n'est pas obligé*. Birahima, le protagoniste du roman, est lui aussi impliqué dans cette histoire de guerre et d'enfant-soldat. Birahima est très jeune. Il n'a que douze ans seulement. Lorsque Birahima faisait le voyage pour se rendre chez sa tante au Libéria, parce que ses géniteurs biologiques sont morts, il tombe dans la main des rebelles en pleine guerre, lui et son accompagnateur Yacouba. Sa seule chance de pouvoir s'en sortir est de devenir un enfant soldat. Ainsi, Birahima change de statut de simple enfant à celui d'enfant soldat. La plupart des enfants de son époque, comme nous le révèle Kourouma, sont contraints à ce changement de vie pour pouvoir protéger leur existence sur terre. Les seigneurs de guerre utilisent donc ces gamins pour des fins nuisibles. Ces gamins sont formés et entraînés à manier les armes et prêts à tout faire pour protéger leurs vies et

celles de leurs maîtres ou seigneurs de guerre. Ces moments de guerres et de troubles ont certainement laissé des séquelles dans la vie de ces enfants utilisés comme « enfants-soldats ».

En ce qui concerne Miano, elle parle aussi de la situation de guerre dans *Contours du jour qui vient* en rapport avec l'usage que les gens font des enfants en ces périodes de guerre. Elle évoque également cette période où l'enfance de la nouvelle génération est piétinée. Dans le roman, Miano n'a pas impliqué directement le protagoniste, Musango, dans la guerre comme « enfant soldat », mais beaucoup d'enfants de son époque sont victimes de cette situation. Les rebelles utilisent les enfants pour mener leurs luttes ou combats. Les chefs des partis politiques aussi font la même chose avec les enfants. La guerre ayant ravagé le pays, tout le monde cherche une porte de sortie de crise, et comme c'est celle de l'armée qui est ouverte, petit comme grand cherchent à s'engager dans l'armée pour être à l'abri de certains traitements misérables. Musango parle dans son récit d'un de ces enfants-soldats qu'on a amené au centre de recueillement des enfants de la rue où elle est elle-même recueillie : « Peu de temps après mon arrivée chez Aïda, un jeune homme avait été recueilli. C'est un de ces enfants soldats qui venait de la frontière entre le sud et le nord du Mboasu, où on disait que les combats avaient eu lieu entre les rebelles et les loyalistes » (C.J.V, p.40).

La situation est pareille dans tout le pays. La loi est pour les plus forts c'est-à-dire ceux qui ont des armes. Il faut donc faire partie d'un groupe armé pour espérer s'en sortir sain et sauf de cette situation et période troublées par la guerre. Les enfants sont laissés à eux-mêmes. Certains, parce que la guerre a enlevé leurs parents et d'autres parce que leurs parents ne sont plus en mesure de subvenir à leurs besoins vitaux. Face à cette situation, les enfants sont tournés vers l'armée, en espérant que leur vie sera à l'abri des difficultés du moment. Ainsi, leur statut

d'enfant candeur sera changé en enfant-soldat. Ils sont suffisamment formés et préparés pour combattre aux côtés des braves combattants adultes. Voilà à peu près la situation ou la condition dans laquelle se trouvent les enfants selon ce que nous décrit Miano dans *Contours du jour vient*.

Nous venons de voir à travers ces quelques lignes, l'image de l'enfant dans les deux romans. La situation dans laquelle se trouve le pays oblige les enfants à devenir des « enfants-soldats ». Dans ces milieux de guerre, ce statut d'enfant-soldat est le symbole d'une vie meilleure. Par conséquent, les enfants émettent le désir de se joindre à l'armée pour devenir un « enfant-soldat ».

#### **4.1.2 L'enfant et la violence**

Les enfants dans les deux romans de notre étude sont constamment en contact avec la violence selon la représentation que nous dépeignent les deux auteurs. Une nouvelle étape de la vie de Birahima relate son départ en compagnie de Yacouba comme guide et protecteur à la recherche de sa tante Mahan. Cependant, cette quête n'est guère poursuivie avec ténacité par les deux aventuriers, mais elle revient de temps en temps sans marquer une progression notable vers une conclusion favorable et va d'ailleurs se terminer totalement dans la saga : « les bandits de grand chemin » (C.J.V, p.50). Ces derniers ne sont pas désignés comme des « leaders de formation politique ». Ce sont des terroristes « chefs de guerre » avides de biens matériels acquis par le pillage. Ils entraînent la société dans un cycle de violence qui fait référence à ce que Jean Beachler appelle la « guerre sauvage ». Celle-ci peut, en effet « durer définitivement, pour peu que survivent les combattants décidés à se battre sans fins », et dans ce cas, l'enjeu est de taille : les richesses. L'État n'est plus et le pays n'existe que de nom. Les factions en guerre rivalisent en capacité de destruction et font voir une « extrême sauvagerie »

L'évocation de toutes les horreurs de la guerre semble être un jeu pour Birahima, un enfant d'une douzaine d'années. Par ailleurs, pour avoir vécu ces horreurs, Birahima minimise leurs portées discursives. Les bandits qui sont les chefs de guerre sont présentés comme des individus cruels. Birahima dans son entreprise explicative, donne le profil de la guerre tribale. Une guerre au cours de laquelle les innocents sont tués. La récurrence du verbe « tuer » dans le discours de Birahima installe le lecteur au paroxysme de la violence. Autrement dit, Birahima expose clairement cette violence dont les innocents surtout les femmes et les enfants sont victimes. Le discours de Birahima est tout de même surprenant du fait qu'il a participé à ces violences. Mais sa participation semble justifiée par la peur. La violence dont Birahima fait mention le pousse à nourrir l'espoir de devenir un enfant-soldat. Kourouma fait ce rapprochement avec les enfants-soldats qui sont devenus très violents et sans pitié. Le narrateur fait remarquer que :

C'est au moment de partir, quand ils ont voulu emmener les patrons associés et qu'un a refusé, qu'il y a eu un éclat. Un soldat-enfant s'est réveillé et a tiré. Ils ne connaissent que ça, tirer, rien que tirer. Et ça a fait un grabuge généralisé. Des fusillades nourries et résultat : des morts, de nombreux morts. Walahé ! Cinq soldats-enfants et trois soldats ont été bousillés. (A.N.O, p.113).

On voit clairement l'envergure de la violence dont vivaient les enfants que nous présente Ahmadou Kourouma à travers Birahima. Ils sont prêts à tout faire. La violence est devenue un sujet de gloire pour ces enfants entraînés pour devenir « enfant-soldat ». Tirer sur ses ennemis, c'est ce qu'on observe au temps de guerre mais lorsqu'on s'acharne sur les pauvres innocents et même parfois sur ses propres partenaires, c'est être vraiment méchant et violent. L'auteur évoque

le cas de Sarah qui est en cachette la petite amie de Tété brûlée. Sarah fait partie des centaines de combattants en route pour rejoindre le camp de l'ULIMO, car elle est très attachée à Tété brûlée. Tout le groupe a besoin du haschisch comme remontant et Sarah en a tellement consommé qu'elle ne peut plus marcher. Lorsque Tété brûlée a voulu l'aider à se tenir debout, elle tire à bout portant sur son amant. Pourtant, sous l'emprise de la drogue elle n'a pas pu ajuster son tire. Tété brûlée riposte en lui envoyant « une rafale dans les jambes et l'a désarmée » (A.N.O, p.89). Malheureusement pour Sarah, elle finit dans la gueule des vautours et des fourmis magnans.

Un autre cas évoqué par l'auteur est celui de Fati, un personnage du roman. Elle est comme les autres enfants-soldats, très méchante. Comme les autres filles soldats, elle fume le hasch et croque de l'herbe et est « tout le temps dans les vapeurs » (A.N.O, p.95). Lors de l'attaque d'un village un jour, à la recherche de quoi remplir le ventre, Fati tombe sur deux petits gamins très mignons. Et comme ils semblent être indifférents à la question que Fati leur pose, elle a voulu tirer en l'air pour les effrayer. Malheureusement, elle est dans les vapeurs et elle les a bien mitraillés avec son kalachnikov. « L'un était mort, l'autre blessé » (A.N.O, p.95). Fati se fond en larmes car elle se rend compte qu'elle a fait du mal à des jumeaux. Or, selon la conception populaire, on ne fait pas du mal aux jumeaux. À partir de cet instant, l'âme de Fati sera hantée par les « gnamas » (les gnamas sont les âmes, les ombres vengeresses des morts) des jeunes jumeaux.

D'autres enfants sont prêts à éliminer même la vie de leur maître. Nous avons le cas de Tété brûlée dans *Allah n'est pas obligé*, qui tue son maître Papa le Bon. La violence domine vraiment le pays si bien qu'une « mère n'avait pas pu emmener avec elle dans sa fuite éperdue

(violente et extrême d'après mon Larousse) » (A.N.O, p.94), ses deux mignons enfants. Les enfants soldats étaient prêts à tout faire pour le maintien de leurs vies.

Non seulement on observe les enfants-soldats perpétrer la violence dans le pays, mais il y a aussi certains parents qui sont violents à l'égard de leurs propres enfants ou des enfants hébergés. Le cas de Sarah en témoigne. Bien qu'elle soit une enfant, elle doit aller vendre pour sa tante qui l'héberge chez elle. Sarah se lève très tôt chaque matin pour faire la vaisselle et la lessive et ensuite elle doit aller vendre la banane dans la rue. Au retour dans la soirée, elle doit mettre la marmite au feu et laver le bébé. En cas d'une faute, elle subit des châtements corporels et des punitions très dures : « Elle la chicota fort, l'enferma et la priva de souper. Elle menaça : 'la prochaine fois je te frapperai plus fort et t'enfermerai pendant un jour sans repas' » (A.N.O, p.91). Ces propos font allusion à la tutrice de Sarah.

D'autre part, on retrouve le père de Sékou Ouédraogo qui est victime de la violence de la part de son employeur. Son père travaille tranquillement comme gardien d'une des villas cossues. Avec ce travail modeste, il arrive à s'occuper de sa petite famille et de la scolarité de son enfant Sékou. Puis un jour, les choses ont changé Il est accusé d'être complice des brigands qui sont venus attaquer son employeur. « Comme il n'y a pas de justice sur cette terre pour le pauvre, le père de Sékou a été torturé et emprisonné » (A.N.O, p.117). N'étant plus présent pour assurer son rôle de père dans la vie de son enfant, notamment payer son écolage pour que Sékou aille à l'école, et sa mère aussi qui n'avait pas les moyens pour substituer le père sur ce plan, Sékou se retrouve dès lors dans la rue et finalement parmi les enfants-soldats.

Un autre cas de violence énoncé dans *Allah n'est pas obligé* est semblable à celui de Mahan la tante de Birahima. Le père de l'enfant soldat Sosso « la panthère » est lui aussi violent

et souldard, qui a l'habitude de frapper sa femme. Ne pouvant plus supporter de voir sa mère soumise à de telles humiliations, Sosso tue son père et s'enfuit du village.

Kourouma nous montre, à travers son roman, que la violence est omniprésente dans le contexte de son œuvre. Excédé lui-même par la cruauté qu'il découvre, Birahima essaie par exemple de justifier pourquoi de nombreux Sierra Léonais sont les « manches courtes » et d'autres les « manches longues ». Il attribue la formule lapidaire « pas de bras pas d'élections » à Foday Sankoh. Très hostile aux élections démocratiques, il trouve une « formule cruelle » pour s'y opposer. Il ordonne qu'on coupe « les mains aux maximum de personnes, au maximum de citoyens sierra-léonais », car dans sa logique, celui qui n'a pas de bras ne peut pas voter. Que cela soit Birahima ou les enfants de son âge ou bien même les habitants de son pays, ils sont tous victimes de la violence.

Dans *Contours du jour qui vient*, nous observons pratiquement la même situation chez la petite Musango. Musango et beaucoup de personnages du roman ont été victimes de la violence perpétrée dans le pays. La protagoniste elle-même a été victime d'une violence insupportable. D'abord, elle est mentalement violentée car elle est accusée d'être un « enfant-sorcier ». Ensuite, elle subit de la violence corporelle de la part de sa propre mère :

Lorsque tu t'es saisie de la demi-jeanne de pétrole, [...]. Ils t'avaient vue me garnir les oreilles, les narines et le sexe de papier journal, afin que le feu prenne plus vite. Mes bras étaient attachés à la tête du lit. Tu m'avais sanglé les jambes après les avoir écartées. J'étais nue et ma peau portait encore les marques laissées par les

bambous. Les chéloïdes se formaient à peine sur mon dos déchiré.

(C.J.V, p.20).

Dans un rapport de L'Unicef de 2009, disponible en ligne, il est clairement établi que si les grands conflits interétatiques ont diminué dans le monde, les guerres internes ont progressivement augmenté posant un réel danger pour les enfants : « l'impact sur les enfants n'a jamais été aussi brutal » et que les conséquences directes des conflits constituent une augmentation de la « violence sexiste, le meurtre et la mutilation, la séparation des familles, la traite et les détentions illégales ».

Les crises de violence de la mère de Musango, prennent la tournure d'une crise de folie. La colère et la haine infondées d'Ewenji, la mère de Musango, envers sa propre fille qu'elle a mise au monde et qu'elle est tenue de protéger et d'aimer, l'aveuglent et la poussent petit à petit vers un extrême barbarisme vis-à-vis de sa fille. Ainsi, l'attachement, en tant que besoin social primaire et naturel tel que décrit par John Bowlby comme étant le « produit des comportements qui ont pour objet la recherche et le maintien de la proximité d'une personne spécifique », ne fait pas partie du quotidien des géniteurs de Mboasu. Il faut également noter que la figure d'attachement est la personne vers laquelle l'enfant dirige ses comportements d'attachement. Et la mère est généralement la personne la mieux placée ou la première personne pour tenir ce rôle, selon Bowlby. En outre, dans le cas d'espèce, Ewenji qui doit répondre aux besoins de Musango et la protéger apparaît comme son bourreau, et par conséquent, « elle ne saurait pas considérée comme une figure d'attachement » fait remarquer Hayatou Guedeyi dans son article intitulé « La représentation de l'enfance fragmentée dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano ».

Outre Musango, d'autres personnages sont victimes de la violence dans l'œuvre de Miano. Beaucoup d'enfants de son âge par le même scénario sont accusées d'être « enfant-sorcier ». D'une manière ou d'une autre, ils subissent la violence mentale et corporelle. Dans cet état de débilité du pays, les rebelles profitent de la situation pour violenter la population. C'est ce qu'on observe lorsque les rebelles atterrissent un jour dans le centre d'accueil des enfants de la rue où sont hébergés Musango et certains enfants de la rue. Ils exercent la violence sur les membres du centre et, par suite, ils pillent le centre et tous les occupants se sont dispersés.

En réalité, il n'y avait eu que des pillages, les rebelles démunis fondant sur les villages de la région afin de dépouiller les populations. C'était cela leur guerre de libération. Une fois qu'ils avaient tout pris, ils étaient descendus en ville, et on les voyait dans les rues ces garçons en guenilles, alcooliques, drogués et sans repères. La guerre était finie, disait-on, mais elle ne devait en fait cesser, prenant les formes que lui imposaient les contingences. (C.J.V, p.40).

Après l'incident du centre, Musango et les siens se sont retrouvés chez madame Wengisané. Les rebelles sont venus les menacer violemment et ont kidnappé Musango puis après elle est vendue.

Miano nous fait voir clairement comment la violence rode autour des habitants du pays imaginaire qu'elle représente dans *Contours du jour qui vient*. Ainsi, à travers leurs œuvres, les deux écrivains mettent en évidence la violence qui se manifeste à l'époque où ils situent leur œuvre. Une violence qui va avoir certainement des conséquences néfastes sur tous les personnages de leur roman. Les populations ont déserté les villages pour aller vivre dans la

brousse à cause de la violence perpétrée dans les villages. Nous remarquons également que les deux écrivains se sont servis de l'enfant d'une manière symbolique pour représenter l'Afrique colonisée.

#### **4.1.3 Enfant- renaissance de l'Afrique**

Les deux écrivains, Ahmadou Kourouma et Léonora Miano, s'inspirent de « faits réels et de données historiques », comme le souligne Valérie Dusailant-Fernandes dans son article intitulé « Le sort des enfants de la post colonie : « suite africaine » de Léonora Miano », pour mettre en évidence les histoires austères et dérangeantes qui exposent non seulement des images des enfants en face d'une situation particulièrement critique, mais aussi les discours que l'enfant porte sur sa propre condition ainsi que les moyens et les actions qu'il met en place pour se protéger ou pour trouver une réponse à son enfance hypothéquée.

Pour Miano, il existe de façon métaphorique une relation essentielle indissociable entre les conditions de ces sujets secondaires, héros et héroïnes dans son œuvre romanesque, l'histoire et le statut précaire présent des nations postcoloniales cinquante ans après leurs indépendances

Lors d'un entretien avec Jean Ouedraogo, Ahmadou Kourouma lui déclare qu'il « écrit un roman pour une raison donnée » et qu'il faut qu'il ait « une motivation puissante pour écrire quelque chose ». Aussi, l'humour semble être la seule voie « obligée » pour dresser le portrait de l'Afrique contemporaine dans le tournant le plus sombre de son histoire. Disséminée dans tout le roman, l'humour lui permet de raconter avec aisance les cruautés inhumaines d'un continent à la perte. Comme le souligne Xavier Garnier, le langage sert à « alléger le poids du réel ».

Ainsi, Kourouma et Miano utilisent l'enfant pour représenter le continent africain. Chacun, de sa part, évoque l'idée de la renaissance de la chère mère Afrique. De façon artistique,

Kourouma utilise Birahima pour représenter l’Afrique. Cet enfant, tout comme l’Afrique, a traversé les moments difficiles depuis sa naissance. Commenant par un cadre familial instable, en passant par un voyage périlleux où il doit commettre des atrocités et des horreurs pour protéger son existence, il finit par retrouver sa « stabilité » en retournant dans son pays d’origine. De façon symbolique, l’Afrique a traversé beaucoup de difficultés au cours de son histoire depuis l’avènement de la colonisation en passant par la décolonisation, et débouchant finalement sur la néo-colonisation. Elle est exploitée de part et d’autre. Ses matières premières sont pillées d’une part et sa réserve d’hommes pillés d’autre part. L’Afrique est dépouillée de ses enfants qui sont utilisés par les colons dans les champs de bataille. Ils sont généralement connus sous le nom de « tirailleurs sénégalais ». Kourouma, dans *Allah n’est pas obligé*, ramène le protagoniste, Birahima sur sa terre natale. De manière symbolique, il donne un signal fort à l’Afrique, que l’espoir d’une renaissance est toujours possible. Il semble dire que l’Afrique peut reprendre entre ses mains sa propre « destinée », que tout n’est pas fini, de dire non, comme Birahima qui a abandonné ses armes, et prendre les choses en main comme lui, qui a préféré retourner au pays.

Dans la même veine, Miano utilise Musango comme symbole du continent africain. L’Afrique, comme Musango, a beaucoup souffert de la colonisation. Ces ressources souterraines ainsi que humaines sont saccagées et pillées par le colonisateur. Tout comme Musango qui a traversé d’énormes difficultés, l’Afrique a connu d’innombrables peines. La petite fille est utilisée comme l’image de l’Afrique et la fin de son histoire donne un signal d’alarme à la chère mère Afrique, qu’il y a toujours de l’espoir. Musango, après avoir traversé toutes ces difficultés, finit par retrouver ce qu’elle cherche pendant longtemps ; sa mère. Dans son œuvre, Miano utilise en un premier temps l’enfant pour représenter l’Afrique et ensuite pour transmettre un message fort à l’Afrique, celui de la renaissance. Elle montre qu’en réalité l’Afrique a connu

toutes ces difficultés certes, mais elle peut retrouver sa stabilité économique et culturelle en remettant les choses sur les bons rails après le départ du colonisateur du continent. Après avoir traversé les ruelles et même être exploitée par ses maîtres, Musango retrouve finalement sa mère. Symboliquement parlant, l'Afrique aussi peut retrouver sa stabilité après tant d'années de souffrances, de marginalisation, de soumissions et d'exploitation. Miano proclame un message de renaissance pour l'Afrique. Tout comme Musango, qui retrouve finalement sa mère, l'Afrique se renaitra en évitant de s'apitoyer sur son sort et de dépendre de l'Occident tout en œuvrant dur pour relever le défi et bien se positionner dans le monde comme les autres continents

Ainsi, nous venons de voir la similitude entre les enfants que les deux écrivains ont choisis comme protagoniste et le continent africain. Dans leurs œuvres respectives, ils encouragent l'Afrique à se réveiller et la rassurent que ce réveil est tout à fait possible.

#### **4.1.4 L'enfant de la rue**

Le problème majeur auquel les deux écrivains ont fait beaucoup plus allusion dans leurs romans est celui de l'enfant de la rue. La situation de la majorité des enfants pendant et après la guerre est de se retrouver dans la rue. Kourouma se sert de la littérature pour dénoncer l'état précaire dans lequel se trouvent les enfants pendant et après la guerre. La vie de Birahima connaît deux moments forts : d'abord, l'encadrement de sa mère et de sa grand-mère ; ensuite l'orphelin devenu enfant-soldat. Avant la mort de sa mère, il mène une vie misérable mais tranquille. Il supportait sans se plaindre les douleurs de sa mère qui « marchait sur ses fesses » à cause de l'ulcère qui a handicapé sa jambe droite. Il est aussi habitué aux « odeurs abominables » de sa mère qui l'imbibent tout le corps. Quand sa mère est morte, Birahima s'est senti seul et sans protection malgré la présence de sa grand-mère. Le désespoir de n'être pas parti

immédiatement avec sa tante Mahan l'a entraîné dans la rue pour y partager la vie de délinquance avec les autres « birakoros déscolarisés ». Lorsqu'il apprend enfin qu'il peut rejoindre celle qui aurait pu être sa « seconde maman ou sa tutrice » (A.N.O, p.38), l'espoir renaît. Mais il n'a aucune idée de l'aventure qui l'attend sur cette voie qu'il « estime salutaire ».

Birahima n'est pas seul dans la rue. Il y a aussi beaucoup d'enfants qui se retrouvent dans la rue à cause de cette défaillance du cadre familial. C'est des situations qui se présentent dans la vie réelle. Pour certains enfants, c'est la guerre qui est à la base de leur présence dans la rue. Soit leur père ou leur mère est mort ou bien les deux sont morts. Ils sont alors laissés à la merci de la rue. C'est la rue qui devient tout pour eux.

Miano, pour sa part, met en évidence les conditions des enfants pendant et après la guerre dans *Contours du jour qui vient*. Musango la protagoniste du roman se retrouve un beau jour dans la rue parce que sa mère juge qu'elle est un « enfant-sorcier » et qu'elle n'a plus de place parmi les siens. Avec l'action conjuguée de la société qu'on qualifie de tradition, Ewenji chasse sa petite fille Musango de la maison. Ne sachant pas où aller après cet incident, Musango se retrouve tranquillement dans la rue. Son cas n'est pas isolé car le roman nous parle de ces nombreux enfants qui se précipitent dans la rue à cause de la dureté de comportement qu'ont leur père. Certains parents accusent délibérément leurs enfants « d'enfant-sorcier » juste pour se débarrasser d'eux. D'autres parce qu'ils n'ont pas les moyens pour subvenir aux besoins de leurs enfants font tout pour les renvoyer dans la rue.

La guerre, après avoir balayé tout sur son passage, laisse souvent des enfants sans père ni mère. Ces enfants qui n'ont aucun endroit où aller se retrouvent aisément dans la rue. La majorité des enfants de la rue sont utilisés par des seigneurs de guerre pour pouvoir arriver à leur fin. Les

enfants de la rue sont un réel souci pour Kourouma et Miano. C'est pour cette raison qu'ils dénoncent cette situation dans leurs romans.

#### **4.1.5 L'enfant orphelin**

La présence des parents dans la vie d'un enfant est primordiale pour son développement physique et psychologique normal. Lorsqu'un enfant perd l'un de ses parents ou les deux, cela se répercute sur sa croissance et son développement. Il devient un souci non seulement pour sa famille mais aussi pour la société en général. Birahima, comme Kourouma nous le présente, perd son père dès son plus jeune âge. Il devient orphelin de père. La vie de sa mère aussi est très courte à son côté. Elle a rendu l'âme peu après la mort de son mari. Ils laissent alors derrière eux, Birahima « orphelin » de père et de mère. Kourouma nous montre la condition des enfants qui ont perdu leurs parents.

Dans *Contours du jour qui vient*, Miano met en évidence l'état dans lequel se trouve Musango après avoir perdu son père adoptif. Elle devient « orphelin » de père, aussi tout comme Birahima. C'est à partir de cet instant que les problèmes ont commencé pour la petite Musango. La mère quand bien même elle est présente ou vivante, elle est comme inexistante dans la vie de Musango. C'est une mère figurément morte. Musango a beaucoup souffert de cet orphelinat.

C'est ainsi que les écrivains, à travers leurs romans, dépeignent les problèmes que les enfants « orphelins » rencontrent dans la vie. La guerre a un grand rôle à jouer sur ce plan, car la plupart des parents sont décédés à cause de la guerre et les enfants sont livrés à eux-mêmes.

#### 4.1.6 Le commerce des enfants

La commercialisation des enfants est l'une des pratiques très courantes qu'on peut remarquer dans *Allah n'est pas obligé* et *Contours du jour qui vient*. La situation qui prévaut, selon ce que nous décrivent Kourouma et Miano, oblige ou pousse les gens à s'impliquer dans ces genres de pratiques. Les enfants sont vendus aux seigneurs de guerre et aux rebelles pour servir dans l'armée. Puisque l'armée représente l'institution qui garantit la survie et le bien-être, la plupart des gens y sont tournés. Vaut mieux avoir une arme pour se défendre que de se défendre les mains vides. D'autre part, comme le montre Miano, les enfants sont commercialisés pour être assujettis à des travaux forcés : « Don de dieu m'a dit que vous cherchiez des petites filles pour le ménage, les fillettes que personne ne viendrait réclamer [...]. Ils se sont éloignés pour discuter, et je ne peux te dire quelle valeur ils m'ont accordé » (C.J.V, p.45). Le trafic des enfants est l'un des problèmes sur lequel Miano met l'accent, dans *Contours du jour qui vient* et les conditions de travail dans leurs différents lieux ne sont pas favorables.

Par ailleurs, d'autres enfants, surtout les filles, sont vendues et commercialisés pour aller se livrer à la prostitution à l'étranger. Certaines dans l'ignorance se joignent volontairement au groupe juste parce qu'on les a trompées qu'il y a une vie meilleure à l'étranger. D'autres, compte tenu de la situation dans le pays, sont contraintes de se prostituer pour trouver de quoi à se nourrir. Cette situation entraîne beaucoup de jeunes filles dans la prostitution. Les filles qui sont dans la rue n'ont qu'à choisir entre devenir enfant-soldat ou vendre leurs corps pour trouver de quoi à se nourrir. Kourouma et Miano dans leurs romans mettent en exergue la situation dans laquelle se trouvent les enfants. Voyons à présent le cas de la sorcellerie.

#### 4.1.7 L'enfant et la sorcellerie

La croyance populaire est très attachée au « cannibalisme sorcier » qui conçoit le sorcier comme un mangeur d'âmes. Il a le pouvoir de se transformer la nuit pour se promener ou prendre possession du corps de sa victime. La sorcellerie dans l'imaginaire populaire, semble être le domaine de prédilection des femmes. Ainsi, dans *Allah n'est pas obligé*, Balla est considéré comme sorcier au sens positif de guérisseur, les femmes sorcières, comme la mère de Birahima et l'exciseuse, sont des sorcières au pouvoir maléfique. Poussées par la haine, l'envie ou la jalousie, les sorcières sont supposées pousser des substances inconnues dans le corps de leurs victimes. L'exciseuse du village de Togobala de la race des Bambara est une sorcière, à la fois guérisseuse et jeteuse de sorts. Dans un premier temps, émue par la beauté de Bafitini, elle a pu arracher la jeune excisée de la main du méchant génie de la brousse qui, chaque année, choisit parmi les excisées sa proie. Mais ce dévouement de la sorcière a un prix : celui de voir la jeune fille guérie épouser son fils, un impie de chasseur bambara. Face au refus de tout le village de laisser la pieuse musulmane faire sa vie avec un cafre de bambara, « l'exciseuse et son fils également magicien se sont tous deux très fâchés, trop fâchés. Ils ont lancé contre la jambe droite de ma mère un mauvais sort [...] trop fort, trop puissant » (A.N.O, p.24).

Ce sont les autres sorciers et marabouts consultés pour guérir Bafitini de la pourriture de sa jambe qui incriminent ainsi l'exciseuse et son fils sans réelle preuve si ce n'est la conviction qu'ils ont cherché à se venger de la jeune fille spirituellement. Leur dessein est de détruire intérieurement et physiquement leur proie jusqu'à ce que la mort s'en suive. Cette violence ésotérique est donc une punition exécutée par les esprits malveillants que seuls les jeteurs de sort peuvent calmer. Or entre temps, l'exciseuse est décédée de même que son fils, encorné par un buffle. Rien ne justifie l'accusation portée à l'encontre de l'exciseuse, mais à défaut de

diagnostique formel et scientifique, l'esprit superstitieux désigne les coupables et s'en tient aux supputations. Dans tout le village de Togobala, on est convaincu que la médecine moderne ne peut rien contre cette plaie qui, causée par la sorcellerie, ne peut être guérie que par un guérisseur africain. La superstition devient le justificatif infaillible de toutes les situations et une excuse de l'ignorance sociale. Aussi dans l'autre village, est-on convaincu que la disparition de l'exciseuse et de son fils dans les conditions peu claires ne peut être que l'œuvre de Bafitini dont la sorcellerie devient plus puissante et plus efficace encore. La nature incurable de son ulcère est vite attribuée par la horde de devins et voyants à la sorcellerie. Et si Birahima quitte la case de sa mère pour devenir un enfant de la rue, c'est en partie en raison de toutes les rumeurs qui circulent sur la sorcellerie de sa mère, comme il le mentionne lui-même :

Quand j'ai appris tout ça, quand j'ai su la sorcellerie de ma mère, quand j'ai su qu'elle mangeait dans sa jambe pourrie, tellement j'étais surpris, estomaqué, que j'ai pleuré, trop pleuré, quatre jours nuit et jour. Matin cinquième jour je suis parti de la case avec décision de ne plus manger avec maman. Tellement, tellement je la trouvais dégoûtante. Je suis devenu un enfant de la rue. Un vrai enfant de la rue qui dort avec les chèvres et qui chaparde un peu partout dans les concessions et les champs pour manger. (A.N.O, p.18).

Sous un autre angle, Kourouma met en relief la manière dont les grigris mans, au service des seigneurs de guerres, jouent sur la crédulité des belligérants par des pratiques magico-religieuses présumées être source d'une énergie efficace dans le combat et face aux balles

ennemies. Dans *Allah n'est pas obligé*, ce sont Yacouba le bandit boiteux et son acolyte Sékou qui incarnent la superstition. Ils n'ont d'intérêt que l'argent et grâce à une rhétorique bien adaptée à leur truanderie, ils gagnent rapidement la confiance des chefs de faction. Ils fabriquent des amulettes, préparent des portions magiques, imposent des sacrifices à leurs victimes pour changer ce qui est néfaste au cours de leur destin. Le colonel Papa le Bon, le cou barbé de talismans et malgré les nombreux sacrifices consentis sur conseil de son protecteur spirituel Yacouba, a succombé aux balles :

Les balles ont traversées le colonel Papa le bon malgré les fétiches de Yacouba. Yacouba a expliqué : le colonel avait transgressé les interdits attachés aux fétiches. D'abord on fait pas l'amour avec un grigri. Secondo, après avoir fait l'amour, on se lave avant de nouer les grigris. Alors que le colonel Papa le bon faisait l'amour en pagaille et dans tous les sens sans avoir le temps de se laver. Et puis il y avait une autre raison. Le colonel n'avait pas fait le sacrifice de deux bœufs écrit dans son destin. (A.N.O, p.90)

Au camp Zorzor, Papa le bon n'est pas seulement seigneur de guerre. C'est un féticheur qui prétend chasser le diable des corps de certaines personnes à travers ses séances de désenvoutement et de désensorcellement. Dans sa superstition, le capitaine Kid ne peut être tué au front s'il n'y a pas une âme malveillante qui lui veut. Il faut retrouver le sorcier mangeur d'âmes et le faire avouer son forfait. Sous le roulement endiablé de tamtams et dans une atmosphère de buverie, Papa le bon se saisit une vieille femme du nom de Jeanne et dans une curieuse scène d'inculpation le fait avouer son forfait.

Dans *Contours du jour qui vient*, nous observons une violence physique et mentale perpétrée à l'égard des femmes ou des enfants. La mère de la narratrice-héroïne, Ewenji, certaine que le corps de sa fille abrite un démon, n'a cessé de déchaîner sa colère sur le corps physique de Musango. Cette colère vient du désespoir face à mort de l'homme qu'elle aime tant, la mort de celui qui doit lui procurer la stabilité financière et sociale. Décrite alors comme un assoiffé de sang, Musango incarne parfaitement aux yeux de sa mère, le « mal par excellence ».

En outre, d'après Sésé, Musango est envoyée par une tante jalouse afin de maudire le succès, bien que relatif, de sa sœur Ewenji : « C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon que ta sœur Epéti a envoyé te terrasser. Tu sais qu'elle ne voulait pas que tu épouses cet homme » (C.J.V, p.18). À la lumière de cette révélation, Ewenji déverse toute sa colère sur le corps physique et fragile de sa petite fille Musango. Filip de Boeck dans son article intitulé *Le « deuxième monde » et les « enfants-sorciers » en République démocratique du Congo*, explique que les enfants dits « sorciers » sont souvent victimes d'agression provenant de leur entourage familial et sont, pour la plupart, sujet de marginalisation :

Tous ces soupçons cachés et ces accusations ouvertes débouchent sur un violent conflit au sein de la famille de l'enfant suspecté. Souvent, l'enfant dont il s'agit est battu sévèrement et même, dans certains des cas extrêmes, tué par les membres de famille ou des voisins. La plupart de ces enfants, toutefois, sont simplement rejetés et reniés. (p.32-57).

Cette brutalité dont parle De Boeck est perpétrée sur la narratrice avant d'être chassée du cadre familial : « deux jours plus tard, tu m'avais attaché, la tête en bas à une branche de manguier. Tu

avais empoigné des bambous encore verts et ils avaient fendu l'air pour venir me déchirer la peau, encore et encore et encore... Tu tremblais de tout ton corps alors que tu t'acharnais sur moi » (C.J.V, p.19).

#### 4.1.8 L'enfant et la drogue

« Le tabac nuit gravement à la santé ». C'est ce qu'on lit d'habitude sur les panneaux publicitaires des fabricants du tabac. Pour dire que même ceux qui sont spécialisés dans la commercialisation du tabac ou de la drogue savent très bien que c'est une substance néfaste pour la santé de l'homme. Dans les périodes de guerre, comme le montre Kourouma, la drogue sert d'outil de travail pour les enfants qui ont rejoint l'armée, en particulier, et pour tous les hommes de l'armée, en général. À chaque fois ou presque tous les jours, ils sont obligés de prendre de la drogue pour pouvoir bien mener leur mission. Birahima reconnaît dans son récit qu'il y avait assez de drogue à leur disposition et ils en consomment à chaque fois que besoin se fait sentir :

Et chaque fois elle en profitait pour fumer le hasch et croquait de l'herbe. Nous avons le hasch et l'herbe en provision. (A provision signifie en grande quantité). A provision parce que nous avions vidés le stock. Et elle fumait et croquait sans discontinuer. (A.N.O, p.89).

La drogue n'est plus un sujet de tabou pour les enfants entraînés dans la guerre. Ils consomment le hasch comme bon leur semble. L'enfant en contact permanent de la drogue fut un sérieux problème que Kourouma soulève dans *Allah n'est pas obligé*. Ce même problème est également décrit par Miano lorsqu'elle évoque le cas des enfants soldats exploités par les rebelles pour semer la pagaille à travers le pays. Dans leur état de déraisonnement, non seulement ils pillent

les villageois, mais ils profitent également de l'occasion pour violer les jeunes filles : « Donc un matin, au bord de la piste menant à la rivière, une des filles fut trouvée violée et assassinée. Une petite fille de sept ans, violée et assassinée. Le spectacle était si désolant que le colonel Papa le bon en a pleuré à chaudes larmes » (A.N.O, p.81). Cet exemple est l'un des plusieurs cas de viol perpétré sur les jeunes filles dans l'œuvre de Kourouma.

Miano aussi, fait allusion à ce genre de phénomène dans son roman, *Contours du jour qui vient*. Les soi-disant hommes de dieu ont permis que le viol soit commis sur la jeune fille Endalé. Ces genres de pratiques qu'ils appellent purification des âmes se débouchent la plupart du temps sur des viols. L'exemple typique d'Endalé est l'un parmi des nombreux cas de viol perpétré sur les jeunes filles dans *Contours du jour qui vient* de Miano

## **4.2 Points de divergences**

### **4.2.1 L'enfant et la masculinité**

Un enfant peut être de sexe masculin ou féminin. Kourouma choisit le garçon dans *Allah n'est pas obligé* pour mettre en exergue sa valeur traditionnelle africaine. Le garçon occupe une place importante dans la famille tradition africaine. Le garçon, dès sa naissance, se voit comme le remplaçant de son père dans le futur. Celui-ci occupe une place importante dans le système patriarcal. Birahima n'est pas du tout différent. Il subit la cérémonie d'initiation, à savoir la circoncision pour montrer sa masculinité. Après cette cérémonie, l'enfant devient mur dans la société. Notre analyse montre que Kourouma néglige la place de la jeune fille dans le foyer, c'est pour cela qu'il choisit le garçon comme protagoniste du roman *Allah n'est pas obligé*. Le terme masculinité est défini selon le dictionnaire *Larousse* comme un ensemble de comportements considérés comme caractère du mâle. Notre étude étant basée sur la sociocritique, nous avons

jugé important de parler de la masculinité. Les études sur la masculinité parlent de la supériorité des hommes dans la société. Aussi, elle peut être la tradition par laquelle les garçons sont préférés aux filles. Ceci se voit souvent dans le domaine de la succession. Pour Kourouma, qui est un homme traditionnel, le choix du garçon est important. Le garçon est capable de subir toutes les souffrances. Dans notre analyse, nous avons vu tout ce que l'enfant a vécu, étant un enfant-soldat. Il a le courage de survivre dans des situations difficiles. Avec ce statut d'enfant-soldat, le garçon fait beaucoup de choses pour montrer cette masculinité : « Vint mon tour. J'ai pas laissé me monter sur les pieds moi aussi. J'ai chialé comme un enfant pourri : "Enfant-soldat, small-soldier, soldat-enfant, je veux devenir un enfant-soldat, je veux aller chez ma tante à Niangbo " » (A.N.O, p.58). L'image de l'enfant dans *Allah n'est pas obligé* repose sur l'enfant masculin africain. Le garçon est considéré comme le plus fort même, dans la souffrance. Ce choix du garçon renforce cette idéologie patriarcale dans la société africaine traditionnelle. Certains donnent le terme de « machosisme » à cette idéologie, pour montrer que le garçon est fort.

#### **4.2.2 L'enfant et la féminité**

Selon le dictionnaire *Larousse*, la féminité est l'ensemble des caractéristiques morphologiques, psychologiques et comportementales spécifiques aux femmes. Ces comportements sont influencés par l'environnement socioculturel. La féminité contribue à l'identité culturelle et sexuelle de la fille ou de la femme. L'enfant est reconnu par son sexe dès sa naissance. Pour Miano, la féminité joue un rôle important dans le développement de l'enfant.

Miano présente, la féminité de la petite Musango. Elle lutte dès sa naissance. L'auteure du *Contours du jour qui vient* étant féministe, fait ce choix pour promouvoir la valeur de la femme dans la société en général et en particulier de la jeune fille dans le foyer. A travers la fille de

Mulonga, Miano affiche son point de vue sur la place de la fille dans la société. Elle montre que la place de la fille n'est pas seulement dans la cuisine ou dans le champ, comme les traditionnistes le présentent, mais que la fille, peut aussi avoir le même droit que le garçon. Elle établit l'égalité entre les deux sexes. Miano présente Mulonga qui s'intéresse beaucoup à l'instruction scolaire de sa fille. «... Elle a veillé à son instruction et à sa santé. [...]. Inscrite en maîtrise de lettre à Paris, elle a abandonné ses études pour rentrer à Mboasu » (C.J.V, p.180). Miano montre que le garçon et la fille doivent être traités sur un pied d'égalité. Elle présente le féminisme que nous pouvons appeler « féminisme primaire », parce qu'elle commence avec la petite fille. La petite fille lutte pour son droit dans ce roman. Le féminisme étant un perpétuel combat de la femme, s'observe chez la petite fille. On voit une lutte qui commence dès l'enfance. Miano présente un féminisme complet, c'est-à-dire un féminisme qui parle de la femme dès la naissance jusqu'à l'âge adulte. La petite Musango lutte dans tout le roman. Elle est prête à combattre dans la vie pour un avenir meilleur.

Le droit de l'enfant s'observe à travers ce féminisme. L'idéologie du féminisme dans ce travail montre comment la fille se montre forte dans la souffrance. Miano donne un visage du féminisme à l'enfant en l'abordant depuis le berceau. Ce combat pour l'enfant est très unique dans *Contours du jour qui vient*.

Ainsi, nous venons de voir le point de vue de Kourouma et de Miano sur le choix des enfants selon leur identité. Pour Kourouma, la fille n'est qu'un complément de la famille. Sa place ne se trouve que dans la cuisine ou dans le champ. Telle est la mentalité que certains ont concernant la place de la fille dans la famille patriarcale africaine. Cela explique le choix du garçon de Kourouma. Dans son œuvre, *Contours du jour qui vient*, Miano restitue la place de la fille, qui autrefois était négligée. Elle montre que la fille peut faire ce que le garçon fait.

### 4.3 Le droit de l'enfant

L'enfant semble avoir perdu sa place dans le monde contemporain. Certaines œuvres picturales des années passées présentent l'enfant comme un adulte à l'échelle réduite. On accorde peu d'importance à l'enfance. Avec l'avènement de l'explosion démographique, la plupart des familles n'ont pas les moyens de subvenir aux besoins vitaux de leurs nombreux enfants. Beaucoup d'enfants n'ont pas accès à une alimentation équilibrée et suffisante. Seulement une minorité d'entre eux a accès à l'eau potable et une alimentation saine et équilibrée. La majorité souffre de « malnutrition » et est « sous-alimentée ». Ces carences alimentaires provoquent parfois la mort. La pauvreté est la source principale ou un facteur crucial parmi la plupart des autres violations des droits de l'enfant.

Dans la plupart des pays, le « système sanitaire » traverse des moments très difficiles à cause du manque de moyens. Beaucoup de femmes enceintes et les enfants n'ont pas accès aux hôpitaux, moins encore aux soins et au personnel médical de base. La question devient de plus en plus inquiétante surtout dans les campagnes et les milieux les plus reculés. Ceci explique le fort taux de mortalité infantile.

D'un autre côté, par manque de moyens, le « système éducatif » dans certains pays présente de nombreuses insuffisances, malgré les efforts consentis pour son amélioration. Malgré un taux d'alphabétisation faible, peu d'enfants poursuivent leur étude après le cours primaire. Dans les zones rurales ou les villages, certains ne vont même pas à l'école. Ce faible taux d'alphabétisation s'explique généralement par le manque d'infrastructure, de matériels, et par des frais de scolarisation. Certains pays ont optés pour une éducation gratuite et obligatoire. D'autres pays sont à pied d'œuvre pour y parvenir. Même avec ce programme, les parents doivent payer de nombreux couts cachés : livre, cahier, uniformes, voire même les enseignants

qui sont généralement mal payés. Les enfants dont les parents sont incapables de payer ces frais sont obligés de rester à la maison. Ainsi le « droit à l'éducation » de l'enfant est totalement méprisé.

Lorsque les enfants grandissent et deviennent adultes, ils se retrouvent sans aucune éducation scolaire, car pendant toute leur croissance ou leur enfance, ils ont traversé des moments difficiles. Certains doivent travailler toute la journée pour avoir de quoi à nourrir leur famille. Ils ne vont pas à l'école et ne se nourrissent presque pas. Il y a des enfants qui meurent de faim. Les enfants ne reçoivent pas d'affection, la compassion et l'amour lorsqu'ils travaillent loin de leurs parents dans les endroits fermés ou reculés. La plupart des pays sont touchés par une pauvreté extrême. Cette pauvreté et certaines pratiques traditionnelles orientent les enfants vers le « monde du travail ». Les conditions de travail sont vraiment déplorables et les enfants travaillent parfois au péril de leur vie. Parmi les formes de travail effectué, nous pouvons noter : « enfant utilisé comme prostitué », « assistant domestique », « enfant maniant », ou « vendeur de la rue ». On les retrouve aussi souvent dans les plantations ou dans les carrières ou sur les sites d'extractions de diamant, d'or ou d'autres matières précieuses.

Un problème qui attire notre attention est comment traiter la question de l'interdiction du travail des enfants en sachant que dans certaines familles ils représentent la seule source de revenu ? Voici un extrait de la conférence sur le statut de l'enfant qui s'est déroulée à Niéna, au Mali en présence de l'ONG « Aide à l'enfance » : « Le responsable demande que les conditions de travail soient, tout de même, adaptées à la force physique des enfants. L'enfant doit pouvoir travailler en fonction de ses compétences, ses capacités physiques limitées<sup>3</sup> ».

---

<sup>3</sup> <http://teriya.free.fr/Voyage04jeunes/statutsenfant.htm>

Dans les milieux où l'enfant est sollicité un peu partout et se voit dans l'obligation de la réussite, les parents négligent complètement la scolarisation de leurs enfants. Selon M. Fournier, l'injonction à la performance génère aussi ses contre-modèles (« carence parental », « démission des parents »...). Ainsi, dans certains cas, l'enfant se confronte à l'exigence de travailler.

La récurrence des actes de violences et de négligence, y compris la violence sexuelle perpétrée sur les enfants en bas âge est très inquiétante. Etant donné que ces actes ne sont pas réprimandés, elles sont largement répandues dans la société et particulièrement dans les familles. Le châtiment corporel est très courant dans les écoles et au sien des familles. Le viol est perpétré en majorité sur les petites filles. Elles n'ont même pas le droit ou le courage de dénoncer les fautifs de peur d'être rejetées par la société et leur famille. Les enfants sont dans une situation critique, périlleuse et stressante sans aucun moyen de défense et de protection.

Par ailleurs, ces violences et ces maltraitements ont des effets néfastes sur le développement physique et mental des enfants qui les subissent. La carence dans le secteur éducatif les empêche aussi à s'éduquer pour pouvoir éviter dans l'avenir des emplois difficiles. Depuis sa création, l'Unicef s'évertue dans plus de 150 pays et territoires du monde entier pour aider les enfants à survivre et à s'épanouir, de leur plus jeune âge jusqu'à la fin de leur adolescence. Premier fournisseur de vaccin aux pays en développement, l'Unicef œuvre pour le bien-être et la nutrition des enfants. L'accès à l'eau potable et à des moyens d'assainissement font partie de son plan d'action sans oublier l'action qu'il mène pour la protection des enfants contre la violence et l'exploitation sous toutes ses formes.

#### **5.4 Conventions des droits de l'enfant**

1924 : Première déclaration internationale des droits de l'enfant par la Société des Nations

1948 : Version plus étayée de ce texte adoptée par les Nations Unies.

1959 : Déclaration en dix points sur lequel est basée l'actuelle convention.

1989 : Convention internationale des droits de l'enfant.

1990 : Entrée en application de la convention internationale des droits de l'enfant.

L'actuelle Convention internationale des droits de l'enfant concerne les individus de moins de 18 ans sauf ceux qui sont désignés comme étant majeur plus tôt (en cas d'émancipation). La convention met l'accent sur les droits à la santé et à l'éducation. L'enfant bénéficie désormais des libertés d'association, de conscience, de religion, et de réunion. Il a le droit à la parole dans toutes les affaires le concernant.

#### **4.5 Quelques organisations de la protection de l'enfant**

L'UNICEF: United Nations International Children's Emergency Fund

HUMAN RIGHTS WATCH

L'ONG « Aide à l'enfance »

L'ONG « Save the children »

Children Center International Liberia

Amnesty International

CRIN: Community based reintegration of War-affected young mothers in Liberia, Sierra Leone and Northern Uganda. 2010

## **Conclusion**

Ainsi, Kourouma et Miano se sont servis de la littérature pour mettre une lumière sur les problèmes qui minent l’Afrique. Depuis l’arrivée du colon et même après son départ, l’Afrique a connu des moments horribles. D’une part, l’Afrique a connu le pillage de ses enfants et de ses ressources naturelles par le colonisateur, et d’autre part, ce sont ses propres enfants qui s’entretuent dans les guerres civiles et ethniques. De façon réelle ou fictive, les deux écrivains mettent en évidence les problèmes de l’Afrique postcoloniale tels que la violence, le viol, l’enfant de la rue, la prostitution infantile et le trafic des enfants. Dans cette partie du travail, nous avons examiné les points de convergences et de divergences dans la problématique d’une enfance bouleversée et les droits de l’enfant.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

La croissance normale d’un enfant, comme nous l’avons vu dans notre analyse, est caractérisée par un ensemble d’éléments qui lui donnent une image bien définie lorsqu’il devient adulte. L’image que présente l’enfant lorsqu’il grandit est le produit de l’action des éléments qui l’entourent. Dans ce travail, plus précisément au chapitre 1, nous avons parlé du cadre théorique, basé sur la « sociocritique », concept élaboré et développé par Claude Duchet. Également, nous avons défini quelques mots qui font partie du champ lexical de notre travail. Nous nous intéresserons à quelques concepts, comme le discours social et le sociogramme. Ensuite, le chapitre met en évidence la recension critique sur les travaux de nos deux auteurs et quelques travaux sur l’enfance. Dans cette partie, nous avons vu aussi le résumé de la vie de nos deux écrivains notamment Ahmadou Kourouma et Miano.

Plus loin dans le chapitre 2, nous avons vu qu'un enfant ou un individu s'identifie selon les structures qui l'entourent. Ainsi les différentes structures que nous avons énumérées ont façonné la vie de Birahima le protagoniste du roman. Que cela soit de la vie familiale, de la vie sociale ou de la structure religieuse à la structure politique, la vie de Birahima a été influencée d'une manière ou d'une autre. Abandonnant très tôt les bancs de l'école à cause d'une éducation familiale en crise, il se jette dans la rue à la merci de la nature. La politique aussi, comme le chapitre le montre, a influencé la vie de Birahima. Devenu enfant-soldat, il est obligé de commettre des atrocités pour pouvoir sauvegarder sa vie. Toutefois, l'enfant est disposé à jeter ses armes. Sa grand-mère, comme nous l'avons vu, a fait beaucoup d'efforts pour lui inculquer les valeurs religieuses. Cela lui a permis de prendre de décisions sages.

L'action de la société influence la formation et l'éducation d'un enfant, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 3. Aussi, dans ce chapitre, nous avons vu comment les différentes structures que nous avons analysées, à savoir le milieu, la religion, la tradition, l'école et la politique ont participé à la formation de la fillette Musango et l'effet immédiat ou lointain qu'ils ont eu sur sa vie et celui des enfants de son époque. De toutes les façons, ces structures que nous avons étudiées n'ont rien montré de positif qui puisse être profitable pour Musango et les siens. Surtout avec cette situation de guerre qui a bouleversé le pays et qui a perturbé l'avenir des enfants. L'école, affaiblie par la guerre, n'arrive pas à transmettre ses savoirs et ses instructions importants pour la formation et le développement d'une société paisible. Dans ce désordre, les églises dites d'éveil viennent manipuler tout le monde avec leurs paroles flatteuses dans le seul et unique but de faire de l'argent. La tradition n'est pas du reste car les hommes se font des lois et des principes selon leurs convenances, selon ce qui les profiterait.

Toutes ces structures n'ont fait qu'empirer la vie enfantine de Musango. Nous avons vu comment Musango et les siens ont perdu leur enfance.

Enfin, au chapitre 4 nous avons fait une comparaison des problèmes des deux enfants. Nous avons vu comment Kourouma et Miano se sont servis de la littérature pour mettre une lumière sur les problèmes qui ruinent le continent africain. On remarque dans les deux romans que les deux enfants subissent beaucoup d'injustice de la part de la société. Ainsi le sort de Musango comme celui de Birahima se décide par une société bouleversée par la guerre tribale et des croyances traditionnelles. Dans cette société, où vivent ces deux enfants, l'on a tendance à blâmer la même société qui est protectrice. Nous voyons comment les deux enfants sont expulsés du monde de l'enfance par des adultes, déjà eux-mêmes en proie à la haine et aux désirs de pouvoir. Le personnage de l'enfant menacé par une société sans scrupule, occupe une place privilégiée dans les deux romans. Exposés aux guerres civiles, à la tradition et au rejet des parents, ses enfants cherchent dans leurs errances et leurs rencontres bonnes ou mauvaises, à comprendre le monde en perpétuel changement qui les entoure et à trouver une paix après des événements aussi traumatiques. Les deux écrivains ont mis en évidence les problèmes de l'Afrique postcoloniale tels que la violence, le viol, l'enfant de la rue, la prostitution infantile, le trafic des enfants, etc. Mais sur la question de la place de la jeune fille, nous pouvons dire que les deux écrivains ont des points de vue divergents.

Nous nous sommes intéressé aussi, dans ce dernier chapitre, à la question du droit des enfants. Cette partie montre comment le droit des enfants est bafouillé et comment les enfants ont souffert de la maltraitance de la part des adultes. Et pour finir, une liste de quelques organismes de protection, et quelques déclarations du droit des enfants, nous ont été proposés.

Nous espérons que notre travail expiera d'autres recherches surtout dans la mesure où notre étude ne prête pas d'exhaustivité. Enfin, nous caressons l'espoir que notre étude ouvrira des perspectives nouvelles vers d'autres domaines sur l'enfance telle que le féminisme chez la petite fille dans les romans de Léonora Miano et d'autres. Nous souhaitons avoir apporté, par notre recherche, une contribution dans le monde scientifique sur les travaux sur l'enfance.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **I. CORPUS**

Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*, Paris : Seuil

Miano, L. (2006). *Contours du jour qui vient*, Paris : Seuil.

### **II. AUTRES ŒUVRES LITTÉRAIRES**

Achebé, C. (1990). *Le monde s'effondre*, Paris : Présence Africaine.

Bugul, K. (1984). *Le baobab fou*. Paris : Présence Africaine.

Kourouma, A. (1968). *Les soleils des indépendances*, Presse de l'Université de Montréal, rééd.  
Paris : Seuil, 1970

Kourouma, A. (1994). *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris : Seuil.

Laye, C. (1953). *L'enfant noir*, Paris : Plon.

Ossifo Guy, N. (1986). *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*,  
Paris : L'Harmattan, Coll. Littérature.

Oyono, F. (1956). *Le vieux nègre et la médaille*, Paris : Julliard.

Oyono, F. (1956). *Une vie de boy*, Paris : Pierre Julliard.

Miano, L. (2005). *L'intérieur de la nuit*, Paris : Plon, coll. « Pocket ».

Zobel, J. (1997). *La Rue Cases-Nègres*. Paris : Présence Africaine.

### **III. OUVRAGES THÉORIQUES ET CRITIQUES**

Abomo-Maurin, M-R. (2014). *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction mémoire et enjeux identitaires*, Paris : L'Harmattan.

Angenot M. (1889). *Un état du discours social*, Longueuil : Le Préambule.

Ariès, V.O. (2005). *Essais sur le roman francophone africain*, Cheikh Hamidou Kane, Ousmane Sembène et Williams Sassine, Jos : St Stephen BookHouse Inc.

Barthes, R. (1964). *Essais critiques, critiques*, Paris : Seuil.

Barsky, R. (1997). *Introduction à la théorie littéraire*. Sainte-Foy : Presse de l'Université de Québec.

Borgomano, M. (1998). *Ahmadou Kourouma : le guerrier griot*, Paris Montréal (Québec) : L'Harmattan, Coll. Classique pour demain.

Bowlby John, B. (1969). *Attachment and Loss: Vol.1. Attachment*. New York: Basic Books.

Coussy, D. (2000). *La littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris : Karthala.

Cros, E. (2003). *La sociocritique*, Paris : L'Harmattan

Cros, E. (1983). *Théorie et pratique sociocritiques*, Editions sociales : CERS.

Duchet, C. (1979). *Sociocritique*, Paris : Nathan

Goldman, L. (1964). *Pour une sociologie du roman*, Paris : Gallimard.

Kesteloot, L. (1986). *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris : Édition Karthala.

Kone A. (1985). *Du récit oral au roman*, Abidjan : Ceda.

Ravoux- Rallo, E. (2006). *Méthodes critiques littéraires*. Paris: Armand Colin.

Rousseau, J.J. (1962). *Du Contrat social*, Paris : Garnier Flammarion

Sartre, J-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris: Gallimard.

Sheldom, Barbara H. (1997). *Daughters and fathers in feminist novels*, de Frankhurl am Main: Peter Lang,

Sigmund, F. (1947). *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Parot.

Zima, V.P. (2003). *Théorie critique du discours. La discursivité entre Adorno et le postmodernisme*, Paris, Budapest, Turin : L'Harmattan.

Zima, V.P. (1995). *Manuel de sociocritique*, Paris : L'Harmattan.

#### **IV. ARTICLES**

Asaah, A.H. (2004). « La dialectique lutte/paix ou le rapport mère/fille dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », in Abomo-Maurin *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction mémoire et enjeux identitaires*, Paris : L'Harmattan, pp.189-203

Ayeleru, B. (2002). « La langue de la littérature africaine francophone entre une identité et un hybride linguistique » *Ibadan Journal of European Studies*.

Baechler, J. (2002). « La sociologie et la guerre. Introduction à l'analyse des guerres en Afrique », *Nouveau Monde*, n°10, Printemps, pp.16.

Bazié, I. (2003). « Ecritures de violence et contraintes de la réception : *Allah n'est pas obligé* dans les *Critiques journalistiques françaises et québécoises* » n° 61, pp. 80-97.

Duchet, C. (1976). « Introduction : socio-criticism », *Sub-Stance*, n° 15, Madison.

Collini, M.B. (2012). « Le cri, Le silence, La parole, La trilogie africaine de Léonora Miano », Ponti/Pont.

Dusaillant Fernandes, V. (2014). « Le sort des enfants de la postcolonie : « suite africaine » de Léonora Miano », in Abomo-Maurin *L'œuvre romanesque de Léonora Miano, Fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Paris : L'Harmattan, pp.30.

Doquire, A. K. (2002). « Kourouma 2000 : humour obligée ! », *Présence francophone, No.59 Revue internationale de langue et de littérature, Ahmadou Kourouma, écrivain polyvalent*, USA : Présence francophone, pp.87-135

Euwema, M. (2006). « Le développement de l'enfant un document de référence pour War Child » Holland, Amsterdam : Postbus, pp.8, 10, 62, 63

Folorunso, A.K. (2006). « Les déviations morpho-phonologiques et syntaxique dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma » in *Revue de l'association Nigérienne des enseignants Universitaires de Français (RANEUF)*, Vol. 1, p.130-179

Garnier, X. « Langue des rues, langues des livres : une question en débat », *Notre Librairie*, n° 159.

Grand'Maison, J. (1993). « Présentation : Les différents types de famille et leurs enjeux ». Présentation de l'ouvrage publié sous la direction de Bernard Lacroix, vivre la famille ! Les

Editions Fidès. Propos rapportés par le sociologue E. Durkheim dans son article, « Structure de la famille », pp.1.

Hayatou, G. Y. (2014). « La représentation de l'enfance fragmentée dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », *L'œuvre romanesque de Léonora Miano, Fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Paris : L'Harmattan, pp.177.

Laditan, O. A. (2006). « Comprendre *Allah n'est pas obligé* », Lagos : Le Département de Littérature, Culture et Civilisation : Village français du Nigéria. Ponti/Pont 12, pp.29-49.

Maunut, P. (Entretien de 200 p avec Claude Duchet 01, in *sociocritique.com/Fr*).

Misran, J. (2014). « Entre « lutte » et « paix » : Violence et réhabilitation du corps féminin dans *Contours du jour qui vient* », in Abomo-Maurin *L'œuvre romanesque de Léonora Miano, Fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Paris : L'Harmattan, pp.141-154.

Ndiaye, C. (2006). « La mémoire discursive dans *Allah n'est pas obligé* ou la poétique de l'explication du 'blablabla' de Birahima », *Études françaises*, v.42 n°3.

Ouédraogo, J. (2001). « Entretien avec Ahmadou Kourouma », *The French Review*, n°4, Vol. 74.

Rahma, B. « Valeurs et changement social au Maroc », Mohammedia, Casablanca

Romano, H. (2013). « Protection de l'enfance : définition et repères historiques », *La revue de santé & universitaire*, n° 19.

Wosu, K. (2006). « La violence de Kourouma à travers *Les soleils des indépendances* et *Allah n'est pas obligé* », *Revue de l'association Nigériane des enseignants Universitaires de Français (RANEUF)*, Vol. 1, p.239-259

## V. DICTIONNAIRES

*Dictionnaire Larousse*, 2001

*Dictionnaire Robert*, Paris, 1995.

## VI. THÈSES / MÉMOIRES

Onyinyechi Nene ANANABA : « La peinture du conflit politique dans *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma », Covenant University, 2003.

Hélène Belleau : « La représentation de l'enfance dans les albums de photographie de famille », en 1996 à l'Université de Montréal

Elodie Clarine Tang : « Le malaise identitaire dans quelques romans de Ken Bugul, Léonora Miano et Abla Farhoud », en 2013 au Québec

Sonia Wendy Dosoruth : « La représentation de l'enfant dans la littérature mauricienne francophone de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre à nos jours », en 2010 à l'Université de Paris IV- Sorbonne

Kenneth A. Swanson : « Thèmes parallèles et expériences un compatibles de deux enfances noires Joseph Zobel et Camara Laye », en 2000 à l'Université Clark Atlanta

## VII. SITOGRAPHIE

De Boeck, F. (2000). Le « deuxième monde » et les « enfants-sorciers » en République démocratique du Congo. *Politique africaine*.80, p.32-57, (en ligne), [www.cairn.info/revue-politique-africaine-2000-4-page-32.htm](http://www.cairn.info/revue-politique-africaine-2000-4-page-32.htm). Consulté le 10, octobre 2017.

Eldred, D. J. & Marjorie, J. (1998). *Childhood in African Literature. A Review*. [Https://books.google.com.gh/books?ISBN=0865436738](https://books.google.com.gh/books?ISBN=0865436738). Consulté le 06 -12-2017.

Examen stratégique décennal de l'étude Machel : Les enfants et les conflits dans un monde en mutation (2009), New York, Fonds des Nations Unies pour l'enfance, en ligne.

[Http://www.unicef.org/french/publication/files/Machel Study 10 Year Strategic Review FR 030909](http://www.unicef.org/french/publication/files/Machel%20Study%2010%20Year%20Strategic%20Review%20FR%20030909.pdf). Consulté le 15/12/2017.

Littérature africaine francophone, cinquante ans après les indépendances (en ligne) [www.bnf.fr/documents/biblio\\_litterature\\_africaine.pdf](http://www.bnf.fr/documents/biblio_litterature_africaine.pdf). Retiré le 06 juin 2016.

Shulamith, F. *Pour l'abolition de l'enfance*, traduit de l'américain par Sylvia Gleadow, p. 16-17 [en ligne] [http : //tahin-party.org/textes/firestone. pdf](http://tahin-party.org/textes/firestone.pdf). [Site consulté le 10 mai 2018].

[Http: //www.unicef.org/french/publication/files/Machel Study 10 Year Strategic Review FR 030909.pdf](http://www.unicef.org/french/publication/files/Machel%20Study%2010%20Year%20Strategic%20Review%20FR%20030909.pdf). Consulté le 07 -04-2018.

[http://fr.allafrica.com.stories/200710051042.html](http://fr.allafrica.com/stories/200710051042.html) consulté le Consulté le 07 -04-2018.

<http://revel.unicef.fr/cnarra/document.html?id=24> consulté le 09/12/2018.

[www.babelio.com/auteur/Ahmadou-Kourouma/2150/photos](http://www.babelio.com/auteur/Ahmadou-Kourouma/2150/photos) - France -consulté le 30-11- 2017.

[www.bousaana.com/l-auteur.htm](http://www.bousaana.com/l-auteur.htm), consulté le 10 décembre, 2017.

[http://en.wikipedia.org/wiki/Samuel\\_Doe](http://en.wikipedia.org/wiki/Samuel_Doe) - consulté le 12 janvier, 2018

[fr.wikipedia.org/wiki/politique](http://fr.wikipedia.org/wiki/politique). -consulté le 26-04, 2018

[fr.wikipedia.org/wiki/Théorie\\_du\\_conflit](http://fr.wikipedia.org/wiki/Théorie_du_conflit) - consulté le 09 février, 2018

[http://newsimg.bbc.co.uk/media/images/45370000/jpg/\\_45370611\\_johnson\\_266\\_rtr.jpg](http://newsimg.bbc.co.uk/media/images/45370000/jpg/_45370611_johnson_266_rtr.jpg).

Consulté le 18 février, 2018

<http://teriya.free.fr/Voyage04jeunes/statutsenfant.htm>

[www.academon.fr/Dissertation-Les-soleils-des-indépendances-d'Ahmadou-Kourouma/11897](http://www.academon.fr/Dissertation-Les-soleils-des-indépendances-d'Ahmadou-Kourouma/11897).

Consulté le 19 octobre, 2017

[www.babelio.com/auteur/Ahmadou-Kourouma/2150/photos](http://www.babelio.com/auteur/Ahmadou-Kourouma/2150/photos) - France -consulté le 08 octobre, 2017

<https://www.amazon.co.uk> , Destinées : Fr